3 1761 06234583 0

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

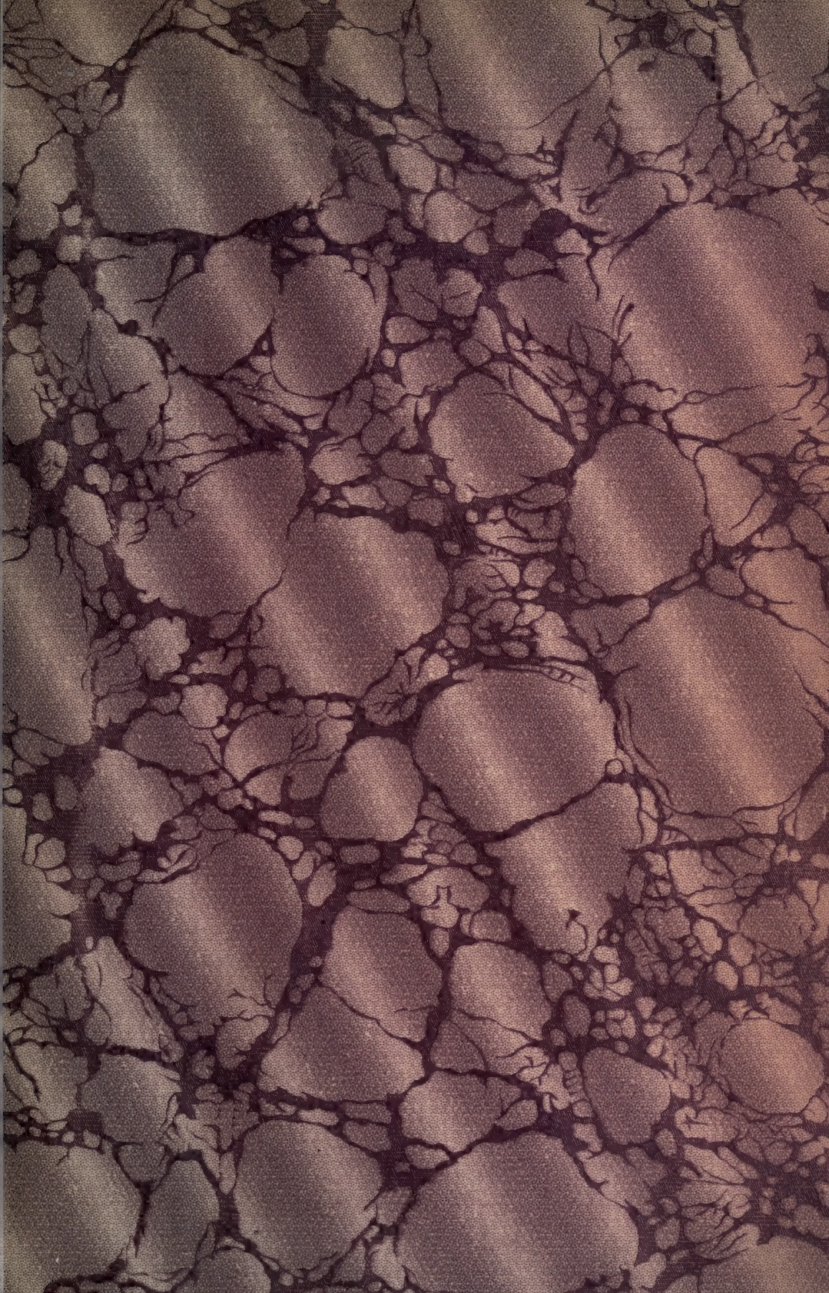
Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—Euripides



ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

Monsieur de COURPIÈRE MARIÉ

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Monsieur de Courpière

MARIÉ

1390
Lorsulo
J.

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande.

OUVRAGES DE ABEL HERMANT

Monsieur Rabosson (L'Éducation Universitaire) . . . . 1 vol.
Le Disciple aimé . . . . . 1 —
Le Cavalier Miserey . . . . . 1 —
Nathalie Madoré . . . . . 1 —
La Surintendante . . . . . 1 —
Amour de tête . . . . . 1 —
Serge . . . . . 1 —
Ermeline . . . . . 1 —
Le Frisson de Paris . . . . . 1 —
Cœurs à part . . . . . 1 —
Cœurs privilégiés . . . . . 1 —
Les Transatlantiques . . . . . 1 —

SCÈNES DE LA VIE DES COURS ET DES AMBASSADES

1. — *La Carrière* . . . . . 1 vol.
2. — *Le Sceptre* . . . . . 1 —
3. — *Le Char de l'État* . . . . . 1 —

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

Les Confidences d'une Aïeule . . . . . 1 vol.
Souvenirs du Vicomte de Courpière, par un Témoin . . 1 —
Monsieur de Courpière marié . . . . . 1 —
Confession d'un enfant d'hier . . . . . 1 —
Confession d'un homme d'aujourd'hui . . . . . 1 —
Les Grands Bourgeois . . . . . 1 —

DISCOURS. (*Alphonse Daudet. — Alexandre Dumas. — Émile Zola. — H. de Balzac. — Arsène Houssaye*). . . 1 vol.

THÉATRE

La Meute, pièce en quatre actes . . . . . 1 vol.
Théatre des Deux-Mondes. (*La Carrière. — Les Transatlantiques*) . . . . . 1 —
La Philippine, comédie en un acte . . . . . 1 —
Le Faubourg, comédie en quatre actes . . . . . 1 —
L'Empreinte, pièce en trois actes . . . . . 1 —
Sylvie ou la Curieuse d'Amour, comédie en quatre actes. 1 —
L'Esbroufe, comédie en trois actes . . . . . 1 —
La Belle Madame Héber, pièce en quatre actes . . . . 1 —

F
A5525m

ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

Monsieur de Courpière

MARIÉ

220217
2.2.26

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

PQ
2615
E7M63

MONSIEUR DE COURPIÈRE MARIÉ [1]

I

CONTRIBUTION A LA PHYSIOLOGIE DU MARIAGE

Mes amis me le disaient bien, que je n'en avais pas fini avec M. le vicomte de Courpière. Il est sans exemple qu'un auteur, qui a levé un tel héros, le lâche après le premier tome sur le prétexte de l'avoir marié, comme si cet accident terminait une existence et que l'homme constamment admirable jusque-là pût cesser désormais de l'être, quand bien même il le voudrait.

On sait, de plus, que mon amitié pour Maurice est exigeante : la rédaction des « Souvenirs » me procurait une satisfaction supplémentaire, outre celles de l'intimité; et je me sens privé, depuis que je me tiens à l'aimer tout court sans écrire de lui. Maintes fois je fus déjà tenté d'y revenir,

(1) Voir les *Souvenirs du Vicomte de Courpière*, par un témoin, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

comme on dit pour les plats; d'abord par gourmandise, bientôt par appétit. J'ai trop fait durer le jeûne : l'appétit est devenu féroce.

Il sied que je m'explique de cette férocité.

Je ne puis dire proprement que je sois l'*alter ego* de M. de Courpière : il est né, la diversité de nos morales vient de là, et je prouve la largeur de mes idées quand je n'ai pas horreur des siennes. Mais je vois clair en lui, où lui-même ne voit goutte; je suis, en quelque sorte, sa conscience; et c'est apparemment pourquoi j'éprouve, à l'accommoder, cet âpre plaisir que goûtent, à s'accommoder soi-même, les auteurs de confessions. J'ignorerais ce plaisir-là, si je n'avais que ma personne sur qui travailler; et M. de Courpière l'ignorerait également si, pour travailler sur la sienne, il était réduit à ses moyens : mais la Providence nous a complétés l'un par l'autre. Le fait est que je n'ai jamais aiguisé contre lui un de ces traits qui n'ont l'air de rien et qui pénètrent jusqu'à l'os, sans lui faire part aussitôt de ma perfidie, et je ne sais qui de nous deux s'y délectait plus. J'ajoute qu'il m'est obligé de donner à son impertinence un tour où elle ne saurait prétendre sans moi; car, outre que je suis sa conscience, je suis encore son style.

Tenant donc pour bien assuré qu'il souhaitait ce deuxième volume, que je ne demandais, quant

à moi, qu'à me laisser persuader d'écrire, c'est à lui que je décidai de soumettre les objections que j'y pouvais avoir, à seule fin de l'ouïr les réfuter et de m'en laver ensuite les mains.

Je glissai prudemment sur mon premier scrupule : il était d'ordre littéraire, et je ne pouvais m'en fier de le vaincre à M. de Courpière, qui a peu lu.

— On prétend, dis-je, que les « suites » ont rarement du succès.

Mais je me hâtai de me répliquer à moi-même que je me demandais, au fait, pourquoi l'on prétend cela : car Swift, par exemple, n'a pas eu tant à regretter d'avoir conduit son Gulliver à Brobdingnac, et ensuite chez les Houyhnhms, après l'avoir ramené de Lilliput.

— En effet, repartit Maurice, qui connaissait le nom de Gulliver et qui fut heureux d'apprendre celui de Swift.

Il me fit alors la surprise de trouver lui-même un autre exemple, tiré des œuvres de M^me^ la comtesse de Ségur et de la Bibliothèque rose. Je me permis de lui faire observer que l'histoire de sa vie ne saurait figurer dans cette bibliothèque, et il me parut flatté d'en convenir.

Puis son visage prit une expression de dédain qui lui est ordinaire quand on parle de littérature, et il me rappela rudement qu'en écrivant les *Sou-*

venirs je n'avais point fait œuvre d'art, mais œuvre documentaire et sociale. L'on ne comprendrait point que j'interrompisse mon récit après n'avoir relaté que ses enfances, et à l'heure juste où, acquérant par le mariage la fortune, il devenait dans la société un facteur sérieux.

Je ne le niai point, mais je soulevai encore une objection de métier. Pouvais-je espérer que tous les lecteurs du second volume eussent lu le premier? Et comment s'intéresseraient-ils tout d'un coup au personnage mûr et arrivé, s'ils n'avaient suivi sa lente genèse?

— Remarque, dis-je, qu'il ne m'a pas fallu moins de quinze chapitres pour démontrer ton caractère, et le faire passer. Comment te jugerait-on si l'on ignorait, entre autres choses, que, dès ton enfance, tu entendis répéter à ton père — et à ta mère quelquefois — que, pour les menus plaisirs, un garçon tourné comme toi n'a nul besoin de subvention? Mais une telle formule n'est rien sans le commentaire des physionomies : il faudrait donc redécrire cette jeunesse sèche et alerte de ton père, et l'équivoque de tes façons d'être avec ta mère, moins mère que femme? Je ne saurais non plus omettre le baron Duval, qui jouait au foyer des tiens un rôle si utile; et me voilà, de fil en aiguille, amené à redire que, pour obtenir une pension de lui, tu lui débauchas la baronne. Il est vrai que tu

éliminas l'ami de la maison dès que tu pus servir toi-même une pension décente à tes chers parents. — Faudra-t-il rééditer la liste de tes maîtresses ? Son Altesse madame la margrave de Raguse et tes béguins de Belleville ? Jeanne Thillier, que j'avais dénichée au théâtre des Batignolles, et que tu jugeas plus profitable de colloquer à Camille Lambercier, quand tu ne soupçonnais pas encore qu'il deviendrait un jour ton beau-frère ? Tout le personnel de Mme Riverol-Saligny, « l'Appareilleuse », — depuis cette pauvre petite Mme Valvin, qui prit fantaisie de t'aimer au pair et que tu voulus justement payer par esprit de contradiction, jusqu'à Mme la comtesse de Passelieu, que tu respectas dans la vue de l'épouser, et qui eut pourtant de toi ce qu'elle voulait sans te passer la bague au doigt ? Tu as trouvé mieux depuis : j'imagine que tu ne lui en veux plus. Bon ! Il va pourtant falloir remémorer aussi les péripéties de ton mariage avec Mlle Blanche Lambercier : la mauvaise querelle que le frère te chercha, à propos de traites où tu avais imité sa signature parfaitement, ta façon noble d'esquiver la cour d'assises, en te faisant surprendre et tuer par un mari qui ne tolérait à sa femme que les amants riches ; enfin l'intervention de la timide jeune fille, qui simultanément te sauve de son frère et du spadassin, en t'assurant par son alliance la cote que

le Marnefle exige pour respecter la vie des gens.

Courpière m'écoutait en souriant.

— Eh bien ! me dit-il, tu n'as qu'à transcrire, au début de ton nouveau bouquin, cette conversation que nous avons ensemble, et voilà tes lecteurs au fait.

— Oui, dis-je ; mais c'est un vieux moyen de roman.

— Qu'importe ? fit-il ; car il n'a jamais pu comprendre que l'on se soucie d'originalité, du moins dans les choses de l'esprit.

On voit que j'ai suivi son conseil, n'ayant pas trouvé de meilleur biais.

Il restait une dernière objection, mais bien délicate : par bonheur, j'ai un petit talent d'exprimer, sans choquer les convenances, ce qu'elles ordonnent de taire. Cela m'est fort utile avec Maurice, qui est aussi chatouilleux que cynique, et l'un ou l'autre sans prévenir : on ne sait sur quel pied danser. Il me rappelle ce classique personnage de vaudeville, qui est sourd comme une pioche, mais qui entend par accès, et toujours ce que l'on préférerait qu'il n'entendît point.

Je lui représentai pourquoi j'avais cru devoir considérer son mariage comme un véritable dénouement. Cette façon de voir me paraissait justifiée par la nature même de son caractère, —

qu'il fallut bien que je définisse : mais j'y fus aidé par le mot que je venais de citer, de M. de Courpière le père, sur la gratuité de l'amour pour les gens tournés comme le vicomte ; et je dis, de bonne humeur, que cette gratuité n'est qu'un petit commencement. J'amenai Maurice à convenir qu'il avait été le plus souvent aimé pour lui-même, que c'était là sa raison d'être, l'objet de ses belles facultés. — Et comme j'usais d'euphémisme, on sent ce que j'entendais par « être aimé pour soi-même ». — Dans ces conditions, le mariage riche, qui est le couronnement d'une carrière, n'en est-il pas aussi la fin ? Des facultés qui ne s'exercent point s'atrophient, un caractère que les circonstances ne servent plus se transforme. Alors quel serait l'intérêt de ma « suite » ? On ne reconnaîtrait pas le personnage, il démentirait sa formule, il contredirait sa propre définition ; ce serait un Courpière qui ne serait plus un — Courpière.

Maurice me fit une réplique fort juste et dont la subtilité m'étonna : c'est qu'un caractère intéressant ne l'est pas moins dans les circonstances qui le contrarient que dans les circonstances qui le servent, et qu'il est même particulièrement piquant de rechercher à quoi se tournent des facultés de l'ordre des siennes, lorsqu'une trop bonne fortune en supprime l'emploi normal.

Puis il prit un air d'inquiétude et d'enfantillage bien touchant pour me demander :

— Est-ce que tu me crois si changé que cela ?

Mais il n'attendit point ma réponse et, soudain rasséréné :

— Moi, dit-il, je me sens toujours le même.

Il rougit légèrement.

Cette parole me fit réfléchir. Au lieu de poursuivre mes raisonnements en l'air, je daignai considérer les faits ; et je dus reconnaître que le mariage riche, loin d'inaugurer un nouveau Courpière, avait fourni d'abord aux facultés de l'ancien l'occasion d'un exercice plus actif et plus magistral que jamais.

De vrai, j'avais bien commencé de me douter qu'il en serait ainsi le jour où j'avais écouté la lecture du contrat. J'y fus seul admis avec les fiancés, le comte et la comtesse de Courpière, M^me^ veuve Lambercier, et son fils Camille. Je ne saurais dire à quel point cette exception en ma faveur me toucha. Mais ce qui diminua mon plaisir fut de n'entendre stipuler rien à l'avantage de mon ami. Je ne comprends pas grand'chose au langage des hommes de loi, mais je ne laissai pas de m'apercevoir qu'on l'emprisonnait dans le plus sévère des régimes dotaux.

Je n'en revenais point qu'il eût souscrit à des conditions aussi dures, car je le sais attentif à ses

affaires. Je m'étonnais aussi de sa patience : toutes ces précautions que l'on prenait contre lui devenaient à la fin si insultantes qu'à sa place, moi, j'aurais donné sur les oreilles du notaire. Mais aucun des assistants, hors moi, ne paraissait trouver cela extraordinaire. Maurice causait, à peine bas, avec sa fiancée ; Camille clignait des paupières comme un oiseau de nuit au jour ; la belle-mère, roide et muette, songeait visiblement à autre chose ; et j'entendis que les parents Courpière badinaient en rappelant des souvenirs de leur propre contrat, où il y avait beaucoup moins de zéros à la droite des chiffres d'apports.

Sitôt qu'il me fut loisible d'entretenir le vicomte seul à seul, je lui fis part de mon émotion : il en sourit. « Tu ne voudrais pourtant pas, me dit-il, que je me mariasse dans les mêmes formes qu'un bourgeois ? » Et il m'affirma que pas un notaire du Faubourg ne saurait libeller correctement un contrat de communauté de biens.

— Pourtant, dis-je, ta dignité...

Mais il me fit sentir que, dans les unions inégales, il y a honneur pour l'homme à dépendre de la femme, et à ne rien exiger d'elle par traité, quitte à en obtenir tout — et plus — par industrie.

J'entrevis alors l'immensité de la tâche qu'assumait M. de Courpière, au moment même où j'avais cru qu'il n'aspirât qu'au repos. Lorsqu'on

se marie dans ces conditions-là, il s'agit d'inspirer à sa femme un amour qui n'a rien de commun avec la conjugalité ; un amour capable de tous les sacrifices et, au besoin, de toutes les folies ; un amour, enfin, ardent, inquiet, tranchons le mot : pathologique. Cette sorte d'amour ne se fabrique pas à la minute, et la besogne pour l'entretenir est la même que pour le produire ; c'est la création et le miracle continus. M. de Courpière me parut avoir du pain sur la planche.

Nul certes n'était aussi capable que lui de mettre, si j'ose dire, à point sa femme, et la pensée du beau travail qu'il allait faire m'enthousiasmait déjà. Mais je ne m'en dissimulais pas non plus les difficultés.

La première, le croirait-on ? venait de M. de Courpière lui-même : il n'était pas si maître de soi que j'eusse souhaité, il était positivement épris de la vicomtesse. Je ne saurais faire comprendre cet amour que par un rapprochement historique. Lorsque Napoléon épousa Marie-Louise, le prestige du sang autrichien lui inspira un désir brusque et, par la suite, une durable tendresse. Le prestige d'une fabuleuse fortune agissait de même sur l'homme de haute lignée désaccoutumé de l'argent, et M. de Courpière était aussi éperdu de tenir dans son lit la fille d'un milliardaire, que l'empereur plébéien de coucher avec une archiduchesse.

Heureusement, Maurice, qui est si homme, possède aussi toutes les qualités utiles des femmes : il est, comme elles, prudent jusque dans l'extrême passion, metteur en scène et ménager de son amour. Somme toute, je ne craignais rien trop de lui. Je me méfiais davantage de la jeune femme.

Elle me semblait faite pour devenir ce qu'il fallait éviter précisément qu'elle devînt : j'entends l'épouse normale, amante d'habitude, susceptible d'être par la suite une de ces mères également normales, et qui à l'occasion défendent, même contre l'époux qu'elles adorent, le bien de leurs enfants qu'elles préfèrent. M. de Courpière s'attacha dès le début des fiançailles (bien que je n'y aie vu alors que du feu), à combattre méthodiquement ces fâcheuses dispositions.

C'est en effet dès les fiançailles que l'on s'installe, et qu'il faut résoudre sans remise toutes les questions primordiales du ménage futur, notamment celle de la chambre et du lit. Il semblerait à première vue que, pour de si hauts personnages, cette question-là ne se dût pas même poser : car la communauté des corps n'est pas plus reçue dans un certain monde que celle des biens, et la fiancée, dont je gagerais que l'amour, encore qu'innocent, souhaitait l'intimité d'une chambre unique et le partage du lit, la fiancée elle-même n'osa point faire une si baroque proposition.

Assurément, c'est déjà un grand point de gagné que cette séparation des logements : elle nettoie les rapports conjugaux de leur aspect de légitimité, elle rompt la monotonie de l'habitude, elle donne de la marge au caprice, elle permet un jeu d'offre et de demande que le mariage platement bourgeois sera toujours réduit à ignorer. Mais ces avantages, qui comptent, ne pouvaient suffire, dans l'espèce, à M. de Courpière : il lui était, en outre, indispensable de diriger à lui seul le marché ; il lui fallait se réserver soigneusement le privilège du caprice, de l'offre, et surtout du refus ; enfin, ici encore, assumer le rôle qui n'est pas d'ordinaire celui de notre sexe : je viens de dire qu'il y avait des capacités.

J'admirai comme il s'y prit pour créer une atmosphère. Il avait des idées de bâtir, mais ne le voulait faire que plus tard, à tête reposée : le provisoire de l'hôtel qu'il loua pouvant durer fort longtemps, il ne négligea aucun détail de l'installation des chambres.

M^lle^ Lambercier possédait quelques vieux meubles de famille, qu'elle n'eût point réformés sans regret. Maurice l'encouragea rondement à en meubler sa chambre personnelle, qui prit ainsi une physionomie qui pouvait être bien intéressante pour elle, mais d'une sévérité déconcertante pour autrui. Il y avait surtout un grand diable

de lit à colonnes torses, où elle pouvait rêver d'une grand'mère qui jadis y était morte, mais où il n'était guère facile, ni même décent, de penser à autre chose.

Par contre, M. de Courpière, qui ne possédait aucune espèce de meubles, put décorer sa chambre de neuf et sans limites à sa fantaisie. Il ne s'interdit aucun luxe, même celui des glaces. Mais je néglige les détails, dont l'effet n'était que pour concourir à celui du lit. Ce lit était une manière de trône, où rien ne manquait d'un trône, ni l'estrade, ni le dais, ni les panaches de plumes, et la différence n'était que dans l'attitude qu'il fallait prendre pour y trôner.

Je suis entré mille fois sans façon dans la chambre de la vicomtesse, et sans même penser que cela ne se fait point : je ne suis entré pas une fois dans la chambre du vicomte sans éprouver une gêne, un malaise. Il est vraiment le seul homme que je connaisse qui puisse soutenir un pareil cadre, et ne donner lieu ni à la médisance, ni même à la plaisanterie. — Conséquemment à un système aussi simple qu'ingénieux, les cabinets de toilette s'opposaient de même que les chambres : celui de la vicomtesse était désespérément un cabinet de toilette d'honnête femme, et ce n'est, à coup sûr, point cela qu'était celui de Maurice.

La place de l'autel indiquant celle du sanctuaire,

on devine lequel des deux appartements était le conjugal, et de quel côté se trouvait le verrou. Ce dernier détail en dit à lui seul plus que tout le reste, et marque bien comment M. de Courpière avait, pour son usage, retourné le protocole amoureux. Mais là-dessus il faudra que mes lecteurs se contentent, comme je fais, moi, des hypothèses qu'une telle installation suggère ; car je n'ai rien vu de mes yeux, et Maurice ne m'a jamais fait de confidences positives. — Il m'en a fait souvent de détournées, sous prétexte de théories : ainsi en discutant si un mari doit traiter sa femme comme une maîtresse. J'ai à peine besoin de dire que sa réponse à cette question était affirmative.

J'avais encore pour me renseigner la physionomie des deux époux. Le visage de Maurice ne me semblait point différent de l'ordinaire, sauf plus d'effronterie, et des regards de collégien qui a un secret ; mais pour le reste de sa personne, qu'il n'avait pas eu jusque-là coutume d'adoniser trop, il devenait d'une recherche extrême. Je ne dis point que ses vêtements fussent d'un goût moins sobre, sauf quelques gilets provocants et certaines cravates pâles ; mais ses dessous — c'est sa faute si j'en puis parler : il ne tient compte d'aucune présence pour mettre ou tirer sa chemise, et je ne sais jusqu'où il irait dans l'imitation

du grand siècle si nous avions encore l'usage des chaises percées, — ses dessous devenaient d'un luxe de jour en jour plus extravagant, et d'une fantaisie si détestable que j'y soupçonnai du parti pris.

Je lui en fis amicalement la critique, un matin qu'il s'exhibait à moi en maillot gris tigré de rose ; et comme je me permis de lui dire que je trouvais cela un peu fille (mais j'employai un autre mot) : « Trouves-en donc une à Paris, me répondit-il, qui soit mieux entretenue que moi. »

J'ignore si ces artifices de toilette faisaient impression sur la vicomtesse de Coupière, mais elle ne paraissait point soupçonner qu'elle pût faire à son tour impression sur le vicomte par l'emploi des mêmes moyens. Sa tenue était toujours fort modeste ; mais son visage ne l'était plus et, dès le retour d'un bref voyage de noces que l'on fit tout bonnement à Courpière, ce visage m'apparut si transfiguré que j'en conçus plus d'estime encore, s'il est possible, pour les talents de mon ami. Il n'est pas commun que les sens s'éveillent si tôt chez une jeune femme, et encore moins qu'ils se pervertissent du même coup. Sa fièvre continuelle et visible, ses hontes brusques ne pouvaient me laisser à cet égard aucun doute, et je ne savais, non plus qu'elle, où me fourrer lorsque son mari la dévisageait avec des sourires narquois et farauds qui révélaient leur alcôve.

J'admirais cependant la témérité de Maurice : car la friandise d'une femme est plus effrayante que son appétit. Mais, quand on a fait de bonnes études, on ne craint personne, et l'éducation de M. de Courpière le mettait à même de diversifier son personnage amoureux, comme savent faire aussi certaines courtisanes habiles qui sont des résumés de harem. Il pouvait aimer sa femme tous les soirs, sans que deux soirs de suite elle se pût croire aimée du même homme. Il avait à lui enseigner toutes les espèces d'amour, les ayant lui-même apprises un peu partout, dans les salons, dans les écoles spéciales et jusque sur les boulevards extérieurs. Je m'en tiendrai à ces indications sommaires, souffrant bien que le présent chapitre soit une contribution à la physiologie du mariage, mais non qu'il soit un supplément au *De matrimonio* de Sanchez.

Je cite ce livre, parce qu'il me souvient que M. de Courpière en avait jadis acheté une traduction chez un bouquiniste, et y avait trouvé d'utiles leçons : je n'aurais jamais cru qu'il attendît justement son mariage pour les pratiquer.

Mais je n'ai pas montré encore toutes les difficultés de sa tâche. J'arrive à la plus délicate. En même temps qu'il traitait sa femme en maîtresse, il était bien obligé de la traiter aussi en épouse. Son intérêt élémentaire lui prescrivait — quand

même la religion ne le lui eût pas aussi recommandé — de considérer les enfants comme la principale, et même la seule fin du mariage. Que fût-il devenu, en effet, avec son maudit contrat, s'il fût arrivé malheur à la vicomtesse ? Il n'est point tolérable de penser que, dans le cas de veuvage, les soucis d'argent vous pourraient divertir du chagrin qu'on aurait. La paternité est l'unique moyen d'assurance contre cet accident. Maurice ne manqua point de faire aussi le nécessaire, et sa chère femme lui donna bientôt des espérances.

Il en fut si joyeux qu'il n'attendit pas même une certitude pour m'en faire part. Je n'ai au reste jamais vu de pères qui le fussent autant que lui, surtout avant la lettre, et il démentit l'opinion que les pères ne se sentent point pères tant que leurs enfants ne sont point des personnes. Maurice attribuait au sien, devant qu'il fût né, une personnalité en proportion avec le capital qu'il représentait. Lorsque ce trésor d'enfant remua pour la première fois, je vis étinceler des larmes dans les yeux de ce père modèle. La vicomtesse profita de cette folie de paternité : les sentiments de M. de Courpière à son endroit redoublèrent dès la conception. Il ne modifia point sa manière de les lui témoigner, et je crois qu'il tira bien parti de l'exaltation maladive de la grossesse, — mais sans jamais passer la mesure et sans risquer de compromettre l'événement.

Il ménageait d'ailleurs la vicomtesse, et lui épargnait toutes les fatigues sans utilité, par exemple celles du monde. Il se calfeutrait avec elle, il s'astreignait, et nous astreignait tous du même coup, à la vie la plus assommante. J'ai un souvenir qui me fait bâiller, de mornes soirées intimes entre lui, elle, le beau-frère, la belle-maman, la comtesse de Courpière et le comte. Les conversations y étaient de layettes et de gynécologie.

En dépit de cette préoccupation, qui se conçoit, Maurice, fort sagement, se gardait de trop dorloter la patiente. Il n'appelait pas le médecin hors de propos. Il ne négligeait pas cependant de s'instruire lui-même, il mettait le nez dans des livres, et surtout il interrogeait des personnes ayant déjà passé par là.

L'un de ses conseillers favoris était un ancien ambassadeur, porteur d'un nom illustre, mais mésallié, qui l'encourageait fort à ne rien faire de trop spécial et de trop riche pour la vicomtesse. Cet ambassadeur se vantait d'avoir, en pareille occurrence, donné à un accoucheur les mêmes instructions que Napoléon I^er^ lors des couches de Marie-Louise : « Oubliez qu'elle est l'Impératrice (il disait l'Ambassadrice), et traitez-la comme une boutiquière de la rue Saint-Denis. » Il négligeait de mentionner que précisément l'Ambassadrice était née dans cette rue.

Enfin le grand jour arriva. M. de Courpière, dont j'admirai la résistance, demeura jusqu'au bout dans la chambre de sa femme pour surveiller l'opération. Moi, j'étais dans sa chambre à lui, en compagnie des deux futures grand'mères, du grand-père et de l'oncle Camille. Nous ne parlions point et je ne sais pourquoi l'on se regardait en chiens de faïence.

Vers quatre heures du matin, les cris de la victime devenant plus aigus et plus précipités, le comte donna des signes d'irritation nerveuse, la comtesse n'en donna point, et Mme Lambercier se dirigea vers l'appartement de sa fille d'un air de devoir et d'autorité. Elle en ressortit moins d'une demi-heure plus tard, d'un air de triomphe. C'est que l'enfant qu'elle rapportait dans ses bras était une fille. Il va de soi que les Courpière souhaitaient un garçon, et il s'ensuit que Mme Lambercier désirait une fille pour l'avoir à elle davantage. On ne la lui disputa point, à peine si on daigna la regarder. Il y eut néanmoins, par convenance, une courte scène d'effusion, durant laquelle je pus voir sur les diverses physionomies tout ce que la venue d'un nouveau-né allume de haines dans une famille.

Enfin Maurice lui-même reparut : il avait pris le temps d'embrasser sa femme. On ne le félicita que du bout des lèvres, mais il me parut quand

même satisfait, et j'imagine que, pour une fois, il ne pensa pas trop de mal du code civil, qui donne aux filles les mêmes droits qu'aux mâles dans la succession de leurs mères.

Toutefois, comme il est avant tout ce qui s'appelle né, et qu'il ne se croit pas quitte envers sa maison quand il n'a sauvegardé que ses intérêts personnels, il se mit en devoir de fabriquer un vrai Courpière, j'entends un garçon, dès que les médecins lui affirmèrent que la vicomtesse pouvait sans péril supporter une seconde fois l'épreuve de la maternité.

Pour s'assurer à l'avance du sexe de son futur enfant, il prit les conseils d'un empirique, mis récemment à la mode par un auguste souverain du nord, qui se désespérait de n'engendrer que des héritières et voulait coûte que coûte obtenir un héritier. Ce n'est pas que l'exemple dudit souverain fût fort encourageant ; car il avait continué, en dépit des pratiques du charlatan, à ne produire que des filles, à raison d'une tous les onze mois.

J'avoue que je souhaitais le même guignon à mon ami : je ne puis souffrir aucune superstition, particulièrement celle des sorciers et rebouteux, et lorsque le hasard se mêle de leur donner raison, j'enrage. J'eus lieu d'enrager. Lorsque l'année suivante, et presque jour pour jour, nous

nous retrouvâmes assemblés dans la même chambre, les mêmes personnes, et dans les mêmes attitudes que j'ai décrites, ce fut bien un garçon cette fois que nous rapporta Mme Lambercier, et qu'on eut vite fait de lui prendre sans aucune cérémonie.

J'eus un peu de mauvaise humeur, mais je n'y persévérai guère, et même je me réjouis sincèrement. J'étais surtout content que ce fût fini, car cette deuxième grossesse nous avait encore valu toute une année de vie familiale à périr d'ennui.

Quelque chose, outre l'ennui, me choquait et m'inquiétait fort. La vicomtesse, d'abord si mouton, si soumise, avait pris insensiblement, au cours de ces neuf mois, des allures de caprice et de tyrannie. Elle avait réussi, sans avoir l'air d'y toucher, à fausser le *modus vivendi* si sagement institué par Maurice. Croirait-on qu'il n'habitait presque plus sa belle chambre, et qu'il était comme installé dans le vieux chêne de la vicomtesse? Enfin c'était une promiscuité à la Louis-Philippe, et le pot-au-feu.

Pour comble, la jeune personne se mêlait d'être jalouse, et, outre que cela ne se justifiait par rien, cela offensait le goût : car on ne doit pas faire sentir à un homme à qui on est de première nécessité qu'on le laissera en plan s'il vous trompe.

Ces menaces n'étaient guère alarmantes de la

part d'une femme si possédée; mais connaissant M. de Courpière, et le souci qu'il a de sa dignité, je tremblais que l'idée ne lui vînt de se témoigner à soi-même son indépendance par une frasque. Je ne laissais pas d'ailleurs de l'y pousser par des taquineries, que je me reprochais bien.

Elles n'eussent point suffi, apparemment, à le piquer; mais j'observai que le comte et la comtesse de Courpière ne s'abstenaient pas autant que peut-être ils l'auraient dû, de lancer à leur fils des épigrammes de même sorte.

Cela encore n'eût pas été de beaucoup de conséquence, si une personne mieux qualifiée que nous tous ne se fût mise enfin de la partie. Ce fut cette comtesse de Passelieu, que Maurice avait prétendu épouser, mais qui avait été la plus forte et, en fin de compte, l'avait eu sans l'intervention du maire ni du curé.

Elle était restée en excellents termes avec M^me^ la comtesse de Courpière qui, entre nous, me paraît avoir joué dans cette première histoire un rôle d'une complaisance bien spirituelle, mais bien scabreuse pour une mère. Elle était encore appétissante, et plus entreprenante que jamais. Maurice ne lui avait cédé qu'une fois, par surprise : je la soupçonnais de vivement désirer une récidive et d'en guetter l'occasion. Une femme qui veut bien un homme est capable de l'attendre des années.

Je ne doutai plus, dès que je vis qu'elle se mettait avec nous pour entreprendre Maurice sur le ridicule de sa fidélité ; et je n'espérai plus que Maurice lui résistât, quand je vis qu'au lieu de lui imposer silence il lui rendait avec usure la monnaie de ses sous-entendus. Mais ce qui est charmant, c'est la manière dont la chose se fit.

Somme toute, que se proposait au juste M. de Courpière ? De démontrer son indépendance pratiquement à cinq personnes, savoir : lui-même, la Passelieu, ses parents et moi. Le reste de la terre devait ignorer son secret. Il s'en remettait à la Passelieu d'instruire la comtesse et le comte. Restait moi, et voici, pour m'informer, comme il s'y prit.

Assez peu de temps après les secondes relevailles, nous étions, lui et moi, dans la chambre de sa femme, incommodée. Nous jouions, pour la distraire, à un jeu d'enfants, où l'on donne des gages. Je fis école sur école et dus vider toutes mes poches. Le vicomte se leva soudain, vers quatre heures, prétexta une course, et me pria de tenir, jusqu'à son retour, compagnie à la vicomtesse.

Vers six heures, il n'était point revenu, je dus partir et je m'aperçus, en me tâtant, que je n'avais plus mes clefs. Je les avais données comme gage, mais j'avais repris tous les autres et ne

concevais rien à cette disparition. J'en étais d'autant plus navré que mon domestique avait campos ce jour-là. Enfin je vais chez moi à tout hasard, espérant que peut-être cet homme serait rentré.

Je monte, je sonne, j'entends des pas étouffés derrière ma porte. Je me crois cambriolé, je crie : « Qui est là ? » Et je reconnais la voix de Maurice qui me répond fort tranquillement. Je crois rêver. Il m'ouvre. Il est en déshabillé galant, dont le principal est une chemise molle et une robe de chambre à moi.

— Tu m'excuseras, me dit-il, d'avoir emprunté sans te prévenir ton appartement...

— Et mon linge, dis-je.

— Oui... Nous étions sur le point de partir.

Là-dessus il m'enferme poliment dans ma salle à manger. J'entends, à côté, des bruits de rhabillage. Puis on s'esquive. Maurice reparaît, me délivre, me serre la main et me quitte. Je rentre dans ma chambre, où je vois le désordre le plus immodeste ; et comme je tâche, en hâte, à retaper mon lit défait, mon domestique survient, qui me rit au nez.

II

DE L'EMPLOI DES RICHESSES

M. de Courpière, qui fait chaque chose en son temps, ne commença pour de bon à jouir de ses richesses qu'après s'en être assuré la possession durable par l'existence de deux enfants. Je crois même que, si je ne l'eusse poussé l'épée dans les reins, il eût différé *sine die* de s'adonner au faste, qui est le premier usage qu'on puisse faire de son argent lorsque l'on en a trop.

Ce peu d'empressement se conçoit : il y a quelque honte à étaler du luxe, dans une société où les budgets s'équilibrent si mal que les gens de rien se procurent le confortable et que les gens de deux cent mille livres de rente n'arrivent pas à joindre les deux bouts. En outre, M. de Courpière manque d'imagination, qui est utile pour dépenser.

Je lui représentai néanmoins que c'était son

devoir, et qu'on n'a pas le droit d'immobiliser le capital. Je lui affirmai qu'une loi d'économie politique en exige la redistribution fréquente, et que la prodigalité est une vertu sociale. Cette remontrance parut lui faire impression. Il l'écouta la tête basse, d'un air sérieux et un peu cafard, comme une leçon de professeur, ou plutôt comme une semonce de confesseur. L'idée qu'il pût être l'instrument d'une loi si majestueuse lui suggérait, à l'égard de sa propre personne, un respect superstitieux. Il faisait le ferme propos de se montrer à la hauteur de sa mission, et je vis bien que j'avais éveillé en lui une espèce de sens moral.

Sa bonne volonté se démonta, quand il mesura ce qu'allait lui coûter d'efforts rien que la construction et la décoration de son hôtel. Pour causer avec son architecte en gardant les distances, il devait s'informer d'abord de ce qui caractérise les styles, et s'initier à l'histoire de l'art, dont il n'avait pas la plus légère teinture. L'obligation de devenir à bref délai collectionneur l'induisait à d'autres études, non moins fastidieuses ni compliquées : car s'il est d'assez grand air de se faire voler par les fournisseurs, il passe pour ridicule de se laisser refaire par les marchands de vieilleries. Enfin, les meubles et les bibelots ne sont pas tout : au-dessus d'un certain chiffre de fortune,

la galerie s'impose, et il est désespérant d'avoir à choisir des tableaux, quand on ne sait seulement pas distinguer un hollandais d'un vénitien.

Je fus en tout ceci d'un grand secours à Maurice : je lui soufflai d'afficher des préférences intransigeantes pour tel siècle, pour telle école, afin d'être dispensé par là de connaître le reste. Il n'hésita pas à se déterminer pour le Louis XIV en architecture, pour le Louis XVI en ameublement et, en peinture, pour le dix-huitième. Je lui suggérai de s'intéresser particulièrement à l'école anglaise, pour laquelle j'avais un faible. Il m'écouta, et je possédai par procuration la galerie que je rêvais. Elle était à moi, sauf que je ne l'avais pas payée, puisque j'en tirais tout l'agrément. Je dirai la même chose des meubles ; et cela m'inspirait des réflexions assez philosophiques sur l'inutilité d'être riche par soi-même, quand on a des gens sous la main qui s'en chargent, et qu'on en profite.

Une chose pourtant me chiffonnait. Je n'achetais que des objets de premier ordre et mes choix étaient irréprochables dans le détail ; mais je n'arrivais pas à éviter dans l'ensemble un certain air de boutique ou, si l'on veut, d'exposition. L'hôtel, qui se construisait dans le même temps, n'attrapait de même pas l'aspect d'un domicile privé. J'allais souvent rôder autour pour surprendre

l'opinion des badauds : ils attribuaient à l'immeuble les destinations les plus saugrenues, et nul ne s'avisait que ce pût être tout bonnement une demeure.

Cette déconvenue me piquait d'autant plus que je voyais M. de Courpière le père faire, en vérité, bien mieux avec des ressources comparativement fort modestes. Il n'avait point voulu quitter son appartement de la rue de la Ville-l'Évêque : il se contentait de le rhabiller ; et tandis que le fils bâtissait un palais de roi, le père s'apprêtait un logis de maîtresse de roi. La pension qu'il recevait de Maurice lui permettait de collectionner aussi, mais petitement. Il s'en tenait aux montres, aux boîtes, aux livres galants et, pour la peinture, à Corot, dont il avait cinq ou six toiles. Ces merveilles peu voyantes accompagnaient bien l'élégance de la comtesse, qui semblait habillée de rien quand elle l'était par Doucet. La magnificence critiquable de Maurice s'accusait encore par le contraste avec la sobriété de ses parents, qui s'en amusaient fort. Ils lui lançaient des pointes ; et le comte, un jour, le félicita ironiquement d'avoir édifié une maison à toute fin, que l'on pourrait, en cas de ruine, repasser à quelque entrepreneur de tripot.

Maurice, qui devint par la suite fort sensible à cette façon de rivalité entre ses parents et lui,

n'y semblait point, quant à présent, prendre garde, ses constructions et ses achats le tenant en belle humeur. Il jouissait à l'américaine de sa dépense, j'entends qu'il se moquait de posséder de belles choses, mais qu'il était infiniment flatté de battre des records ; que, par exemple, son hôtel lui plaisait comme le plus vaste et le plus coûteux de Paris, et son armoire à bijoux comme supérieure, à dire d'expert, au meuble similaire de Marie-Antoinette.

Il eut peu après une autre satisfaction d'amour-propre. Tandis que ses parents faisaient restaurer Courpière, il acheta pour un morceau de pain, à M^me^ la duchesse de Verneuil douairière, fort gênée, le Plessis, en Seine-et-Marne. Ce château est doublement historique : d'abord parce qu'il est classé comme tel, et puis parce qu'il fut le théâtre, voilà quelques années, d'un scandale de belle allure, l'une des belles-filles de madame la duchesse, mariée à son cadet le prince d'Entragues, s'y étant laissée surprendre en flagrant délit avec un amant, tout bonnement dans sa chambre.

L'acquisition du Plessis fut pour les Courpière une occasion de renouer avec les Verneuil. On était un peu cousins, comme toujours dans ce monde-là, mais on s'était négligé. Toutefois, cette amitié renouvelée ne devint étroite que plus tard.

Le vicomte n'avait pas le loisir de s'occuper du château : il était sur le point d'inaugurer, par une fête sans précédent, son hôtel, — le Courpière-Palace selon la dernière plaisanterie du comte, — mon Dieu ! elle n'est pas fort drôle.

Nous nous donnions, Maurice et moi, un mal de tous les diables pour que cette fête ne ressemblât à aucune autre. Mais le moyen d'être original ? Et quel régal inédit offrir à des invités, quand on leur a servi un excellent orchestre, la Comédie, l'Opéra et un numéro des Folies-Bergère ? Ce que nous eûmes de mieux fut assurément la livrée, et elle parut carnaval ; mais ce que nous eûmes de pire fut la compagnie, nonobstant la présence du nonce et de deux grands-ducs : dès que l'on passe deux cents invitations, c'est le bal de l'Hôtel de Ville. Le malveillant comte de Courpière ne manqua point de me fredonner aux oreilles toute la soirée la célèbre chanson du Chat-Noir.

La presse du lendemain fut bonne, mais ne me fit pas illusion, — pour cause. Le public ne s'en laissa pas davantage imposer, mais il ne tint pas rigueur à Maurice de cet échec, et je vis bien que l'on n'attachait guère d'importance à ses essais de prodigalité : le sentiment général n'était point qu'il dût rendre gorge et satisfaire aux revendications sociales par ce procédé-là.

La charité ne semblait pas être non plus le mode

de restitution que l'on attendît de lui. Sans doute, on le sollicitait ; mais il n'eut jamais lieu, comme d'autres gens riches, d'organiser un bureau de bienfaisance : je suffisais amplement à décacheter les demandes de secours et à les jeter au panier. Son beau-frère, Camille Lambercier, en recevait de bien plus nombreuses, et surtout plus arrogantes. On sentait que les quémandeurs avaient conscience d'exercer un droit en le dévalisant, au lieu qu'ils redevenaient mendiants quand ils s'adressaient à M. de Courpière.

Après le luxe et la charité, le seul mobile de dépense est l'amour. Il est d'ailleurs le plus puissant, l'instinct des foules ne s'y trompe pas : elles tiennent quittes les gens trop riches s'ils font les cent coups, ou s'ils ont, au moins, des fils qui se ruinent pour les femmes. L'utilité de la débauche est le lieu commun des avocats pour prodigues menacés de conseil judiciaire. Il ne saurait échapper à personne qu'il y a incompatibilité entre la nature de M. de Courpière et la fonction qu'attribuent aux jeunes dissipateurs les maîtres les plus autorisés du barreau.

Je ne pus toutefois me dissimuler que l'opinion publique le sommait en quelque sorte de tenir au pied levé ce rôle sans exciper de son emploi. Dès le retour du voyage de noce, les lettres de solliciteuses furent aussi abondantes que les let-

tres de solliciteurs étaient rares. La diversité des écritures indiquait (à défaut des signatures, généralement omises) que l'on guettait M. de Courprière à tous les étages de la société.

Les orthographes étaient aussi diverses que les écritures, mais le fond, et même l'expression, ne variaient guère. Toutes les correspondantes offraient leurs faveurs contre argent, à peu près dans les mêmes termes. Elle ne se gênaient pas pour faire valoir ce qu'il faut bien que j'appelle leur marchandise : je ne comprenais pas toujours, et cependant j'ai fait mes classes. Je ne sais comment il se fait que les promesses les plus alléchantes se trouvaient dans les lettres les mieux tournées, les moins cuisinière. Il m'arrivait, à l'occasion, de percer l'anonyme, et je ne savais plus ensuite quelle contenance prendre devant des personnes fort bien situées, qui ne concevaient rien à mon embarras.

L'arrogance, qui manquait aux lettres d'hommes, était le caractère le plus accusé des lettres de femmes. Ces dames avaient l'entière conscience de leur droit et le sentiment du mystérieux *fatum* en vertu duquel elles travaillaient. Ce continuel « Tu marcheras » répété sur tous les tons, ne manquait pas de grandiose ; il avait aussi je ne sais quoi d'effrayant. Mais je fus d'abord le seul à y prendre garde, Maurice ne se laissant point dis-

traire de la fidélité conjugale ni de la confection de ses enfants.

Dès qu'il fut avéré qu'il n'y avait provisoirement rien à faire, les quêteuses s'abstinrent, comme font les mendiants à domicile, qui disparaissent tous pour un temps quand on a jeté un d'eux à la porte. Peut-être se donnaient-elles le mot. Il y eut bien, çà et là, des essais de reprise, ainsi lorsque l'on sut Mme la vicomtesse de Courpière enceinte ; mais l'insuccès de chaque nouvelle tentative nous assurait une paix plus ou moins longue.

La première fois que M. de Courpière opéra une restitution par le canal d'une femme, chose plaisante, il le fit sans discernement.

Son aventure, que j'ai relatée, avec Mme la comtesse de Passelieu n'avait pas été sans lendemain. Je m'en étonnais : car à quoi bon multiplier les preuves de son indépendance, qu'il avait suffisamment démontrée du premier coup ? Et je le savais d'autre part plus que jamais résolu de faire bon ménage avec sa femme. Mais il ne pouvait pas se mettre en tête que ses relations avec Mme de Passelieu tirassent à conséquence, et le mot d'adultère lui eût assurément paru le plus impropre pour les qualifier. Sans doute il y prenait du plaisir, elle aussi ; mais ce plaisir-là, pour lui non plus que pour elle, n'était

le principal. Ils trouvaient surtout de l'agrément à bavarder, et la parité de leurs situations était la cause pourquoi ils s'entendaient si bien. N'avaient-ils point fait tous les deux fortune — quoique inégalement — par un même moyen ? Je rappelle que Mme de Passelieu devait à trois amants ses trois cent mille livres de rentes. Maintenant, elle était hors des affaires, comme disent les Yankees ; Maurice de même : ainsi que deux écoliers qui ont partagé les mêmes travaux, ils étaient charmés de se réunir au temps des vacances. Il se forme toujours des intimités singulières entre gens de la même partie, et, pour lier les êtres, une compétence mutuelle est aussi efficace qu'une complicité.

Maurice considérait si bien la Passelieu comme une camarade qu'il la considérait à peine comme une femme, tout en usant d'elle à ce titre, machinalement ; mais je ne crois pas que l'idée lui fût jamais venue d'en tirer quelque avantage matériel, en cas même de besoin, qui n'était pas à prévoir. Il n'était guère moins invraisemblable qu'elle dût jamais avoir recours à lui. C'est pourtant cette invraisemblable chose qui arriva.

Mme de Passelieu, l'ordre et la prudence même, la moins joueuse femme du monde, risqua un coup sur les mines d'or, qui se solda par une différence en perte fort sensible. Certes, ce qu'elle avait perdu

ne comptait seulement pas, en regard des millions qui lui restaient ; mais elle avait la superstition du chiffre exact de sa fortune, et l'idée de ne posséder plus que deux cent quatre-vingt-dix-sept mille francs de rente au lieu de trois cent mille, l'affolait comme un sinistre présage de déconfiture.

Il lui parut tout naturel de demander de l'argent à un homme à qui elle faisait crédit depuis plusieurs mois, et M. de Courpière lui offrit l'appoint des trois mille francs de rente avec un empressement, une générosité cordiale, une joie et un orgueil de donner qui me confondirent. (Vous pensez qu'il n'allait pas garder pour lui un secret aussi honorable, et j'étais la seule personne à laquelle il le pût confier.)

Je ne saisis peut-être pas d'abord la psychologie que je viens d'analyser ci-dessus ; ou bien j'obéis à quelque pensée de malice ; à moins que ce ne fût le contraire et que mon amitié ne s'alarmât sincèrement : bref, je fis à Maurice des félicitations ironiques sur sa « conversion ». Le mot, pris au sens propre, était juste. Je le regrettai néanmoins quand je vis l'effet désastreux d'une plaisanterie que je croyais innocente.

Lorsque Maurice ne sait pas précisément si l'on se moque de lui, son visage prend une expression d'inquiétude, de véritable souffrance. D'ordinaire, il se rattrape aussitôt par un air

d'impertinence qui rabat le caquet de ses adversaires et leur rappelle à temps que mépriser vaut ou passe comprendre. Cette fois, il fut incapable de réaction. Le sens, la portée de ce qu'il avait fait lui apparut soudain. Il vit l'abîme à ses pieds (cette expression n'est pas trop forte). Il ne jugea pas à propos de me répondre, mais je ne tardai pas à deviner, moi qui le connais, qu'il avait pris un parti.

J'ignorais lequel. Ah! si j'avais su de quoi j'étais cause, je me serais senti bien coupable vis-à-vis de Mme la comtesse de Passelieu. Il est vrai que je me moque d'elle, et non de Maurice, ni de sa femme. M. de Courpière avait donc résolu d'en finir avec une liaison moins que passionnante, fort imprudente vu la jalousie de la vicomtesse, et coûteuse par-dessus le marché — parbleu! c'en était trop.

Mais au lieu de rompre sans mitaines et du jour au lendemain, de « plaquer » la Passelieu comme il n'eût point manqué de faire jadis, il y apporta tant de scrupules et de ménagements, il y employa un temps si démesuré, que je vis bien que, malgré ses prétentions, ce n'était plus mon Courpière d'avant le mariage, et qu'il y avait, comme dit l'autre, quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark.

Enfin, quand même, malgré toutes les tergiver-

sations et tous les délais, cette rupture fut un fait accompli. J'éprouvai à cette occasion que les gens intéressés à savoir une chose la savent toujours dès qu'elle est. J'aurais gagé que cette liaison de Maurice avec Mme de Passelieu n'était point soupçonnée hors de notre cercle intime. Or, dès le lendemain du jour où les paroles de rupture définitive furent échangées, les lettres de femmes, qui s'étaient faires rares, affluèrent de plus belle, comme si toute la gent fût avisée par je ne sais quelle télégraphie sans fil que la place était libre et à prendre.

Ce nouveau courrier ne différait des précédents que par la quantité. Je ne venais plus à bout de le dépouiller. J'ai dit que les demandes d'argent masculines ne furent jamais si nombreuses que d'obliger Maurice à établir un bureau privé de bienfaisance : en revanche, les assignations amoureuses eussent fourni de la besogne à tout le personnel d'un bureau de mariage. Je proposai cette institution à M. de Courpière, qui prit la plaisanterie fort mal. Il commençait de sentir une inquiétude vague, un malaise, enfin une façon d'horreur sacrée. On n'est pas gai quand on est en proie au destin : c'est plutôt une spécialité de personnage de tragédie.

Moi, qui n'avais rôle que de confident, j'avoue que je me divertissais. Ce bureau de mariage,

qu'il ne me permit pas d'ouvrir officiellement, je l'ouvris officieusement pour mon propre usage, et j'y trouvai mon compte. Je faisais des enquêtes, je répondais poste restante, j'allais aux rendez-vous. J'avais les surprises les plus amusantes, souvent les plus flatteuses. — Mais que m'avisé-je de conter là ? Ce n'est pas mes mémoires que j'écris.

J'arrivais à dérider M. de Courpière en lui rapportant les bonnes fortunes que je lui devais, parce qu'il imaginait le désappointement de toutes ces femmes, qui avaient cru chasser un riche gibier et qui n'en attrapaient que l'ombre. Neuf fois sur dix elles se contentaient fort bien de l'ombre, pendant qu'elles y étaient, ou par peur de mes indiscrétions. Mes récits tentaient quelquefois le vicomte, bien qu'il ne soit pas fort curieux d'amour, et il s'oubliait jusqu'à tâter de mes restes. Chaque fois qu'il commettait une de ces imprudences, les courriers de toute la quinzaine suivante étaient sensiblement plus chargés.

L'ennemi usait aussi d'autres moyens d'approche. Toutes les personnes d'ordre un peu inférieur ayant accès auprès de M. de Courpière, les femmes, et même les hommes, se trouvaient toujours chargées pour lui de quelque commission louche. A moi-même, on proposait des tant pour cent !

Jusque dans la rue, il était épié par certaines matrones dont tous les vieux Parisiens connaissent le visage, et il n'osait plus sortir à pied par impatience d'être suivi. Il avait la prostitution à ses trousses, comme d'autres la police, et sa détresse devenait comparable à celle précisément des femmes qui sentent rôder autour d'elle l'implacable désir du mâle, et qui savent qu'elles n'auront rien sans le payer comptant de leur personne. A vrai dire, son tempérament ne se fût point offensé d'un paiement de cette sorte ; mais, par un fâcheux privilège, c'est le paiement double qu'on réclamait de lui, en nature et en argent.

L'obsession démoralisait M. de Courpière, son bel équilibre chavirait. Il était maintenant phobique autant que son beau-frère Camille Lambercier, qui, à chaque coup de sonnette, pensait voir surgir le tapeur, le maître chanteur ; mais son cauchemar, c'était la créancière inconnue. Et il fuyait de chez lui, il cherchait des lieux d'asile. Le plus sûr était l'appartement de cette bonne Jeanne Thillier, qu'il avait rapatriée avec Camille : il la savait trop scrupuleuse pour se rappeler désormais positivement qu'elle l'eût aimé, et il se laissait dorloter par elle sans craindre qu'elle en voulût à sa bourse ni à sa peau.

Il ne pouvait malheureusement point passer tout son temps chez la maîtresse de son beau-

frère : les plus élémentaires convenances le lui interdisaient. Il avait, en outre, des devoirs mondains à remplir. La grossesse instantanée et la récidive sans entr'acte de la vicomtesse lui avaient permis de décliner toutes les invitations durant plus de deux ans. Il fallut se montrer.

L'une des personnes qui sollicitaient plus le jeune ménage était Mme Riverol-Saligny, l'appareilleuse, chez qui Maurice, du temps de son célibat, avait fait ses grandes manœuvres. C'est justement pour ce motif qu'il n'était pas fort pressé d'y retourner ; mais il ne pouvait guère se dérober honnêtement, d'autant que la vicomtesse elle-même y fréquentait lorsqu'elle était jeune fille.

Au surplus, les appréhensions de mon ami me paraissaient excessives ; car on peut juger sévèrement les mœurs du salon Riverol, mais on doit reconnaître que le désintéressement y est de règle. — Hélas ! il ne fallait que la venue de M. de Courpière pour changer tout cela.

Etant moi-même assassiné d'invitations par l'appareilleuse, je choisis, pour aller chez elle, à la campagne, le jour où les Courpière y furent, et j'oublierais malaisément le spectacle auquel j'assistai.

Toute l'avant-garde du personnel, tout le petit bataillon des dames de joie se rua sur Maurice avec une telle fougue et une telle indiscipline que

je pensai voir une mêlée de gamins de village quand le baptême sort de l'église et que le parrain leur jette à poignées les dragées et les gros sous. Je crains que ce ne fût la convoitise plutôt que la sensualité qui les allumât. Ensuite, il y eut d'interminables discussions à demi-voix entre ces dames, l'appareilleuse et sa gouvernante, au sujet de la distribution des chambres. La pauvre Mme Riverol en transpirait ! Elle était suffoquée ! Jamais elle n'avait vu chose pareille chez elle ! Complaisante, mais sentimentale et idéaliste, cette curée la scandalisait.

Elle se tira de peine en mettant les époux dans la même chambre et dans le même lit : c'est, je pense, la première fois que deux personnes unies par les liens sacrés du mariage couchèrent ensemble dans cette maison. Le vicomte et la vicomtesse purent, grâce à cet arrangement, passer une nuit tranquille ; mais ils battirent en retraite dès le matin, sans esprit de retour, et Mme Riverol-Saligny les vit partir avec un soupir de soulagement.

Mon pauvre Maurice n'était pas en veine. Je ne sais pourquoi il distingua, cinq ou six jours plus tard, parmi sa correspondance, une lettre qui n'avait rien de particulièrement alléchant. Elle émanait d'une duègne faisant métier d'appareiller, comme Mme Riverol, mais non pour l'honneur. Elle

n'était conçue que dans les termes usuels, je veux dire que l'on priait monsieur le vicomte, le sachant amateur, de venir voir, entre cinq et sept, un admirable objet d'art, que l'on ne voulait proposer à personne avant lui. Il y alla et me revint furieux.

Ne s'était-il point trouvé, entre quatre murs et le verrou mis, à la merci de la baronne Otto Rabbe? Je rappelle qu'il avait aimé jadis cette belle juive, lui croyant l'étoffe d'une baronne de Nücingen, capable de tous les sacrifices pour un Rastignac. Elle l'avait, en ce temps-là, fort déçu, mais elle venait de faire pis. Gênée, — quel richard ne l'est à son heure ? — elle avait extorqué à M. de Courpière une somme en vérité un peu moindre que les trois mille francs de rente de la Passelieu, mais qui me fit encore ouvrir des yeux fort grands.

D'ailleurs, l'histoire m'égaya. Je ris à gorge déployée. L'idée que les anciennes maîtresses de Maurice se remboursaient me parut impayable.

— Tu as droit, lui dis-je, à une devise nouvelle : *On rend l'argent.*

Notez que ce mot n'avait pas même le mérite de la justesse, et que M. le vicomte de Courpière n'avait point d'argent à rendre à M^me^ la baronne Rabbe, n'en ayant jamais tiré rien. Il parut toutefois plus sensible que de raison à ma méchante

plaisanterie, et cette dernière mésaventure l'abreuva d'un tel dégoût qu'il décida de se réfugier au plus tôt dans la solitude des champs.

Le Plessis, que j'ai dit qu'il avait acheté à Mme la duchesse de Verneuil douairière, est assez proche de Paris pour qu'on en puisse jouir dès le printemps, sans renoncer à ce que la vie parisienne exige alors des gens bien : qui se réduit à quelques apparitions sur les champs de course, où l'on peut venir en poste. L'éloignement, d'autre part, en était assez considérable pour qu'il s'y dût croire à l'abri de tout attentat. Les lettres seules l'y pouvaient toucher et, devenues inoffensives, n'étaient plus qu'amusantes.

Mais on ne dupe pas la fatalité : c'est elle au contraire qui a d'incroyables tours de bâton. Quelque diable suggéra au vicomte une idée qui me parut, à moi, du dernier mauvais goût : cela tient sans doute à ma naissance ignoble et à mon éducation bourgeoise, car M. de Courpière s'en targua comme d'une délicatesse raffinée. Il s'agissait d'inviter les Verneuil à passer quelques semaines dans le château que l'état de leurs finances ne leur avait point permis de garder.

Ils acceptèrent l'invitation, et se mirent, dès le mois de mai, à en user avec un sans-gêne qui me confondit : encore une fois il se peut que je ne sache point vivre.

Cette famille de Verneuil se composait, outre la douairière, de sa bru et de ses deux fils : le cadet, prince d'Entragues, ayant épousé une Hongroise, une comtesse Nandor-Eperjes, à qui était arrivé l'accident du flagrant délit, depuis lors vivait seul ; l'aîné, duc de Verneuil, s'était mésallié à la fille d'un porcelainier, comte du pape, M^lle^ Gallant (de Limoges).

Sans rien faire de trop fou, rien qu'à soutenir leur train, avec un minimum d'équipages et un domaine territorial beaucoup trop étendu, les Verneuil, d'année en année, s'étaient appauvris régulièrement. La douairière se résignait à la gêne avec une noble sérénité, et tentait d'y remédier tant bien que mal : elle faisait la part du feu, comme on a vu par la vente du Plessis. Mais la jeune duchesse, née Gallant, ne se résignait point du tout à laisser fondre sa dot, et l'on n'avait pas été peu surpris de voir s'impatroniser chez elle depuis deux ou trois ans un israélite, de qui la faveur ne se pouvait malheureusement interpréter que d'une seule et unique façon.

Mais que l'on ne se hâte point de pousser l'interprétation à l'extrême. La jeune duchesse de Verneuil aimait fort son mari. Je suis même persuadé qu'elle ne l'eût trompé qu'avec horreur, surtout si elle l'avait dû faire en de telles conditions. Elle ne sacrifiait que les apparences. Elle

avait créé, pour l'israélite en question, un rôle inconnu des auteurs classiques, celui de patito payant, de monsieur (si j'ose dire), de monsieur platonique.

Si médiocre que fût le rôle, il était pénible à la duchesse d'y employer quelqu'un qui n'appartînt pas à sa race et à sa religion. Jusqu'alors elle n'avait pas eu le choix, mais pouvait-elle hésiter maintenant à jeter son dévolu sur M. de Courpière, qui présentait le triple avantage, si exceptionnel, d'être simultanément né, riche et catholique ?

Elle ne différa pas à l'entreprendre : tant pis pour lui s'il avait commis l'imprudence de l'inviter dans un château dont elle connaissait tous les recoins, et où, bien que propriétaire, il s'égarait encore dans les couloirs. Le pire danger était que, par habitude, par étourderie, peut-être sans arrière-pensée , elle s'en allât coucher un soir dans son ancien lit, oubliant qu'elle y trouverait un intrus en la place de son époux.

N'allons pas si vite : elle y aurait trouvé aussi la femme de l'intrus, et tout n'était donc pas perdu encore. Mais la vicomtesse elle-même, qui voyait clair, ne vivait plus, et Maurice était si outré qu'il résolut brusquement de s'en retourner à Paris sans crier gare. Les Verneuil, n'étant point prévenus à temps, ne purent filer aussi vite, et

ils demeurèrent seuls quatre ou cinq jours au Plessis, en ayant expulsé leurs légitimes successeurs.

Cela était risible, mais n'était point le compte de la duchesse, qui fit diligence pour rentrer ; et il fallut ensuite la subir et son mari dans toutes les parties qui sont de rigueur à cette époque de l'année, où Paris devient ville d'eaux.

D'autres jeunes ménages de la même qualité se joignirent à nous ; et je vis bien que toutes les femmes guignaient M. de Courpière, mais j'admirai le respect qu'elles avaient des préséances : car pas une ne discuta le droit de M^me^ la duchesse de Verneuil à mettre la première le grappin sur lui. Elle avait le pas, même s'il s'agissait de marcher. Au reste, le Faubourg entier tenait à honneur qu'elle se débarrassât enfin de son juif ; et non seulement on ne lui mettait pas de bâtons dans les roues, mais on l'aidait.

La façon même de l'aider me paraissait bien étonnante. Non point que l'on se mît en frais d'imagination : la manœuvre était toujours pareille. On « allumait » au moyen de propos libres, qui devenaient vite orduriers. Les gestes n'étaient pas moins libres, surtout en cas d'excès de boisson. Il faut dire que, dans ce tout petit clan, on est amis d'enfance, puisque même on s'y tutoie, fût-ce entre époux. Les fêtes y sont de col-

légiens : toute bégueulerie, même de la part des femmes, semblerait déplacée. Si elles passent la mesure, c'est par trop de bonne volonté et faute d'expérience.

Elles la passaient plusieurs fois par semaine, personne n'y prenait seulement garde ; et je ne sais pas en vérité pourquoi on s'avisa un beau soir de faire tant de bruit d'un de ces dîners, où il ne se produisit rien de fort extraordinaire, — sauf que M^me^ la duchesse de Verneuil, à propos d'athlétisme, prétendit faire déshabiller M. le vicomte de Courpière pour juger de ses muscles, et que la vicomtesse, prenant cette fantaisie au sérieux, eut la naïveté de fondre en larmes.

Tout le monde en rit aux éclats, même le duc de Verneuil, qui entend la plaisanterie. Mais Maurice faisait ses mauvais yeux.

III

UN LOUIS POUR RIEN

Peu de temps après la soirée mémorable où Mme la duchesse de Verneuil témoigna d'une curiosité si vive pour la plastique de M. de Courpière, le duc s'autorisa de l'intimité qu'une telle manifestation suppose, ou que du moins elle crée, pour emprunter à mondit M. de Courpière une somme assez forte. Maurice trouva bien que la démarche fût faite par le mari; car il n'aime pas que les femmes se mêlent des affaires d'argent, surtout pour en recevoir.

Il ne perdait rien pour attendre. Madame la duchesse était sur le point de partir pour Deauville, et elle se fût fait scrupule de commander une seule toilette sans verser d'abord à son couturier un acompte, pour le bon ordre. Elle répugnait si évidemment à solliciter son prêteur

habituel, qu'il y eut pour Maurice obligation d'amitié à lui épargner cet ennui. Il se laissa donc soutirer l'acompte, — qui se trouva, entre parenthèse, être le plus sérieux que le couturier eût touché depuis plusieurs saisons ; et je crois même que madame la duchesse garda un petit quelque chose pour ses menus plaisirs de l'été.

Un seul point demeurait, sur quoi le vicomte ne transigeait pas. Il voulait bien donner de l'argent, puisqu'il ne s'y pouvait soustraire ; mais il n'entendait pas le donner à titre d'amant.

Le plaisant est que Mme de Verneuil, qui, avec son juif, n'eût trompé le duc littéralement à aucun prix, ne s'y fût point refusée avec M. de Courpière, pour peu qu'il l'exigeât. Mais il ne s'en souciait pas plus que le juif, et même moins : il ne désirait pas du tout que la duchesse lui sacrifiât les apparences ; il la priait même instamment de les sauver.

Peut-être alla-t-il un peu loin dans cette voie : sa réserve parut affectée, et les gens qui cherchent midi à quatorze heures finirent par se demander ce qu'elle dissimulait. Il y gagna d'être considéré officiellement comme occupé, et il eut, pour un temps, la paix avec toutes les autres créatures de son monde sans que cela lui revînt trop cher : car il ne se laissait gruger, tant par le

mari que par la femme, qu'avec le plus possible de mauvaise grâce et de parcimonie.

Cependant, comme il a un certain sens de l'équité, il se choqua de n'avoir à subir que dans son clan cette exploitation féminine, à laquelle il sentait bien que jamais plus, jusqu'à sa ruine ou sa mort, il ne pourrait échapper. Sans doute, quand il s'était marié, avec des idées de l'ancien temps sur la fidélité réciproque des époux, il n'avait point pensé qu'il dût retourner dans le demi-monde une fois le sacrement. Mais il eût été maintenant bien sot de s'en abstenir, puisque, de façon ou d'autre, il se voyait condamné à la galanterie ; et je me demande pour quel motif il se fût interdit de choisir celle qu'il préférait, c'est-à-dire la galanterie franche et patentée.

Cette préférence n'est point rare et, d'ordinaire, ceux qui l'avouent invoquent, pour la justifier, la supériorité reconnue des talents de professionnels sur les talents d'amateurs. M. de Courpière ne nie point cette supériorité, mais il nie que les femmes du monde soient moins professionnelles que les autres ; et il n'admet pas qu'on leur attribue cette qualification honorable d'amateurs pour l'unique motif qu'elles exercent avec un peu plus d'hypocrisie.

Ce n'est pas qu'il leur reproche cette hypocrisie. Il sait qu'un haut rang social oblige les fem-

mes, sinon à la vertu, du moins à la clandestinité. Mais il aime mieux celles qui n'ont pas tant de ménagements à garder, et qui, étant filles, peuvent être bonnes filles.

Il n'oubliait point qu'avec les personnes de cette sorte il s'était toujours senti d'intelligence, et elles avec lui ; que cette camaraderie lui avait toujours été plus agréable que leurs complaisances mêmes, plus précieuse que leur désintéressement. Il avait la nostalgie de ce milieu où il ne fut jamais incompris. Il se flattait aussi, sans doute, d'y pouvoir encore être aimé pour lui-même, grâce à l'incognito.

L'on m'objectera qu'il n'avait guère chance de n'être pas reconnu des personnes appartenant à la haute galanterie. Mais ce n'est pas non plus celles-là qu'il visait. Son goût était pour les plus discrètes, qui ne révèlent que leur pseudonyme, et n'imposent point, d'autre part, à leurs amis de rencontre la formalité d'une présentation. Elles vivent trop sédentaires (du moins six jours par semaine), elles appartiennent trop peu au Tout-Paris, et même au monde extérieur, pour connaître une figure, fût-elle aussi notoire que celle du vicomte, et pour mettre dessus un nom propre.

Ce raisonnement était rigoureux, et pourtant se trouva faux.

Courpière s'était réinstallé au Plessis, en fa-

mille, et il profitait du voisinage de Paris pour y venir à tout bout de champ passer la soirée avec moi. Notre programme était peu varié, comme en cette saison : dîner au Bois, un tour en plein air et, pour finir, une bordée. Il prétendait jouer les Haroun-al-Raschid, moi, je tenais le rôle de Giafar. Mais il dut constater, dès notre première expédition, qu'il était beaucoup plus connu du peuple que le Khalife ; en vérité, si je cherche un terme de comparaison, je ne vois guère que les jockeys pour l'être davantage.

Dès qu'il entrait dans un salon, son nom voltigeait sur les lèvres des femmes, et quelquefois aussi le mien : il paraît que j'avais perdu comme lui, par contagion probablement, le bénéfice de l'incognito. C'était à croire que sa photographie — souvent flanquée de la mienne — fût exposée aux étalages de la rue de Rivoli parmi celles de personnes plus ou moins bas vêtues, avec une légende explicative où ne devait pas être omis le chiffre de sa fortune.

Maurice, décontenancé par cette notoriété inopportune, crut en être quitte pour descendre deux ou trois échelons plus bas dans ce monde spécial où il avait résolu de fréquenter désormais. Cela ne lui coûtait guère, n'étant point de ceux qui veulent avoir de l'illusion : il voulait même n'en avoir pas. Mais il éprouva qu'il était aussi connu,

et encore par son nom, dans le quartier de l'Ecole militaire que dans celui de la Bibliothèque nationale.

Alors il s'accommoda de n'être qu'un objet de convoitise : il s'en accommoda même beaucoup mieux dans ce petit monde-ci que dans le grand monde, et cela est assez raisonnable.

Sans doute, lorsqu'il paraissait, le cercle de famille applaudissait à grands cris, si j'ose emprunter de Victor Hugo ces expressions; tous les bras se tendaient vers lui, exactement d'ailleurs comme le jour, l'unique jour où il avait commis l'imprudence de se risquer chez Mme Riverol-Saligny. Mais cet assaut, qui m'avait scandalisé chez l'Appareilleuse, et à lui-même souverainement déplu, ne faisait pas ici du tout le même effet. Question de cadre, j'imagine, ou bien de préjugé.

Ici, cela paraissait naturel et permis; mais, de plus, cela était ingénu. Il y avait moins d'apreté, une certaine indifférence, explicable par l'habitude qu'ont ces filles-là de voir quotidiennement beaucoup d'aubaines leur passer devant le nez, et d'avoir plus que leur content de celles qui leur échoient.

Je ne remarquais pas non plus de concurrence : toutes avaient le sentiment qu'un peu de la pluie d'or les arroserait, et nulle, en con-

séquence, ne tenait à être l'élue. Les rapports même cessaient momentanément d'être tendus entre la maîtresse du logis et ses aimables comparses, que l'énormité probable de la recette assurait, pour une fois, contre toute chance d'exploitation. Enfin, l'on pensait bien à tirer de M. de Courpière le plus d'argent possible, mais on jouait franc jeu et le spectacle de la partie n'était point pénible, cette pauvreté de malice était touchante.

Mon ami comparait mentalement le tarif, même fort majoré, de ces malheureuses, avec celui des femmes nées, et il souriait. Elles sentaient bien aussi qu'elles auraient beau le taper à force, elles ne le ruineraient pas ; cela leur faisait plaisir de pouvoir profiter sans remords, et elles étaient émues d'admiration superstitieuse devant cet homme si riche, qui pouvait, en une seule après-dînée, dépenser vingt-cinq ou trente louis et avoir encore, comme elles disaient, de quoi pour sa voiture.

Mais leur déférence n'empêchait point la sympathie — j'allais écrire : confraternelle — que leur inspirait M. de Courpière, et qu'il ne cessera pas de leur inspirer, tant qu'il aura ce visage, et surtout cette âme-là. C'est principalement pour des raisons d'ordre sentimental qu'elles s'épanouissaient à sa vue. Elles avaient le cœur content. Oserai-je ajouter que pour lui, chose tout

à fait exceptionnelle, elles avaient du cœur à l'ouvrage ? qu'elles méritaient leur vieux nom de filles de joie ? qu'elles ne se promettaient pas seulement une soirée fructueuse, mais encore une bonne soirée ? et qu'elles n'eussent point crié : « Voilà M. de Courpière ! » sans proclamer de la même voix qu'enfin on allait donc bien s'amuser ?

Si on s'amusait ! Mais je m'aperçois, et il est déjà presque trop tard, que je laisse prendre à mon style ces façons de naïveté que les femmes dont je parle mettent dans leur entretien. Il est impossible que je poursuive sur ce ton. Il me faut expliquer pourtant comment M. de Courpière, si, à rebours de ses principes, il dépensait, en avait du moins pour son argent. Mais j'éviterai le détail et les images, qui sont périlleuses, et je m'en tiendrai à l'analyse.

Il n'est venu, je pense, à l'esprit de personne que le vicomte se pût soucier des satisfactions vulgaires et effectives que cherche le commun des mortels dans ces lieux où il fréquentait. On sait bien qu'il trouvait chez lui sa suffisance, et même plus : je ne reviens pas sur ce que j'ai noté de l'entraînement de la vicomtesse. Il n'avait d'ailleurs pas plus de fringales, ni de besoins de changement, ni d'inutiles fantaisies qu'au temps de sa prime jeunesse, lorsque sa règle était qu'il faut aimer pour vivre et non pas vivre pour aimer.

Il ne se commettait donc où j'ai dit que pour en respirer l'air et en voir le spectacle.

Les savants, qui se mêlent de tout, ont prétendu expliquer l'agrément que ce spectacle procure, par une singulière manie qu'auraient certains hommes de se délecter davantage aux macérations qu'aux plaisirs simples : il est clair que rien ne mortifie comme le supplice de Tantale, même enduré volontairement. Cette explication, d'ailleurs contestable en tout état de cause, ne vaut pas pour M. de Courpière.

Ne cherchons pas si loin : le terme de confraternité, devant lequel j'hésitais tout à l'heure — mais j'avais tort, — explique tout. Je supplie que l'on veuille bien m'entendre à demi-mot. Tous les vieux officiers retirés à Versailles n'assistent-ils pas quotidiennement sur la place d'Armes aux exercices des recrues ? Le vicomte n'avait point l'âge de la retraite, mais l'honorariat prématuré connaît peut-être les mêmes regrets et les mêmes mélancolies : qui sait si M. de Courpière ne soupirait pas quelquefois d'avoir eu l'oreille si tôt fendue ?

Malheureusement, les spectacles amoureux sont peut-être moins variés encore que les militaires, et il ne faudrait pas inférer de ma comparaison ci-dessus que Maurice fût un de ces grognards à qui la lecture de l'annuaire suffit, avec un bock. Il

devait fatalement et vite se lasser de divertissements si monotones. Il fit à ses camarades des infidélités de plus en plus fréquentes. Mais nous étions dans les quartiers excentriques, nous y restâmes — désormais sans domicile fixe; et nous courûmes des aventures, qui se terminèrent par un entôlage.

Le vicomte s'affecta outre mesure d'un accident qui lui prouvait que, même dans cette pègre, il était une proie plutôt qu'un ami. Pour ma part, je n'en fus rien moins que fâché. J'espérais que Maurice, étrillé, allait revenir à des relations moins interlopes. Hélas ! j'étais bien loin de compte.

Un soir d'été, par une chaleur étouffante, nous nous étions attardés de ces côtés-là jusqu'à une heure indue. Nous piétinions, lui infatigable, moi traînant la jambe. Je hais le noctambulisme, et j'estime bourgeoisement que la nuit est pour dormir. J'avais trop de mauvaise humeur pour geûter le charme de celle-ci, qui enivrait M. de Courpière : on le croit sec, il est sensible, du moins à une certaine poésie de faubourg, ensemble veule et âpre, qu'exprimeraient en se concertant Bruant et l'auteur des *Blés d'or*.

Cette nuit était pâle comme la nuit de la Saint-Jean d'été qui n'est qu'un crépuscule. Comme la nuit de la Saint-Jean, elle invitait aux folies d'amour : moi, je trouvais qu'il y manquait la mu-

sique des *Maîtres* et le décor de Nuremberg ; mais Maurice préfère celui du Paris populeux avec ses pauvres verdures, les humbles idylles sur les bancs, et les coups de couteau au coin des rues.

Est-ce par un instinct de contradiction ? Nous avions passé sans débauche, chastement, cette voluptueuse soirée. Nous avions erré comme ceux qui n'ont pas de logis, et qui sont obligés de marcher toujours devant soi, jusqu'à l'heure matinale où il redevient permis de s'asseoir et de dormir dans la rue. Maurice m'entraînait, apparemment sans savoir où. Je le suivais et je ne l'interrogeais pas. Il était peu causeur ce soir, j'avais la tête lourde, ivre sans avoir bu, harassé.

Nous fûmes accostés soudain par une femme dont je ne pus voir le visage, encadré d'une fanchon. Le corps malingre n'était point sans grâce. J'avoue que j'eus peur : je devinais l'acolyte invisible et présent, le boulevard au loin était désert. Mais M. de Courpière, qui décidément valait mieux que moi ce soir, ne fut ému que de compassion. Il murmura : « Pauvre fille », tira de son gousset vingt francs qu'il lui donna, et prétendit passer son chemin.

L'accueil que cette générosité reçut ne me causa point de surprise, et je n'eusse pas failli d'arrêter le beau geste si Maurice ne m'avait prévenu par la soudaineté de son action ; car l'atti-

tude de ces créatures en pareille occurrence, leur point d'honneur, leur refus d'accepter rien sans l'avoir gagné, leur réponse : « Je ne demande pas l'aumône », tout cela est classique, on l'a conté cent fois, et je rougirais de cette redite si les suites n'avaient corrigé la banalité du début.

Ahuri d'abord par les rauques injures dont la fille offensée assaisonna le refus du louis, stupéfait de rencontrer une personne de ce sexe qui ne prît point de l'argent, confus d'avoir peut-être manqué de savoir-vivre, le vicomte remit sans mot dire la pièce dans son gousset et fit quelques pas hésitants. Mais il s'arrêta comme malgré lui. Il était bouleversé, son visage se transfigurait. J'y lisais la bonté, la charité évangélique, le remords, ce remords qui est une allégresse, parce qu'il est moins le ressentiment du péché que le pressentiment de la purification. Je suivais avec curiosité sur la physionomie de Maurice tout ce petit drame intime, et j'attendais le miracle.

Sans me rien communiquer de ce qui se tramait en lui, et peut-être oubliant ma présence, comme il arrive dans ces crises-là, où le champ de la conscience se rétrécit, M. de Courpière s'en retourna vers la femme qui l'insultait.

Accoutumée aux brutalités des mâles, elle se méprit sur les intentions du vicomte, et, sans rompre, para le coup de son bras replié. Maurice,

avec une douceur singulière, écarta ce bras du visage que j'aperçus enfin, qui était souffreteux et joli.

Rien qu'à la délicatesse de ce geste, elle dut sentir qu'il avait un regret sincère de l'avoir offensée, qu'il voulait réparer l'outrage. Il n'avait pas le choix des moyens. Il implora ce qu'il avait d'abord refusé. Et tous deux, du même pas traînant, s'en allèrent, le long du sinistre boulevard. Si je n'avais pas été si las, j'aurais trouvé que la scène ne manquait pas de grandeur.

Il paraît que la scène qui suivit n'en manqua point non plus, et M. de Courpière me la raconta le lendemain avec une telle onction que j'en fus moi-même pénétré.

Les choses s'étaient passées à peu près comme entre Arnauld et Racine se jetant simultanément aux pieds l'un de l'autre, ce qui, dessiné, produirait en effet assez ridicule, mais qui, raconté, est bien touchant. Quittons Port-Royal, et ne risquons de comparaisons qu'entre les êtres de même sorte. La prostituée de M. de Courpière avait su acquérir à ses yeux — sans le faire exprès — une valeur symbolique, ni plus ni moins que la prostituée de Dostoïevski, dans *Crime et Châtiment*, qui représente toute la souffrance humaine. M. de Courpière s'était également, pour une fois, élevé au rang de symbole, et avait personnifié l'éter-

nel masculin aux yeux de cette fille fascinée.

Elle lui protesta que jamais elle n'eût rien accepté de personne, mais de lui encore moins que de personne, et qu'avertie comme par une voix intérieure, elle avait reconnu en lui dès la première vue l'homme qui est plutôt fait pour recevoir que pour donner.

Un tel aveu eût de tout temps flatté M. de Courpière, que ces femmes-là traitent d'ordinaire en pareil, point en maître, et qui cette fois avait donc la sensation de monter, si j'ose dire, en grade. Mais à l'heure où il désespérait d'être jamais plus aimé pour lui-même, on conçoit qu'il fût particulièrement sensible à une telle bonne fortune. Jamais, somme toute, il ne s'était vu à pareille fête : peu importait que sa partenaire fût du ruisseau.

Je l'excusai même de s'amouracher d'elle pour plus d'un jour. Le décor était lamentable, mais il n'y semblait point prendre garde. Je n'avais pas les mêmes raisons d'aveuglement, et la prolongation de cet épisode, où je me trouvais, comme d'habitude, trop mêlé, manquait d'agrément pour moi. Je ne laissais pas aussi de m'inquiéter.

J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer le sens tout à fait spécial et fort précis que les femmes du plus bas étage donnent au mot de fidélité. C'est justement cette précision qui rend la définition plus

malaisée pour un écrivain de notre pays ; car le lecteur français ne veut point du tout, comme prétend Boileau, qu'on le respecte : il veut qu'on lui manque de respect sans en avoir l'air, et cela est plus délicat. Je reviens à ces personnes et à la question de leur fidélité. (Que mon public me fasse encore un peu de crédit : je suis sur le point de lui resservir des duchesses au moment qu'il s'y attend le moins.)

Celles donc que leur état oblige au partage, même quand elles chérissent quelqu'un exclusivement, ont le privilège de pouvoir garder à celui qu'elles aiment la seule fidélité qui, en fin de compte, importe : j'entends qu'elles ne sont femmes que pour lui et cadavres pour les autres. Le nombre de ces autres est, par suite, fort indifférent.

Je ne sais si l'on se rappelle que Maurice avait eu jadis un autre béguin pour une femme à peu près de même catégorie, mais qui l'avait bien fait souffrir : car il était de ceux pour qui elle demeurait cadavre. Dans le cas présent, au contraire, il était momentanément le seul pour qui sa conquête de boulevard fût femme.

Mais on devine que dans ce monde-là le mot jalousie a également un sens spécial, qui correspond au sens spécial du mot fidélité. Il s'ensuit que la trahison y est impossible à dissimuler. La

bouche ment, mais les sens avouent. La maîtresse de M. de Courpière avait un amant avant lui. Cet individu ne pouvait tarder de savoir à quoi s'en tenir. Il ne m'inspirait aucune confiance. Je le croyais capable d'un meurtre et j'admirais en vérité M. de Courpière de s'exposer intrépidement à ses coups.

Par chance, le dénouement fut moins tragique. Le rival de Maurice, curieux d'apprendre un nom que leur commune maîtresse ignorait, chipa son portefeuille bourré de cartes de visite et, par surcroît, de billets bleus. Aussitôt fixé, il pria poliment le vicomte de lui quitter la place et de ne le point réduire à l'extrémité du chantage, vu que son caractère franc et vif y répugnait.

M. de Courpière, qui est judicieux, se rendit à ces bonnes raisons, et préféra la retraite pure et simple à un arrangement amiable dont l'alternative lui était aussi offerte, où il eût été de sa poche. Comme il est juste autant que judicieux, il ne garda point rancune à la femme, sachant qu'elle n'était pour rien dans toutes ces basses manœuvres.

Je trouve même qu'il exagéra la gratitude. Il ruminait incessamment l'histoire du louis refusé, qui prenait, dans sa mémoire complaisante, un aspect et une coloration de légende. Il faisait des rapprochements, que je ne saurais taxer d'arbi-

traires, entre cette délicatesse et l'inconscience de Mme la duchesse de Verneuil, que les dons gratuits n'effarouchaient point.

Il en vint à se demander si le système qu'il pratiquait par raffinement, de la payer sans rien exiger d'elle en retour, n'était pas tout bonnement une duperie. Il m'interrogea là-dessus, et je lui répondis que c'en était une, que je l'estimais fou de n'accepter que les disgrâces de son destin, et qu'il devait exercer contre toutes les femmes son droit de créance aussi impitoyablement qu'elles exerçaient leur droit de créance contre lui. Je vis que mes paroles lui faisaient impression.

Par une de ces coïncidences providentielles que j'ai remarqué qui sont fréquentes dans la vie de M. de Courpière, Mme la duchesse de Verneuil lui demanda un service moins de huit jours plus tard. Je dis que la coïncidence était providentielle, mais non point miraculeuse : car il fallait toujours s'attendre à de telles demandes de la part de madame la duchesse; principalement à cette époque de l'automne où l'on retraverse Paris pour quelques jours, et où l'on a tant de dépenses ordinaires et extraordinaires.

Les prétentions de la duchesse étaient particulièrement élevées, cette fois; mais cette circonstance même ne déplut point à M. de Courpière. Il me fit voir la lettre. Il avait un sourire sarcas-

tique un peu forcé, et je craignis qu'il ne mît à sa revanche un peu trop de romantisme.

Ce jour-là, il ne m'en dit point davantage; mais, le lendemain, il m'annonça qu'il venait de prendre un parti qui, dans sa situation, s'impose : il avait loué un pied-à-terre meublé; car, enfin, on ne peut pas tout faire chez soi.

J'en convins, mais lui objectai que cette location pouvait présenter des inconvénients, avec une femme aussi amoureuse et aussi jalouse que la vicomtesse. Il me repartit que cela était sans danger, parce qu'il avait loué en mon nom. J'eus sur le bout de la langue qu'il aurait bien pu me demander la permission; mais je ne le dis pas, et il m'en sut gré.

Pour récompense, il me montra la lettre qu'il avait l'intention d'envoyer ce même soir à madame la duchesse. Il est vrai qu'il me montrait volontiers ses lettres, pour l'orthographe. Je n'eus que deux fautes à corriger dans celle-ci, et encore des fautes d'usage; mais je regrettai de n'en pouvoir modifier le ton. Il y règnait une grossièreté qui n'était plus la coutumière impertinence de Maurice, et qui me fit craindre qu'il n'eût perdu, à trop fréquenter dans le vilain monde, ce qu'on acquiert d'éducation dans le beau, et qui est déjà si peu de chose.

Il disait, en résumé, à madame la duchesse qu'il

lui rendrait service avec plaisir, mais qu'il avait fait un changement dans ses habitudes et loué un bureau pour ses paiements. Il lui indiquait l'adresse et les heures, qui étaient de cinq à sept tous les soirs, et en particulier le lendemain.

Je ne pensai point que la duchesse, qui est chatouilleuse, se rendît à une pareille invitation ; mais je m'avisai que, si elle s'abstenait, c'était tout profit, et je ne déconseillai pas à Maurice d'envoyer sa lettre. Je lui dis cependant mon petit doute, et il me pria de l'accompagner au « bureau » pour le cas où il aurait à faire le pied de grue. Je vis bien qu'il me voulait présent à la rencontre, aussi longtemps du moins que cela serait convenable.

J'y allai, mais je n'eus guère lieu de tenir compagnie à Maurice, car au premier coup de cinq heures, madame la duchesse arriva : il est regrettable que les femmes ne soient pas d'habitude aussi exactes pour les rendez-vous qui ne rapportent rien.

Elle me salua assez légèrement, mais sans me marquer, par cette petite nuance de dédain, qu'elle trouvait ma présence en ce lieu fort étrange. Pour Maurice, elle lui témoigna cette hauteur des gens qui, une fois disposés à s'acquitter, ne croient déjà plus rien devoir, et jugent inutiles les remerciements ou autres cérémonies. D'après leur abord, il me parut que cela ne traînerait point ; Maurice eut le même sentiment d'urgence et me

fit signe de me retirer, sans prendre la peine de motiver ma sortie.

Une fois seul, je m'amusai à imaginer la scène, ce qui me valut, le soir même, quand Maurice me la raconta, une grande satisfaction de vanité : car la réalité ne différait point de mes hypothèses, sauf le dialogue, qui fut bref.

Madame la duchesse, éclaircie des intentions de Maurice par sa lettre, considéra qu'elle y devait répondre par un procédé du même goût, et s'abstenir de toute hypocrisie comme de tout protocole. « Où paie-t-on ? » dit-elle ironiquement au vicomte, dès qu'ils furent seuls. Il lui désigna de l'index la pièce voisine, qui était une chambre.

Elle y entra sans baisser le front, et elle ne se départit pas une minute de l'attitude si digne qu'elle avait cru devoir adopter. J'ai dit que la scène de M. de Courpière avec la fille au louis pour rien n'avait pas manqué de grandeur : celle-ci, dans un tout autre genre, n'en fut point davantage dépourvue. Les deux se font pendant, sans se ressembler. Maintenant, on est libre de préférer l'une ou l'autre.

Lorsque madame la duchesse fut sur le point de se retirer, M. le vicomte de Courpière eut un petit accès de galanterie française et lui dit plus aimablement : « A bientôt. »

— Oui, répondit-elle, à la prochaine fois.

IV

LA FAVORITE

Tous les spécialistes du cœur humain ont aperçu des analogies entre les passions de la haine et celles de l'amour ; certains même sont allés jusqu'à l'extrémité de prétendre que l'amour n'est qu'une variété de la haine. S'ils ont touché juste, ah ! je puis dire que M. le vicomte de Courpière et M^me^ la duchesse de Verneuil se mirent à furieusement s'aimer dès qu'ils furent amants : car je n'ai jamais vu un homme et une femme se détester de si bon cœur.

L'air à l'entour d'eux en devenait irrespirable. Leurs sentiments, si je puis dire, s'extériorisaient. Je crois qu'ils émettaient l'un vers l'autre, dès qu'ils s'approchaient, des rayons que je ne saurais point par quelle lettre de l'alphabet désigner. Ils étaient, ma foi, beaux à regarder quand ils

se mesuraient des yeux, et je ne pouvais me défendre de songer qu'ils devaient être plus beaux encore lorsque l'absence de témoins leur permettait de se mesurer autrement. Il n'y a sans doute pas mieux chez les dompteurs qui convient le public au spectacle de l'accouplement des fauves.

M. de Courpière s'ingénia quelque temps à diversifier les manifestations de cet amour ; mais il finit par s'aviser que ce n'était point la peine de se tant mettre en frais, car le pire tour qu'il pût jouer à sa maîtresse était de la réduire à partager avec d'autres la manne nourricière dont il lui avait d'abord réservé le privilège (c'est de l'argent que je parle). Il se mit, en conséquence, à la tromper avec autant de dépense que d'éclat. C'est pour le coup que je trouvai qu'il n'était plus Courpière, son passé ne m'ayant point donné à croire qu'il dût un jour s'introduire dans les ménages pour en relever le crédit et devenir petit manteau bleu.

L'expression n'est point fort juste, puisque le mystère était ce qu'il cherchait le moins. Cette publicité, indispensable, présentait aussi des inconvénients. Elle vint à bout de l'ignorance des Lambercier et de la vicomtesse.

La jeune femme, en dépit de ses dispositions aux soupçons et à la jalousie, avait une bonne raison pour ne pas croire que son mari la trompât :

c'est qu'il ne la lésait point — on m'entend. M. de Courpière tenait deux comptes entièrement séparés, et quelles que fussent envers une maîtresse ses générosités (je ne veux plus dire les pécuniaires), jamais elles ne l'obligeaient à opérer un virement et à rogner sur le chapitre de l'épouse. Je gagerais même que, pris sur le fait, il aurait pu la rassurer beaucoup mieux qu'en lui répétant le mot célèbre : « Crois ce que je t'affirme, ne crois pas ce que tu vois ». Il aurait dit : « Crois ce que je te prouve », et il aurait été en mesure de prouver. De tels arguments sont sans réplique, et qui les a dans son sac aurait bien tort de se gêner.

D'autre part, si libéral que fût M. de Courpière (et cette fois-ci je parle d'argent), il ne dépensait rien au delà de l'excédent disponible de ses revenus. Comme la vicomtesse ne se mêlait point du budget et qu'en dépit du régime dotal il n'avait point lieu de recourir à ses complaisances, il aurait pu, sans donner l'éveil à la belle famille, remettre à flot encore pas mal de femmes obérées, s'il avait pris soin de le faire avec un peu moins d'ostentation.

Ai-je besoin de dire que la mère et le fils Lambercier, une fois avertis, témoignèrent du plus fâcheux manque de tact? Ils s'effarèrent comme si la fortune patrimoniale eût été en péril. Bien

que ne professant ni l'un ni l'autre aucun respect pour la mémoire de feu Lambercier, créateur de cette honteuse opulence, ils demeuraient fidèles à ses méthodes. Ils tenaient de lui qu'on doit se tirer au plus tôt des affaires qui s'annoncent mal, et ne jamais courir après son argent. Peu s'en fallut qu'en vertu de ce principe ils ne décrétassent à eux deux le divorce de la vicomtesse.

Ils ne se frottèrent point toutefois à le lui proposer tout de go ; mais ils jugèrent bon de lui révéler les infidélités de son mari, sans aucun ménagement. Mme Lambercier assaisonna cette dénonciation de tous les « je l'avais bien dit » dont une mère ne se prive jamais en pareil cas. Comme toutes les mères, elle n'était pas autrement fâchée de voir ses méchantes prédictions s'accomplir; et stupidement elle traitait sa fille de haut en bas, parce qu'elle-même en son temps n'avait point subi même disgrâce — le loisir du moindre adultère ayant toujours manqué au grand brasseur de millions.

Il est singulier que les femmes éperdues d'amour, qui ne croiraient pas, dans un flagrant délit, au propre témoignage de leurs yeux, croient aux racontars de leurs proches, c'est-à-dire des personnes les plus suspectes de les vouloir duper. La vicomtesse goba indistinctement tout ce qu'on lui dit, mais on ne réussit qu'à la jeter dans un

désespoir effrayant sans tirer d'elle aucune résolution, même de faire des scènes à son mari. C'est moi qui devins son plastron, et il est vrai qu'elle m'en voulait beaucoup plus de mes complicités qu'à lui de ses crimes. On pense si j'étais excédé de ses diatribes, d'autant que la sûreté de ses informations me clouait le bec. Je me gardais même de répéter à Maurice nos entretiens, qui l'eussent assommé : car moi j'ai du tact.

Les Lambercier ne s'adressèrent pas non plus à lui directement : il leur faisait peur. Je crois que je leur faisais peur aussi, car ils ne me choisirent point comme intermédiaire. Ils préférèrent s'adresser aux parents de mon ami, espérant bien que l'idée d'un grabuge possible leur serait désagréable à souhait : si en effet le comte et la comtesse n'avaient pas au maintien du *statu quo* un intérêt aussi éminent que le vicomte, il ne s'en agissait pas moins, pour eux tout comme pour lui, du pain quotidien.

Que voilà bien une idée de bourgeois enrichis, de croire qu'on émeut des gens tels que le comte et la comtesse de Courpière en les menaçant de leur couper les vivres ! Ce qui les toucha uniquement, mais non point de compassion, fut l'ennui des Lambercier. Ils considéraient que l'adultère, qui est un péché pour les petites gens, est pour le noble mésallié une revanche, et que l'on peut être

contraint de vendre son nom à des filles de peu, mais que le privilège de les tromper demeure inaliénable. Enfin il ne leur déplaisait pas que leur fils, qui depuis le coup du mariage faisait vraiment trop son malin, se fût mis dans de vilains draps.

Je reconnus ces divers sentiments à la physionomie du comte et de la comtesse, qui avait de l'indifférence, de la hauteur et de la gaieté. J'étais chez eux rue de la Ville-l'Évêque, où les Lambercier, mère et fils, avaient jugé à propos de se rendre, solennels, et nippés comme pour une demande en mariage. M'y trouvant par hasard une heure avant leur visite, qui était annoncée officiellement, la comtesse avait voulu me garder comme auditeur, ainsi que dans les grandes circonstances : cette faveur me fut bien sensible.

Après tant de protocole et d'embarras, vu aussi le style ordinaire de la mère et du fils Lambercier, il était inévitable que cette réunion prît des airs de conseil de famille. Elle me rappela la cordialité des deux veillées d'accouchement. Ici, je dois m'excuser : je vais me mettre en scène, il le faut, mon rôle ayant, à l'improviste, passé au premier plan.

Au moins ce n'est pas moi-même qui me mis en avant. Je me tins coi durant les cinq premières minutes, qui furent de préliminaires et de répli-

ques aigres-douces entre les deux camps. Puis Mme Lambercier prit l'offensive, déclara tout uniment que Maurice trompait sa fille, et se mit à citer des noms.

Le comte interrompit cette nomenclature, et demanda d'un air offensé à la bonne dame si elle prétendait rien apprendre à un homme informé comme il était de la chronique scandaleuse. Mais elle ne se démonta point, et dit qu'il fallait aviser. Le comte répondit qu'il n'en voyait pas la nécessité, et la comtesse, dans un esprit de conciliation, demanda avec douceur pourquoi il le fallait.

— Parce que, Madame, dit la Lambercier, votre fils paie ses maîtresses avec l'argent de ma fille.

— On n'a rien pour rien, glissa le comte ; et de la part d'un Courpière, même d'un Courpière père, cet aphorisme était si surprenant que je ne pus me défendre de faire un petit rire sec et haut.

Je demeurais honteux d'une telle inconvenance, mais le comte en parut flatté ; et comme son attention était ainsi appelée sur moi, il se ressouvint tout d'un coup de mes théories sur la redistribution des richesses, qu'il m'avait maintes fois entendu prêcher à son fils plus ou moins sérieusement. Il s'avisa donc de répondre à la vieille qu'elle le prenait fort au dépourvu, mais que j'avais, moi, des idées fort saines en ces matières, et que, si je voulais bien prendre la peine de les lui

développer, elle conviendrait elle-même que son gendre était dans le bon chemin.

Je fus d'abord un peu décontencncé ; mais j'imaginai l'effroi de Camille lorsqu'il m'entendrait proclamer que l'exploitation des riches est une loi de la nature, et l'idée de ses sueurs froides me mit en verve. J'exposai mon thème, et je le variai, avec complaisance, avec pédanterie, avec une insinuante cruauté. La mère, le fils m'écoutaient, stupides, d'un air de gens qui verraient recommencer la Commune. Mais j'étais encore plus heureux de mon succès auprès du comte et de la comtesse de Courpière : ils semblaient boire mes paroles, leur visage avait une expression de ravissement — un peu sadique.

Quand je vis que je tenais mon public à ce point-là, je me mis en tête de n'abandonner plus la direction de l'entretien, que j'avais si heureusement dévié. Il me prit fantaisie de relever le courage de ces pauvres Lambercier, en leur indiquant le remède après les avoir édifiés suffisamment sur la fatalité du mal.

Je ne renonçai point au ton doctoral ni au procédé de la conférence. Je posai d'abord qu'il est vain, dangereux, qui sait? peut-être sacrilège d'aller contre les lois de la nature (et M^me^ Lambercier, qui avait défendu que l'on chloroformât sa fille en couches à cause de je ne sais quoi

dans les Écritures, hocha la tête d'un air d'approbation); mais si l'on ne peut ni ne doit violer les lois de la nature, il est presque toujours loisible de les tourner, de même que les lois humaines.

Je comparai les obsessions où M. de Courpière était en butte à celles où sont en butte les rois aux approches de leur nubilité, et tant qu'ils n'ont point encore subi « l'épreuve de la maîtresse et du confesseur ». Je fis observer que j'avais lieu de comparer M. de Courpière à un roi; que les Romains eux-mêmes — qui pourtant exécraient ce nom — en usaient pour désigner les personnages prépondérants par leurs richesses (*pauperum tabernas, regumque turres*); qu'en Amérique il n'est pas un milliardaire qui ne soit le roi de quelque métal ou de quelque denrée, et que le titre royal convenait donc à M. de Courpière, encore que je ne visse pas trop bien de quelle industrie il était roi.

Je revins à ceux de l'histoire, et je rappelai que les compétitions dont leur auguste personne est l'objet cessent pour un temps assez long dès qu'ils ont fait choix d'une favorite. Je conclus enfin que, s'il était puéril de disputer Maurice aux justes revendications du sexe, un moyen cependant s'offrait de lui assurer une tranquillité relative, ainsi que par la même occasion à sa femme, et qui était de le munir d'une favorite en titre.

Je ne saurais dire l'applaudissement que ce petit discours obtint de M. le comte et de Mme la comtesse de Courpière; il n'eut point d'abord le même succès auprès de Camille et de Mme veuve Lambercier. Cette bonne dame me demanda même si je me moquais du monde, de vouloir donner une maîtresse à son gendre pour apaiser la jalousie de sa fille.

Cette objection paraissait de sens commun, et on pense si la vulgarité de la réplique me dégoûta.. Je répondis du ton le plus dédaigneux que je me portais fort pour Maurice, qu'il n'aurait cette favorite qu'en vue de la figuration et pour s'acquitter de l'impôt que j'ai démontré qu'il devait.

Comme on en paraissait douter, je dis que j'avais bien connu en Russie des femmes entretenues richement, chez qui leurs entreteneurs ne mettaient jamais les pieds, et qui ne touchaient même leur pension que par l'intermédiaire d'un intendant. Il est vrai que c'était pour un autre motif, et parce que les entreteneurs en question n'avaient pas grand goût pour l'autre sexe, ce qu'on ne pouvait dire de Maurice.

— Non, repartit Mme Lambercier.

— Oh! fis-je, il ne faudrait pas non plus exagérer; et je dis pour finir que le tout était de choisir intelligemment la personne.

Les applaudissements du clan Courpière reprirent de plus belle, au point de faire impression sur le clan Lambercier. La veuve me dit alors qu'elle s'inclinerait, si je réussissais à faire accepter de sa fille mon extravagance. Sur quoi elle se retira, escortée de son fils, et je demeurai encore un petit quart d'heure seul avec les Courpière, qui me cajolèrent fort, mais sans faire d'allusion à ce qui venait d'être délibéré.

Je ne cache point qu'il m'amusait assez d'avoir à fourrer une chose pareille dans la tête d'une femme amoureuse et jalouse. Je l'entrepris avant même d'avoir soufflé mot à Maurice, que je ne voulais point avertir que tout ne fût réglé.

Je pensai que le mieux, pour entrer en matière, était de raconter à la vicomtesse la démarche inconsidérée que sa mère et son niais de frère venaient de hasarder chez ses beaux-parents. Cela en effet la disposa d'abord pour nous en l'indisposant contre les siens, et je crus dès lors pouvoir lui communiquer mon projet.

C'était aller un peu trop vite, car elle tomba en frénésie. Je la repris, si je puis dire, en sous-œuvre, et je procédai plus doucement.

Je lui remontrai tout ce qu'elle gagnait déjà si Maurice, au lieu de se dépenser à droite et à gauche, unifiait, pour ainsi parler, son adultère. Mais s'agissait-il même de cela? Maurice ne de-

mandait qu'à ne point tromper sa femme : trop heureux de s'en pouvoir désormais abstenir grâce au truc de la favorite, il se garderait bien, pour commencer, de la tromper avec cette favorite elle-même. Et que disais-je : favorite? N'est-ce pas « chandelier » plutôt que j'aurais dû dire? (En effet, je l'aurais dû, et la suite l'a prouvé, mais je ne pouvais pas prévoir l'avenir.)

Je représentai encore à la vicomtesse qu'elle avait avantage à se poser en alliée de son mari, en complice, qu'à eux deux ils allaient berner toutes les autres femmes. Je la fis rire. Je lui dis que, si elle savait s'y prendre, c'est elle-même qui choisirait sa pseudo-rivale, et qu'elle aurait toujours un droit de veto, sinon de nomination.

Enfin je lui arrachai la permission d'agir à ma guise. Le plus fort était fait. Je ne pensais point que Maurice dût résister, et mon idée, en effet, l'égaya. Il trouva que le tour serait bon, que la chose avait de l'allure. Je lui resservis la comparaison que j'avais faite de lui avec les rois, qui le flatta mais lui parut toute simple. Et nous nous proposâmes de passer en revue les diverses femmes notables à Paris, de qui la candidature pouvait être examinée sérieusement.

Nous tombâmes d'accord presque aussitôt que l'on ne pouvait point songer à une femme du vrai monde : elles sont hors de prix; on ne peut, la

plupart du temps, les avouer; enfin Maurice sortait d'en prendre. Une femme qui fît uniquement métier de son corps ne nous parut point davantage convenir : elles n'ont pas le tact qu'il faut pour jouer le rôle d'épouse morganatique d'un grand, qui exige de la hauteur, de la discrétion, une façon d'air de cour. Les déclassées enfin sont importunes ou gênantes par ce qu'elles ont gardé de relations secrètes avec le monde, et par l'idée fixe qu'elles ont de trouver le joint pour y rentrer.

Procédant ainsi par élimination, nous connûmes que la seule espèce de femme pouvant donner satisfaction à Maurice était une femme de théâtre, assez décemment située pour se pouvoir titrer artiste, et assez désintéressée de son art pour n'hésiter point entre ses appointements et les mensualités que le vicomte lui offrirait, capable enfin de tenir une maison, et sachant les usages comme on les sait lorsqu'on les a appris au Conservatoire.

M. de Courpière, n'admettant point que sa maîtresse éventuelle appartînt à un théâtre non subventionné, songea d'abord au corps de ballet; mais je lui objectai qu'il y a quelque chose de suranné à entretenir une danseuse, et que je les trouve en général assommantes.

L'Opéra ne convenant point, il ne restait que la Comédie : car le deuxième théâtre français,

rien que pour cette épithète de deuxième, est aux yeux de M. de Courpière comme s'il n'était pas. Nous demeurâmes donc fort penauds, vu l'invraisemblance de jamais rencontrer ce que nous cherchions dans une maison aussi correcte que celle de Molière.

Dans les circonstances délicates, non moins que dans les critiques, M. de Courpière, qui a un vif sentiment de la famille, se tourne volontiers vers les siens : il décida de recourir à la compétence éprouvée de son père. J'en fus choqué : j'avais bien tort ; car il sut le prendre sur un ton de badinage qui faisait tout passer, et l'on voyait bien que d'ailleurs le père n'avait jamais reçu du fils une marque d'affection qui le touchât mieux au bon endroit ; une détente se produisit dès lors entre les deux.

Mon ami avait été bien inspiré de s'adresser au comte : ce routier nous trouva tout de suite notre affaire, et à la Comédie.

Le concours d'il y a deux ou trois ans avait fourni un premier prix de qualité rare, une créature à la lettre magnifique, une de ces beautés éclatantes, manifestement nées pour le lit des princes. Elle avait du talent puisqu'elle avait eu son prix, mais elle était déterminée à ne tirer parti que de sa figure.

Ai-je besoin de dire qu'elle était tenue assez à

l'écart par ses camarades, à qui elle faisait un peu trop naïvement le récit de ses aventures et le compte de ses profits ? Mais elle était si naturellement grande dame que la franchise même de son petit commerce n'y changeait rien. Elle remplissait la condition d'être artiste, bien qu'elle ne pensât qu'à lâcher le théâtre dès que l'occasion s'en présenterait. Elle avait un autre agrément, qui était de porter on ne peut mieux la toilette et d'ajouter par son rayonnement propre à la splendeur de ses bijoux : si bien qu'un rang de perles de moins de deux cent mille francs valait à son cou plus d'un million. Enfin, outre qu'elle faisait honneur à un homme, elle l'amusait, car elle avait le rire aussi éclatant que le teint. Cette merveille s'appelait Thérèse Beauchamp.

Le vicomte s'emballa sur l'idée de la Beauchamp et nous prîmes une loge pour le surlendemain : elle jouait Marcelle du *Demi-monde*. Naturellement, on emmena la vicomtesse, qui avait voix consultative, et je fus chargé de recueillir son avis. On avait invité pour faire nombre, outre les parents Courpière, deux amis sans importance et qui ne se doutaient de rien.

J'étais fort ému. Je me souvenais du passé, de nos expéditions similaires au théâtre des Batignolles où nous avions eu la surprise de rencontrer une Jeanne Thillier, de notre saisissement

quand cette ravissante fille avait paru en scène. Je ne comptais point pour ce soir sur un saisissement pareil, puisque nous connaissions d'avance Thérèse Beauchamp. Nous l'eûmes quand même, grâce à un hasard de costume. Elle exhibait une toilette rouge, mais toute rouge, et si franchement que la réputation de pas une autre femme n'y eût résisté : pour elle, ce fut un triomphe. La vanité deMaurice en fut chatouillée par anticipation. Je le regardais du coin de l'œil : il me parut moins de sang-froid que ne comportait mon programme.

Les murmures admiratifs de la salle me donnèrent, en revanche, à craindre que la vicomtesse ne prît ombrage et n'usât de son droit de *veto;* mais c'était mal connaître l'incohérence de goût dont les femmes témoignent quand elles se mêlent de s'entre-juger.

La vicomtesse maniait son éventail d'un air de nonchalance dédaigneuse qui ne lui était point coutumier. Je l'interrogeai des yeux, elle leva imperceptiblement les épaules.

— Celle-ci, dit-elle, tant qu'il voudra.

Je lui demandai son jugement plus motivé : elle me le donna fort défavorable, critiqua surtout la robe (qui est tout ce qu'une femme voit du physique d'une autre), et dit que cela n'avait point d'importance, pour ce que son mari prétendait faire de cette Beauchamp.

J'étais interdit, presque froissé. Au fait, pensai-je, tant mieux. Sur ce, je pris garde à une autre difficulté.

Ce n'est déjà point sans peine que j'avais pu faire entendre à la vicomtesse, à Camille et à la veuve Lambercier le rôle défini que nous assignions à la favorite : il me parut plus malaisé encore, pour ne pas dire impossible, de le faire entendre à cette favorite elle-même, surtout si elle était Thérèse Beauchamp, qui ne passait point pour futée.

Mais l'idée me vint que rien ne pressait, qu'on l'instruirait un jour ou l'autre de ses attributions, et qu'en attendant l'on n'avait qu'à suivre les voies ordinaires. Je le dis à Maurice, qui me répondit avec indifférence :

— Parfaitement.

L'intrigue redevenait provisoirement banale, et j'abrège.

Le vicomte trouva sans peine à se faire présenter à l'artiste, qui fut éperdue de connaître un homme de cette valeur, et qui l'accueillit selon sa cote. Les cadeaux suivirent, qui furent ce qu'ils devaient être. Dès que Maurice marqua des intentions, on lui fit sentir qu'elles seraient agréées, et l'on ne s'attarda pas à un futile manège de coquetterie. Enfin, quand il se mit à bouleverser l'hôtel et à réformer le mobilier, on le laissa faire,

trouvant légitime que le futur maître arrangeât le décor à sa guise.

Tout le fretin des amants à petite bourse était déjà balayé. Par chance, le titulaire était en voyage pour longtemps ; et si Thérèse crut devoir accepter encore la mensualité qu'il lui fit tenir, ce ne fut certes pas par besoin, mais seulement pour différer une rupture pénible ou des explications embarrassantes : car M. de Courpière avait dès lors pourvu, par une contribution égale, au courant de la maison.

Tout cela rentrait à peu près dans le programme ; mais ce qui me paraissait y rentrer moins était le goût trop vif qui venait de jour en jour à M. de Courpière pour l'aspirante. Je craignis qu'il ne s'oubliât, et je lui fis des remontrances. Il me rembarra comme je méritais.

Il me dit qu'il ne voyait pas du tout pourquoi il ne s'offrirait pas une femme que, somme toute, il s'était payée. Cela me piqua, parce que je n'aime point qu'on fausse mes combinaisons. Je lui rappelai méchamment qu'il avait naguère préféré le rôle même de Joseph à celui d'amant payeur ; il me répliqua justement que je n'étais pas conséquent avec moi-même, qui l'avais naguère engagé à se rembourser sur la duchesse, et qu'il ferait de même sur l'artiste, si le cœur lui en disait.

Je lui fis observation qu'il avait entrepris Thé-

rèse en vue d'une fin rigoureusement déterminée, et il me répondit qu'il se proposait donc à présent une autre fin, que l'on est libre de changer, et qu'il faut toujours se passer les caprices qu'on a, lorsqu'on est si heureux que d'en avoir.

Je me tus, ayant épuisé mes arguments, mais cette péripétie contrariante m'affecta plus que de raison. Je croyais mon honneur engagé au platonisme de l'intrigue, et je ne pouvais plus douter en conséquence que je ne fusse indirectement déshonoré à la première occasion. Je prévoyais la catastrophe pour le soir, hélas ! prochain, où l'on pendrait la crémaillère dans l'hôtel transformé.

J'assistai, la mort dans l'âme, à cette fête, qui d'ailleurs fut brillante et gaie : elle nous fit heureusement oublier l'inauguration du Courpière-Palace. Je guettais, et je pense que, si je n'eusse craint le ridicule, — ou tout bonnement d'être jeté à la porte, je serais resté après tout le monde ponr mettre par ma présence obstacle au dénouement. J'enrageais de voir l'impatience amoureuse de Maurice. — Mais celle de Thérèse, qui était au moins égale, ne se dissimulait pas assez, et le dénouement fut différé par sa faute, au moment que je désespérais.

Je remarquai que M. de Courpière, sans précisément devenir froid ni refrogné, devenait attentif. Il observait continuellement Thérèse, et ne perdait

rien des sentiments intimes qu'elle trahissait par sa physionomie. Il se gardait bien de la rebuter : au contraire, il la provoquait; mais il n'avait plus l'air de s'amuser : il avait l'air de faire une expérience. Je ne me rendais pas au juste compte de ce qui se machinait en lui, mais je devinais une tempête sous son crâne.

Je retardai une fois de plus mon départ, que j'avais déjà remis deux ou trois fois. Enfin, j'allais me décider à la retraite avec une dernière fournée d'invités, quand Maurice me dit, du ton le plus naturel :

— Attends, j'ai l'électrique, je te ramène.

Thérèse fut si ébaubie que la voix lui manqua pour protester, et nous nous éclipsâmes soudain.

Je jugeai moi-même inopportun de témoigner au vicomte aucune surprise ou de lui poser aucune question. J'eusse été pourtant curieux de savoir le motif d'un revirement où j'avoue que je ne comprenais rien.

Je me bornai, les jours suivants, à observer sans intervenir; mais ma tête travaillait.

D'abord je me demandai, ce qui était le plus simple et le plus vraisemblable, si, voyant Thérèse en passe de l'aimer, M. de Courpière n'avait pas tout bonnement voulu la monter un peu plus par une provisoire abstention.

S'il en était ainsi, le stratagème réussissait fort:

il n'en fallut pas davantage pour rendre Mlle Beauchamp amoureuse folle. Elle ne cachait pas son jeu, et c'est tout juste si elle ne prenait pas l'initiative d'offrir à M. de Courpière ce qu'elle avait lieu de s'étonner qu'il ne lui demandât pas.

Elle tournait vers moi-même des yeux mélancoliques et interrogants; et je tremblais toujours qu'elle n'usât d'un langage plus net pour m'interroger, car du diable si je sais ce que je lui eusse répondu.

Je finis par la prendre en pitié : elle souffrait pour de bon; et en vérité M. de Courpière dépassait le but, s'il ne s'était en effet proposé, ainsi que j'avais cru d'abord, que de la surexciter par l'attente. Mais je commençais à le soupçonner de quelque dessein plus retors.

Ce n'était assurément pas sans calcul qu'il exagérait, à ce moment même, ses largesses. Thérèse ne l'en remerciait plus que du bout des lèvres, et je vis qu'elle n'acceptait pas la sinécure aussi volontiers que Mme la duchesse de Verneuil. Ses idées sur le point d'honneur étaient plutôt celles de la fille à la fanchon, qui avait refusé le louis pour rien.

A la fin du mois, elle déclina les offres de Maurice de façon fort hargneuse, et eut bien soin de spécifier que son amant, — elle appuya sur le mot, — que son amant lui avait envoyé le néces-

saire. Elle annonça pour le même soir le retour dudit amant, et grommela je ne sais quoi entre ses dents, qui me parut être qu'elle avait joliment bien fait de ne le point congédier trop vite. Cette déclaration parut enchanter M. de Courpière.

Le retour du bailleur de fonds ne modifia point les habitudes du vicomte. Elles devinrent seulement plus furtives, et il me parut qu'elles le devenaient avec quelque affectation. M. de Courpière évidemment tenait à se poser en amant de cœur.

Je concevais qu'il lui fût doux de jouer ce rôle inespéré, et je crus d'abord qu'il se donnait à lui-même la comédie. Mais il est plutôt réaliste que dilettante. Au fait, il aurait eu bien tort de se gêner, étant sûr de l'affection qu'il inspirait.

Il ne se défendit plus d'y répondre dès qu'il le put faire selon sa nature et sa coutume. Pour moi, je me résignai sans trop de peine à cet aboutissement imprévu de ma combinaison, et je ne fus pas médiocrement fier d'avoir aidé sans le vouloir à remettre mon ami dans sa voie.

V

LES PARENTS PAUVRES

Lorsqu'un homme a par chance attrapé une situation parfaitement sortable à son caractère, il est rare qu'il ne s'y installe pas pour un assez long temps et que tout ne conspire point à l'y maintenir. C'est pourquoi les relations de M. le vicomte de Courpière avec M^lle^ Thérèse Beauchamp prirent un air de définitif, dès qu'elles ne figurèrent plus sur son état de dépenses. Et comme les femmes du monde, ne doutant point que l'artiste fût une maîtresse dispendieuse, laissaient enfin à M. de Courpière la paix, comme la vicomtesse la lui laissait également, ne soupçonnant point d'infractions au traité dont j'avais été le négociateur, nous eûmes le sentiment d'inaugurer une de ces périodes de prospérité continue, de bonheur stable, où la

vie, pour ne rien gâter, a la complaisance de suspendre son cours.

Les deux personnes à qui le dernier exploit de Maurice parut faire le plus impression furent son père et sa mère : car ils surent vite à quoi s'en tenir; et j'aperçus que l'habileté de leur fils, le dessein de sa conduite, la tenue et la conséquence de ses mœurs leur imposaient.

Ils n'avaient pas été si éblouis qu'on pourrait croire de son mariage : c'est un beau coup, mais que tant d'autres gens ont fait! Son luxe ne les étonnait pas davantage : j'ai dit qu'ils sentaient trop la supériorité de leur goût, et que le comte, qui jadis parlait au vicomte comme un colonel à un lieutenant, lui parlait aujourd'hui plus volontiers comme un Parisien à un rastaquouère.

Mais, lorsque mon industrieux ami eut trouvé l'art de réduire sa favorite à l'amour, au partage et à la gratuité, ils s'inclinèrent; et ils lui marquèrent pour la première fois un peu de considération.

Cet avantage du vicomte sur ses parents me fit plaisir. L'espèce de rivalité sourde que j'avais eu sujet d'observer entre eux et lui me donnait depuis longtemps sur les nerfs et me causait aussi une appréhension indéfinissable. Le rôle que jouaient auprès de leur fils le comte et la comtesse de Courpière était, en somme, celui de parents

pauvres, qui a toujours je ne sais quoi de déplaisant et d'équivoque.

Certes, on ne les voyait guère s'employant à aucune des interlopes besognes qui sont, dans l'ordinaire, celles des parents pauvres. L'exploitation réglée ou les tapages intermittents leur étaient rendus difficiles par l'importance même et par la fixité de la pension que le vicomte leur servait. Le chantage n'était pas à leur portée : pour y réussir, il faut que les parents pauvres soient des gens de rien, et qu'on les puisse prendre au sérieux quand ils menacent d'avilir le nom ou de l'éclabousser. Ils n'étaient point davantage suspects de la jalousie atroce d'une cousine Bette, ni en mesure d'user des mêmes moyens que cette vieille fille pour tirer Maurice au ruisseau.

Mais l'idée de ces diverses abominations, étant associée à celle de parent pauvre, devenait inséparable pour moi des images de M. le comte et de M^me^ la comtesse de Courpière, bien que ma raison protestât contre l'absurdité d'un tel assemblage ; et ce qui aggravait encore à mes yeux leur cas est qu'au lieu de tenir le personnage, à la façon des autres parents pauvres, avec une obséquiosité au moins feinte, ils le tenaient avec superbe et ironie. Je ne fus donc point fâché de les voir baisser enfin pavillon.

Je me hâtais un peu trop de me réjouir : car ils se mirent précisément alors à jouer le rôle que j'ai défini, avec plus de fréquence, plus de suite, et même, à ce qu'il me parut, avec plus de méthode qu'auparavant. La reprise des hostilités n'altéra point d'ailleurs le ton cordial, presque tendre, qui régnait dans cette famille si unie depuis que Maurice avait respectueusement consulté son père sur le choix d'une favorite.

Le signal de cette reprise fut une circonstance que je n'ose relater sans précautions oratoires, tant j'ai lieu de craindre qu'on ne la juge petite et ridicule; mais elle a une valeur symbolique, si l'on y veut bien prendre garde.

J'avais été un peu surpris que le comte de Courpière se fît présenter chez Thérèse Beauchamp, où il ne pouvait manquer de faire des rencontres gênantes avec son fils ; car il ne badine pas avec les préjugés, et je ne l'ai jamais vu faillir aux convenances que par intérêt. J'observai qu'il prétendait maintenant se poser en camarade du vicomte : grande nouveauté, puisqu'il avait, jusques à ces tout derniers temps, traité son multimillionnaire de fils en clampin. Je m'aperçus qu'il le faisait pour se donner plus des airs de jeune homme, et qu'il était prodigieusement vain de sa jeunesse inaltérable. Mince, droit, vif, plus pétillant encore que sec, il tirait parti de tous ces avantages, et

les soulignait par le costume, abusant du veston, ou de la jaquette, répudiant la redingote. Il finissait par être en matin toute la journée, parce que le négligé lui seyait mieux, et il n'admettait, hors les déshabillés, que la tenue d'habit, qui l'effilait.

Nous allions fort souvent au théâtre en bande, toute la famille. Or, un soir, nous étions au Vaudeville, où nous occupions toute l'avant-scène de gauche, le vicomte et sa femme, le comte et la comtesse, par hasard même Camille et la vieille Lambercier, enfin moi. Je descendis à l'entr'acte, j'allai à l'orchestre, et mon premier mouvement machinal fut de lever les yeux vers la loge que je venais de quitter.

Les deux Lambercier s'étaient retirés au fond, Maurice et le comte étaient venus s'asseoir au premier rang côte à côte, entre la vicomtesse et la comtesse qui faisaient pendants aux deux extrémités. Elles faisaient aussi contraste, et la belle-fille avait le charme de la santé, de la fraîcheur, — la belle-mère était plus intéressante, plus séduisante d'être un peu — à peine — fanée.

Mais c'est le contraste du père et du fils qui me saisit. Un fâcheux éclairage d'en dessous, qui empâte les figures, et qui cependant n'arrivait pas à empâter celle du comte, me fit soudain et simultanément apercevoir que le secret de sa jeunesse est qu'il restait mince, et que Maurice engraissait.

J'étudiai quelques instants le visage de mon ami, et j'observai une chose assez comique : j'ai dit que tout enfant il ressemblait au roi de Rome ; ne voilà-t-il pas que, trop bien nourri, trop fleuri, trop sevré de soucis, il commençait de ressembler à l'Empereur ?

Assez bêtement satisfait, comme il arrive quand on vient de faire une remarque ingénieuse et juste et qu'on ne veut pas en rire seul, je remontai vite pour communiquer celle-ci à Maurice. Le père dressa l'oreille, dévisagea son fils, sourit, et déclara d'un ton professoral que j'avais ma foi raison, qu'il faudrait surveiller cela, et que ne pas engraisser est l'unique moyen de ne pas vieillir.

L'effet de cette menace brusque sur le vicomte de Courpière fut un saisissement de peur que je désespérerais d'exprimer par des mots : Beethoven l'a su traduire en musique par la triple note initiale de la symphonie en *ut*, par ces trois petits coups autoritaires que frappe, semble-t-il, à la porte le doigt osseux de la mort.

Maurice, qui dans les conjonctures les plus critiques ne perd point d'habitude son sang-froid, fut, dès ce soir-là et durant les jours qui suivirent, absolument désemparé. Il passait des heures à se contempler du haut jusques en bas dans les glaces de sa chambre. Il s'était pro-

curé une balance du système le plus perfectionné, et il se pesait, ou il se faisait peser, avant les repas, après les repas, ainsi qu'on pèse les poupons avant et après la tétée. Il consultait chaque jour un nouveau médecin, de préférence l'empirique auquel il devait son héritier mâle, et qui était masseur, même pour hommes, à ses moments perdus.

Ces divers soins l'obligeaient à si fréquemment se déshabiller et se rhabiller qu'il n'avait plus, comme je lui disais par plaisanterie, « le temps de nouer sa ceinture ».

J'en riais, mais je sentais aussi le tragique de cet affolement. Il ne s'agissait plus, comme hier encore, lorsque M. de Courpière s'était mis à raffiner le luxe de ses dessous (hélas ! où est le temps heureux où il allait jusqu'à négliger si aimablement sa personne ?), il ne s'agissait plus d'élégance ou de coquetterie, mais d'une nécessité vitale.

M. de Courpière se voyait menacé dans son corps, qui était ce qu'en fin de compte il avait de plus précieux et, si j'ose dire, de plus à lui. Son capital — pourquoi répugnerais-je à ce mot par où un dramaturge célèbre a spécifié la virginité des filles ? — son capital était compromis : il le défendait ; mais d'abord d'une façon incohérente, comme les gens qui vendent, qui achètent à tort et à travers, les jours de panique en bourse.

Rien ne lui succédait. C'était une dérision : chaque remède augmentait le mal. Il est curieux que les régimes pour maigrir ne réussissent qu'aux maigres et poussent à la graisse les autres. Pour comble, M. de Courpière le père, qui avait de gros appétits, affecta de ne se plus retenir, de manger comme quatre, et resta svelte.

Un nouveau docteur prescrivit à Maurice l'autre genre d'excès que l'on devine. Comme, en son zèle de guérir, il en faisait toujours plus qu'on ne lui ordonnait, il se livra sans perdre une heure à la plus furieuse débauche. Ni son épouse, ni sa favorite ne suffirent plus à cette hygiène : il craignait d'ailleurs que l'habitude conjugale ou pseudo-conjugale ne retirât à leurs caresses toute vertu fondante.

Ses débordements eurent des conséquences fâcheuses. Il faisait l'amour comme on fait une cure, publiquement, et même avec une espèce de forfanterie. Nul n'en ignora. Thérèse Beauchamp cria, une brouille s'ensuivit, et le fruit de tant de calculs, de savantes manœuvres fut perdu pour M. de Courpière en quelques jours. La vicomtesse eut une crise de jalousie, et ne ménagea point les reproches ni les plaintes. Le vicomte lui répondit en homme qui fait passer avant tout le soin de sa santé. La pauvre femme tomba dans le désespoir, et ensuite dans le ma-

rasme. Tant pis pour elle ! Il n'en courut pas moins, — sans pour cela perdre un kilo.

Mais, un beau jour, il eut l'humiliation de se trouver en concurrence avec son père et de se le voir préférer. Le comte avait tout justement un nouveau regain de jeunesse et il courait, lui aussi, de tous les côtés. Il ne se cachait non plus que son fils, et ce fut la première de ses aventures que nous sûmes. La comtesse elle-même la sut, et s'en divertit.

Maurice enfin tâta d'un régime plus efficace, et que je signale à toutes les personnes en péril d'obésité. Il consiste à se priver de vin, de pain, d'œufs, de viande, et même de légumes ou de salade, et à se nourrir uniquement de fruits. L'on doit, en outre, s'abstenir des travaux dont le précédent régime recommandait l'abus, et, en fait d'exercice physique, ne pratiquer que le canotage.

Les premiers essais que fit M. de Courpière à Paris semblèrent concluants. Il perdit, en quinze jours, près de cinq kilos. Le plaisant est que, le seizième jour, s'étant risqué à se régaler d'environ deux cents grammes de romaine, il reprit sur-le-champ un kilo et demi. Cela me paraît difficilement explicable, mais le fait est là. Nous l'observâmes à chaque récidive de romaine ou d'escarole, et toujours l'augmentation de poids du vicomte

fut supérieure, mais rigoureusement proportionnelle au poids de la salade ingérée.

La vertu du régime nous était ainsi expérimentalement démontrée, par la méthode de différence, par celle de concordance, et par celle même des variations concomitantes.

Mais on ne saurait bien appliquer une telle hygiène qu'à la campagne. Le Plessis n'y convenait guère, vu les médiocres ressources du jardin fruitier et le manque d'eau pour canoter. Il y a par contre, à Courpière, un étang fort vaste, entouré d'une ruine comme au parc Monceau, et où nous avions, enfants, toute une flottille. Le potager est fort bien fourni, et le comte nous apprit négligemment qu'il avait fait construire l'an dernier de ces serres à raisin où, en graduant les températures, on obtient des grappes comestibles à toutes les époques de l'année. Je devinai au ton dont il le dit que c'était un commerce qu'il entreprenait, et cela ne parut plaire qu'à demi à Maurice, qui le devina comme moi.

Cette villégiature à Courpière occasionna la première séparation un peu longue du vicomte et de sa femme. La vicomtesse devait faire une saison de trois semaines à Evian, et de là, pour une prétendue menace d'appendicite, passer à Lausanne, où l'on soigne admirablement cette maladie : car il y a deux médecins, l'un, au bord

du lac, qui ne veut rien savoir de l'opération, et l'autre, sur la hauteur, qui la pratique avec succès.

Un veuvage de plus de deux mois n'était point pour déplaire à Maurice, bien qu'il sentît assez vivement la cruauté de l'absence ; mais son dernier médecin lui avait recommandé une sagesse difficilement compatible avec la cohabitation.

Pour moi, j'étais ravi de le suivre en vacances à Courpière, de l'y retrouver garçon, et de pouvoir ressusciter avec lui, dans ce décor de notre enfance, les chers souvenirs d'autrefois. Comme pour les raviver encore, le père et la mère de Maurice annoncèrent qu'ils ne tarderaient pas de nous rejoindre au château.

Hélas ! rien n'est plus périlleux que les évocations de souvenirs. Je connus dès mon arrivée que je n'étais plus avec Maurice dans les mêmes termes qu'autrefois. Notre intimité s'était relâchée à notre insu. Nous n'avions plus l'aimable rudesse du premier âge. Dans ce séjour si désiré, je ne trouvai d'abord que des raisons de mélancolie.

Encore cette mélancolie n'était-elle pas exempte de douceur, mais le pire est que je n'attendis pas vingt-quatre heures pour m'assommer. L'ordonnance était tyrannique. Bien que Maurice ne m'astreignît point — c'est heureux — à me nourrir comme lui de prunes et de pêches, je prenais les fruits en dégoût, et je détournais la vue quand

il nettoyait devant moi un compotier. Je ne le dégoûtais pas moins quand j'attaquais une côtelette. Il bousculait mes repas, et je devais, à peine sorti de table, aller lui tenir compagnie dans son bateau et me faire traîner des cinquante fois de suite autour de l'étang.

Après huit jours, le régime lui avait réussi à merveille, mais n'avait pas moins réussi à moi-même, qui ne le suivais pas : nous avions perdu tous les deux exactement le même nombre de livres. Le comte de Courpière en fit des gorges chaudes.

Il suivait un autre régime, qui consistait à errer tout le jour dans le parc comme un chat maigre, et à mener, au village voisin, un train de chat de gouttière. Ses paysans l'adoraient, et il exerçait le droit du seigneur : les jolies filles ne manquaient point. Il trouvait avec cela du temps pour les choses sérieuses.

Son entreprise de viticulture prenait chaque jour plus d'extension. Il avait des correspondants, il faisait des expéditions par toute la France. Il causait volontiers de ses affaires avec moi qu'elles intéressaient, et point avec Maurice qu'elles n'intéressaient aucunement. En revanche, il obtint de son fils, en dehors du quartier de la pension, une somme importante pour l'achat d'un bout de terrain et la construction de quatre nouvelles serres.

Je dois dire que j'étais beaucoup plus curieux des états et des dessous d'âme de la comtesse que des entreprises du comte et de ses paternelles flibusteries. Ayant chez elle son fils garçon, elle se retrouvait mère comme autrefois, et elle avait repris en effet ses allures d'autrefois, qui étaient moins d'une mère que d'une femme.

Mais il y a diverses manières d'être femme avec un homme. Lorsque nous étions tout petits, la comtesse traitait son fils en homme aimé, avec de singulières réserves, avec des timidités, et même avec de l'humilité. Par la suite, elle l'avait traité plutôt en adversaire, et l'humilité était devenue de l'ironie. L'ironie me paraissait tendre à devenir de l'arrogance, du moins depuis que nous séjournions à Courpière.

Bref, la comtesse reprenait l'avantage, ni plus ni moins que les autres femmes. Elle y avait les mêmes titres, n'ayant jamais été que femme pour son fils ; mais, de plus, ses rancunes étaient conscientes et personnelles, tandis que les autres vengeaient sans le savoir la corporation, et agissaient comme instruments de la justice immanente ou de la fatalité.

Elle raffinait en conséquence ses procédés de revanche et de remboursement, et prenait un soin malicieux d'accuser le parallélisme entre ses défaites de jadis et ses victoires d'aujourd'hui. Je n'en

citerai que deux exemples, mais bien typiques.

Nous fîmes tous les trois un jour, elle, Maurice et moi, la partie d'aller loin en auto, et de déjeuner dans une guinguette. Et déjà cela nous rappelait nos congés, nos promenades du jeudi au Jardin d'acclimatation. Ces images de l'adolescence mettaient nos cœurs en harmonie avec la nature printanière. Comme jadis, la comtesse était la plus jeune de nous trois, et comme jadis, je me sentais un peu amoureux d'elle ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

Vers la fin du déjeuner, qui fut animé, elle dit à Maurice :

— Tout le monde sait ici que je suis ta mère, il est convenable que tu me laisses payer. Passe-moi donc ton porte-monnaie sous la table.

Maurice le fit en riant, et moi, sans y penser, je me mis à raconter l'histoire — oh ! bien connue — de la fille qui, dans un restaurant des boulevards extérieurs, dit à son amant... précisément ce que Mme de Courpière venait de dire à son fils, et trouve aussi plus convenable de payer, mais pour un autre motif. Je m'avisai en finissant que cette nouvelle à la main pouvait n'être pas fort opportune, et je rougis.

Puis, brusquement, j'eus le ressouvenir d'un des plus vieux incidents de notre enfance ; j'eus la vision de Maurice tout petit, chipant, au retour

d'une de ces promenades, la bourse de la comtesse. Je pensais, je voulais croire que j'étais le seul à ne l'avoir pas oublié ; mais les visages de la mère et du fils, que je scrutai d'un regard inquiet, me révélèrent qu'ils s'étaient, en même temps que moi, souvenus de la même chose.

La comtesse, qui avait payé, parut hésiter un instant. Elle souriait. Enfin elle jeta dédaigneusement l'argent de son fils sur la table.

— Je te le rends, dit-elle.

Je ne sais pas si j'étais personnellement mal à mon aise ; mais la fin de cette belle journée et le retour me semblèrent moroses.

L'autre épisode est plus tragique.

N'étant point marié, j'occupais à Courpière la même chambre qu'autrefois ; mais Maurice, qui, à l'occasion, y pouvait venir avec sa femme, avait besoin d'un logement plus vaste, et occupait l'ancien logement de la comtesse, dont le cabinet était vis-à-vis de ma chambre.

C'est dans ce cabinet qu'une nuit, attiré par un seul cri rauque, j'avais trouvé la mère et le fils, à demi dévêtus tous les deux, luttant près du secrétaire forcé, dont un tiroir était par terre et tous les papiers en désordre. Bien que nulle explication ne m'eût jamais été fournie, et que, de parti pris, je n'admisse point la seule vraisemblable, j'avais gardé de ce cauchemar une impres-

sion atroce; et quand je passais dans le corridor devant la porte, je faisais un écart involontaire, comme les gens superstitieux quand ils passent devant une maison hantée.

Maurice est moins impressionnable, puisqu'il avait pu accepter cet appartement. Rien n'y était changé; et il devait enfermer son propre argent dans ce même secrétaire, où toute personne moins prévenue que moi l'eût soupçonné d'avoir jadis fouillé indûment.

Après tant d'années, le mauvais souvenir m'était encore si présent que, pour me bouleverser, il suffisait de la moindre circonstance faisant, si je puis dire, allusion matérielle à l'ancienne aventure. Ainsi, parce que la comtesse avait reçu ce fatal jour-là une lettre chargée, je ne pouvais souffrir qu'il en vînt pour l'un ou l'autre de nous, ni même pour moi.

Elles arrivaient encore à l'heure du déjeuner, et l'on signait sans façon le registre à table. Un jour que le vicomte eut à donner ainsi une signature, je surpris le regard de biais que la comtesse jeta sur l'enveloppe, et j'en eus l'appétit coupé.

De toute autre femme qu'une mère, cette convoitise des yeux ne m'eût qu'égayé : car elle était âpre, mais gamine, et ne se pouvait bien traduire qu'en termes d'une familiarité populaire. « Voilà

une galette, pensait évidemment la comtesse, voilà une galette, mon petit, qui ne moisira pas dans ta poche et qui aura tôt fait de passer dans la mienne. » Mais cela ne me fit pas rire et me causa même un malaise, qui empira le soir et se compliqua de migraine.

Vers minuit, je fus réveillé en sursaut par un cri. Peut-être l'avais-je rêvé, ou poussé moi-même, d'ailleurs il n'importe : lorsque je fus bien réveillé, je continuai de percevoir un bruit de voix. Je ne réfléchis point, je sautai à bas du lit, je me vêtis sommairement, et ouvris la porte de ma chambre.

Celle du cabinet, vis-à-vis, était ouverte, et je vis d'abord, à la lueur d'une seule bougie comme autrefois, les deux mêmes personnages, en des attitudes si pareilles que je pensai avoir une hallucination et murmurai, comme le personnage d'Ibsen : « Les revenants... les revenants... »

Je ne poussai heureusement point l'étourderie jusqu'à me montrer. Je me ressaisis même assez vite et l'effroi fit place à la simple curiosité. J'usai de tous les subterfuges possibles, le lendemain et les jours suivants, pour me faire conter et expliquer par mon ami cette mystérieuse conférence nocturne ; mais je n'en tirai pas grand'chose, et tout ce que je puis, encore à cette heure, conjecturer est qu'il s'agissait d'une note de couturière

un peu forte, dont la mère avait extorqué au fils le règlement.

Cette fois, sans doute, cela passait la permission, car Maurice fut toute la semaine d'une humeur massacrante, puis déclara brusquement qu'il allait quitter Courpière, ayant assez fondu : je ne pus démêler si le mot était à double entente.

On devine comment le père fut reçu, quand, trois mois à peine plus tard, il osa solliciter à son tour, pour payer une dette d'honneur et un peu de son arriéré.

Il prétendait avoir perdu la veille au cercle : or je savais, bien par hasard, qu'il n'y avait pas mis le pied. L'arriéré ne me paraissait pas moins louche; car M. le comte de Courpière devenait plus ordonné de jour en jour, et passait même pour assez pingre chez les petites femmes où il s'amusait : cela lui était venu avec l'âge; souvent c'est le contraire.

Je m'étonnai que le refus très net de Maurice ne le rebutât point. Il devait tenir terriblement à palper la somme dans le plus bref délai, car il fit litière de sa dignité paternelle, il insista, il pria presque; et finalement il obtint un prêt, remboursable sur les trimestres à venir de la pension. Je fus éclairci peu après des motifs de cette fringale d'argent.

J'ai une manie singulière : comme d'autres

construisent des châteaux en Espagne, moi je construis imaginairement des hôtels ou des maisons de rapport à Paris. Je ne saurais passer devant une affiche de terrain ou d'immeuble à vendre sans faire un rapide calcul de l'opération, et j'ai même acquis en ces matières une certaine compétence, qui ne me coûte et, d'ailleurs, ne me rapporte rien.

J'étais en ce moment sur un terrain du quartier de la Muette, et j'allais voir de temps à autre si quelqu'un par hasard ne me l'avait pas soufflé. Je fus vivement contrarié de n'y plus trouver l'écriteau, le surlendemain de la scène d'emprunt que je viens de raconter. Je me rendis chez le notaire (je prie qu'on ne me croie pas fou), et je me déclarai prêt à faire un important sacrifice pour ravoir ce terrain que j'avais laissé échapper.

L'on me répondit que je ne l'aurais point, vu que l'acquéreur était le comte de Courpière, qui y tenait. Je pensai mal entendre.

— Le vicomte? dis-je.

Mais il s'agissait bien du père. Je sortis de là fort ahuri. Je savais la valeur du terrain et de la future construction, ce que le comte avait emprunté la veille à Maurice, et ce que le Crédit Foncier prêterait. Il s'en fallait encore de plusieurs mille francs, que je supposai que le comte avait

épargnés sur ses mois. Je ne vois pas d'autre hypothèse plausible.

Au fait, il y a bien des maîtresses qui placent l'argent des amants qu'elles ruinent. Mais cette façon de jouer le rôle de parent pauvre me parut assez remarquable et comme le jeu de la comtesse n'avait pas en son genre moins d'originalité, je trouvai que ce père et cette mère étaient à eux deux assez complets.

Ils n'avaient cependant pas encore atteint leur summum.

J'ai dit comment les mauvaises langues avaient interprété la liaison de M^me^ de Courpière avec le riche baron Duval, et que Maurice, dès son mariage, avait évincé de la maison cet ami désormais inutile mais toujours compromettant. On n'avait plus entendu parler de lui, du moins officiellement. Il soignait sa femme à la campagne. Elle y mourut et il ne lui survécut que six mois. Je ne fus pas insensible à sa perte, mais je confesse à ma honte qu'elle me parut plus supportable lorsque je reçus du notaire une convocation pour assister à la lecture du testament.

Avec l'imagination que j'ai, je me vis riche; mais j'ai aussi de la réflexion, et je devinai que le baron Duval, qui ne manquait point d'esprit, m'avait légué n'importe quoi, simplement pour me donner prétexte à être là, et pour assurer un

auditeur de plus à son testament, qui devait être savoureux. Maurice avait reçu un avis pareil, et il n'était guère vraisemblable que le baron lui eût légué de l'argent.

Nous allâmes chez le notaire ensemble, et y retrouvâmes la comtesse de Courpière avec le comte. Ils ne parurent ni l'un ni l'autre bien charmés de me voir, et moins encore de voir leur fils. Mais il n'y avait pas à faire d'objection, et l'on procéda aussitôt à la lecture qui ne dura pas trois minutes, le testament étant fort bref.

J'héritais d'une épingle de perle, Maurice d'une montre, le comte d'une boîte à cigarettes en or, et la comtesse de quatre-vingt mille francs de rente.

Nous reçûmes toutes ces bonnes nouvelles sans sourciller et nous retirâmes. Il ne fut point question, dans l'escalier ni en bas, du notaire, du testament ou du mort. La comtesse, qui avait à faire, remonta aussitôt dans sa voiture. Maurice offrit une place au comte et dit :

— A la maison.

J'étais en lapin, comme toujours.

Il continua de n'être question de rien pendant le trajet ; mais, dès que nous fûmes tous les trois dans le cabinet de Maurice, mon ami aborda le sujet sans le moindre embarras ni aucunes précautions oratoires, d'ailleurs avec un tact merveilleux.

Il ne dit rien, il n'insinua même rien qui pût faire cabrer le comte ; mais il fut aussi ferme que déférent, et il le requit de refuser à la comtesse l'autorisation maritale nécessaire pour accepter ce legs universel, qui pouvait prêter à la médisance.

Je me borne à ces indications sommaires, car je ne saurais reproduire sans le gâter l'excellent petit discours de mon ami. M. le comte de Courpière en parut tout pénétré, et je ne doute point qu'il n'eût pris sur l'heure le parti qu'il devait prendre, si une fâcheuse intervention ne se fût alors produite.

Le marquis de Limay fit une irruption soudaine. Mais me voici désespéré. Je n'ai plus reparlé depuis des éternités de ce marquis de Limay, qui avait épousé une fille de premier lit du comte, et j'ai peur qu'on n'ait oublié sa figure.

Heureusement, ces personnages-là sont vite peints, et lorsque j'aurai rappelé que ce gendre, fort riche, du comte de Courpière, était un poussah mal embouché, non sans drôlerie, on saura de lui tout ce que j'en ai jamais su et tout ce qu'il y a peut-être à en savoir.

Fidèle à une vieille habitude qu'il avait de mettre les pieds dans le plat, le marquis cria dès la porte que ce qu'il venait d'apprendre était un peu raide, et que ce serait du propre si la comtesse acceptait

l'héritage du baron Duval après ce qu'on avait colporté sur eux. Ensuite de quoi, comme personne ne le retenait, il se retira en criant encore.

L'indignation coupa pour un temps la parole au comte de Courpière, et Maurice put reprendre la direction de l'entretien. Il traita son beau-frère de butor et de goujat, mais il profita des clartés que les goujateries du butor avaient jetées sur la question pour préciser à son tour; et le comte en profita également pour répondre avec une netteté qui me confondit.

Il reconnut le danger d'une acceptation, mais signala celui d'un refus que la malignité des salons interpréterait dans le même sens. Il se demandait si, dans ces conditions, on ne devait pas négliger l'opinion publique et ne regarder qu'à l'aubaine.

Alors il se déboutonna. Il nous révéla que, durant toute sa vie, il avait souffert affreusement d'être pauvre, et que sa paternité même s'était hypnotisée sur l'idée fixe que ses enfants ne le fussent point ; que ç'avait peut-être été là une façon étroite et peu morale de les aimer, mais qu'à cet égard il les avait vraiment aimés de tout son cœur; et que notamment, quand Maurice s'était fiancé à M^lle^ Blanche Lambercier, il en avait ressenti la plus forte joie de son existence. Tranquille dorénavant pour son fils, n'avait-il pas un

peu le droit de songer enfin à lui-même? Il ne manquait assurément de rien, mais il ne put dissimuler que la dépendance lui pesait. Et il n'avoua pas tous ses trafics, qu'il ignorait que j'eusse découverts, il ne mangea pas tout le morceau ; mais il avoua ses petites économies. Il conclut que, s'il devait renoncer à l'héritage du baron, il y renoncerait, mais que c'était sa chance dernière de connaître avant le tombeau l'aisance et la sécurité, et qu'il priait donc son fils d'y regarder à deux fois avant de lui imposer un si dur sacrifice.

Je ne sais point quel effet ce discours peut produire sur un lecteur ; moi qui l'entendis, je le trouvai si humain, si plein de sens et, en même temps, de noblesse que j'en fus touché. Ce n'est plus de la sympathie que j'éprouvais pour M. le comte de Courpière, mais de la compassion, — une compassion très respectueuse. Le vicomte n'était pas moins ému que moi-même : il était de plus déconcerté. Il se trouvait à bout d'arguments, ce qui rompit l'entretien. L'on se mit d'accord pour réfléchir chacun de son côté, et se communiquer le lendemain le résultat de ces réflexions.

Le lendemain, en effet, Maurice fut chez le comte dire qu'il ne jugeait pas impossible d'accepter ce legs, mais que, dans le cas d'un refus, qui lui semblait toujours préférable, il augmenterait volontiers la pension.

Le comte déclara froidement qu'il avait pris son parti de refuser ; mais il repoussa toute idée d'augmentation, si catégoriquement qu'il fallait en vérité le connaître comme le connaissait Maurice pour oser encore insister — et le faire céder sur ce dernier point.

VI

TRISTESSE DE M. DE COURPIÈRE

L'écueil d'un livre comme celui-ci est la fatalité des disparates. Il en faut prendre son parti quand on imite la nature, qui ne se soucie guère de la distinction des genres. Mais j'ai beau faire, moi je m'en soucie ; je suis dépité d'avoir à changer de ton brusquement, pour annoncer à mes lecteurs la perte douloureuse et inopinée de M^me^ la comtesse de Courpière ; et comme les précédents chapitres ne sont point trop poussés au noir, j'aimerais que celui-ci pût ne point faire tache.

Ah ! c'est à présent que je vois la commodité des étiquettes. On sait que le public en accroche toujours une, et rien qu'une, au dos de chaque écrivain, qui ensuite la garde, même s'il la dément de la plus criante façon. C'est un peu mon cas : les personnes qui ont bien voulu porter sur les

premiers *Souvenirs* un jugement littéraire, m'ont fait une renommée de tour de main, de discrétion et de délicatesse, qui me permet de jouer dorénavant du bâton à mon plaisir, sans que mes victimes sentent plus qu'un petit chatouillement. Je passe également pour une manière d'auteur gai, et je crois que je ferais encore rire quand Bossuet me prêterait son éloquence.

Elle serait ici déplacée. La mort de madame la comtesse ne fut point, comme on dit, à effet. Les personnes comme elle, qui savent vivre, savent aussi bien cesser de vivre. Elle y mit tant de naturel que nul, hors moi, n'eut de surprise, et ne parut seulement prendre garde que ce trépas était soudain et prématuré.

Selon mon diagnostic, elle mourut d'avoir perdu le baron Duval. J'avoue que cela n'est pas du tout vraisemblable. Elle avait naguère sacrifié le baron sur un simple désir de son fils. Elle s'était depuis lors accoutumée à ne plus faire état de lui dans son existence. Enfin voici un petit fait que j'avais omis de signaler : elle donnait une soirée le jour même où on le sut mort, et, comme juste, elle ne décommanda point ses invités.

Ils trouvèrent moyen, selon les usages, de lui présenter leurs condoléances sans avoir l'air d'y toucher. « Ah! oui, pauvre baron, répondait-elle à l'un, à l'autre, nonchalamment. Un si vieil ami!

Nous sommes bien affectés. » Il était difficile de le paraître moins, et moi-même je m'y laissai prendre.

Pourtant, cette froideur n'était qu'une feinte héroïque. La comtesse, qui tant de fois déjà s'était sacrifiée sans qu'il eût jamais l'air de lui en coûter rien devait succomber à ce suprême effort, Je reconnus bientôt que son indifférence était une forme du désenchantement et de la mélancolie. Elle vieillit à cinquante ans comme les femmes de la campagne et du peuple vieillissent à trente ans, de surmenage physique et moral. Elle parut usée comme celles qui ont peiné dès l'enfance.

Cela ne s'apercevait que de tout près : à quelques pas elle faisait encore illusion. Sa grâce provoquait des compliments et, lorsqu'on arrivait à portée de les lui faire, on se taisait, décontenancé. Je ne pus, un jour, dissimuler mon saisissement : elle ne m'en voulut point. Elle parut même heureuse de trouver en moi un confident de sa déchéance, de sa fin prochaine; et le sourire doucement navré par où elle répondit à mon geste maladroit fut, en même temps qu'un aveu, le signe de notre entente muette.

Elle me marqua durant ses derniers jours une toute particulière affection, que je lui rendis bien; car ce qui nous attache le plus aux êtres est de les avoir devinés, et nos plus fortes sympathies,

à nous autres amateurs d'âmes, naissent d'une curiosité satisfaite.

Sa fin me fut aussi une occasion d'apprendre sur le compte des siens pas mal de choses que j'ignorais. Nous sommes trop portés à tenir les gens de cette caste pour des animaux rudimentaires et indignes d'étude. Quelle erreur! Je veux noter ici les observations qué j'eus lieu de faire en ces pénibles conjonctures : cette psychologie me servira du moins à divertir mes lecteurs des images d'une agonie et d'un enterrement, comme j'en fus diverti moi-même, autant que cela était possible, par la noble joie de m'instruire.

L'habitude s'est perpétuée, depuis des temps immémoriaux, de gestes, d'actes, de formules, qui eurent à l'origine un sens et une utilité, qui présentement ne signifient plus rien et ne servent de rien, mais qui durent, à titre de cérémonies. Il ne faut point risquer la critique de ces cérémonies : pas une, je crois, ne résisterait à l'examen ni n'échapperait au ridicule.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on conçoit fort bien qu'aux époques préhistoriques, un homme faible qui en rencontrait un plus fort, s'inclinât devant lui en signe de soumission, et lui offrît même, par un excès de prudente déférence, son chef à couper ; mais lorsque l'on songe que nos divers gestes actuels de salutation dérivent de cet

antique geste propitiatoire, l'on se demande comment l'usage burlesque peut se conserver de tirer son chapeau aux gens que l'on connaît, qu'on rencontre dans la rue.

Si toutefois l'on prend la peine de réfléchir que l'essentiel de notre civilisation est la politesse, et que la politesse n'est rien qu'un système de pareilles absurdités, l'on connaîtra qu'il suffirait d'introduire la raison dans la conduite sociale pour ruiner les bases de la société, et pour nous ramener à la sauvagerie.

Or, il me fut découvert, durant ces journées funèbres, que le domaine de la cérémonie est incroyablement plus étendu pour les gens nés que pour nous plébéiens. Nous n'avons de cérémoniel que certaines formules et certains gestes : eux, ils sont capables d'éprouver certains sentiments par cérémonie. Leur cœur, que nous croyons mort, ressuscite dès que le protocole l'exige. C'est peu, mais c'est mieux que rien, et ils resteront debout tant que l'armature des convenances les maintiendra.

J'ai dit à plusieurs reprises que le vicomte de Courpière était attaché à sa famille et à sa maison : je ne m'en dédis pas ; mais il avait eu jusqu'à présent si peu d'occasions de produire sa piété filiale qu'on l'aurait pu soupçonner d'en être dépourvu totalement, et j'avoue que je fus moi-même étonné

de l'affliction qu'il marqua lorsque les médecins déclarèrent la pauvre comtesse perdue.

Le comte, qui n'était pas, avouons-le, du bois dont on fait les maris modèles, parut, dès la première heure du péril, être de celui dont on fait les excellents veufs.

La solennité d'un deuil imminent restaurait le foyer comme par miracle, et chacun s'y retrouvait d'abord à sa place et dans son rôle, ainsi qu'on ne manquerait sans doute pas de se retrouver à Reims, si, après tant d'années, il s'y refaisait un sacre. Bien que belle-fille de la comtesse, Mme la marquise de Limay revendiqua sa part de larmes, et témoigna d'inquiétudes, ensuite de regrets, exactement proportionnés à cette situation. Limay lui-même mit une sourdine à ses habituels grognements. Leur fille, Mme la duchesse de Bièvres, se souvint qu'elle était petite-fille du mari de la malade, puis de la défunte ; et le jeune duc de Bièvres, son mari, eut pour une fois l'emploi de sa figure de sacristain.

Mme Lambercier même et Camille, qu'on tenait d'ordinaire à l'écart, furent admis à pleurer par droit d'alliance, et leur douleur bourgeoise ne détonna point, car le Faubourg a du bourgeois dans les grandes occasions.

Les domestiques (dont quelques-uns ne dataient que de trois mois) reprirent un air de domestiques

de toujours, et assistèrent à l'extrême-onction.

Enfin, pour nous rappeler à propos que la maison de Courpière fait comme partie d'une autre maison qui les enveloppe toutes, trois dépêches de Monseigneur, ni trop brèves, ni d'un style trop nègre, arrivèrent, chacune en temps voulu : dès qu'il y eut de l'inquiétude, quand tout fut consommé, et le jour des funérailles.

Je suppose qu'on m'approuvera de ne pas plus décrire ces funérailles que les scènes qui les précédèrent. Elles furent, naturellement, comme le reste, ce qu'elles devaient être. Il y eut toutefois une fausse note; et l'on ne comprendra pas d'abord que je la signale, tant elle paraîtra de minime importance; mais je le dois, pour les suites graves qu'elle eut.

Selon l'usage, les hommes étaient seuls invités au service, et une messe était dite pour les dames en la chapelle de la Vierge. Or, nous eûmes la véritable stupeur de voir arriver à la maison mortuaire M^me^ Valvin, unique de son sexe. Et ce n'est pas encore la bévue même de cette démarche qui nous choqua le plus; mais si la présence de n'importe quelle femme nous eût semblé incorrecte, celle de cette femme-ci l'était particulièrement.

Mon Dieu! je sais bien que la vie mondaine a ses cruautés et ses drôleries, et que, si toutes les femmes qui avaient eu des bontés pour M. de Cour-

pière — je veux dire pour qui M. de Courpière en avait eu — se fussent fait un scrupule de rendre à sa mère les derniers devoirs, il y aurait eu ce matin-là, en la chapelle de la Vierge, bien des vides qu'on eût remarqués.

Mais cette Valvin, si l'on pouvait soupçonner de calcul et de conscience une créature aussi médiocre, cette Valvin avait l'air de le faire exprès d'être là, pour représenter à ces obsèques et, j'ose dire, pour y symboliser le genre d'amour que M. de Courpière avait constamment pratiqué jusques à son mariage, et qu'il tentait, mais presque toujours en vain, de pratiquer encore depuis.

Surnommée « la fille Elisa » chez l'Appareilleuse, où je rappelle qu'elle faisait les intérims, et que ses moyens ne lui permettaient pas, hélas ! de les faire pour rien, elle avait conçu jadis pour le vicomte de Courpière un amour qui s'était manifesté d'abord par une farouche, par une pudique abstention. Lorsqu'il lui avait fallu se départir de cette attitude, elle avait du moins voulu être pour lui ce qu'elle n'était pour aucun autre, c'est à dire gratuite; par méchanceté pure il s'était ingénié à la rétribuer malgré elle, et avait tué ainsi cette belle passion.

Valvin, en pénétrant dans le salon où la famille recevait, ne parut pas une seconde s'apercevoir

qu'elle fût où elle ne devait pas être. Les regards qui se concentraient sur elle ne l'avertissaient et ne la gênaient point ; car elle était accoutumée à les subir, et même à les provoquer. Elle s'avançait de ce pas élastique et aisé dont le balancement mettait son corps en valeur. Elle était, à son ordinaire, fort simplement vêtue ; mais cette simplicité-là semblait toujours calculée, et ce qui l'habillait le moins était ce qui l'habillait le mieux. Elle avait un manteau, mais si ajusté qu'elle paraissait être en taille quoique ne l'étant point. Enfin l'on voyait qu'elle avait improvisé elle-même son chapeau, et il n'en était pas plus mal.

Elle ne fit qu'une petite inclination en passant au comte, qui était d'ailleurs accablé, et, allant droit à Maurice, elle lui prit la main, elle leva, elle posa sur lui ses grands bons yeux angéliques. L'expression de ce regard fut si naïve et si touchante que je pardonnai tout aussitôt au manque d'usage. Je ne fus point le seul.

Il y eut, au départ de la dame, un petit frémissement de sympathie, et comme les personnes présentes, ne se commettant point chez l'Appareilleuse, ignoraient une Valvin, l'on chuchota : « Qui est cette charmante femme ? » La bonne tenue de l'assistance en faillit, un instant, se relâcher ; on perdit la pose, comme disent les peintres.

Heureusement, tout rentra ensuite dans l'ordre, pour n'en plus sortir.

Peu de jours plus tard, et quand j'étais encore dans le plein de ce deuil, je reçus un avis de notaire, tout semblable à celui que j'avais reçu lors du décès du baron Duval. Je devinai que ma chère comtesse m'avait légué quelque chose, et, bien que cela me parût trop naturel, je fus touché aux larmes qu'elle y eût songé.

Mais une soudaine crainte me traversa, qu'elle ne l'eût précisément fait dans la même vue que le baron, pour s'assurer ma présence à la lecture de son testament, — où il y aurait donc quelque perfidie ? Je rejetai bien loin de moi une telle pensée, mais on ne se débarrasse pas des pensées comme on veut, et celle-ci me travailla jusqu'au jour dit.

Cette fois, Limay et sa femme étaient présents, outre Maurice, le comte et moi. Nous fûmes tôt fixés, les dernières volontés de la comtesse n'étant guère plus prolixes que celles du baron. J'héritais encore d'une perle, ce qui me commençait une collection.

Quant à Maurice, il n'héritait pas, au contraire : on faisait d'outre-tombe appel à ses bons sentiments et on le priait d'abandonner sa légitime au comte, la vie de celui-ci durant. Cette légitime était estimée à une quarantaine de mille francs de rente.

Comme d'autre part la *de cujus* laissait à son mari tout ce que la loi l'autorisait à lui laisser, c'est-à-dire la moitié de sa fortune, il devenait clair que cette fortune, au total, se montait à quatre-vingt mille livres de rente. Nous pensâmes faire un beau rêve, car nul ne soupçonnait la comtesse de posséder quoi que ce fût.

Maurice n'eut pas à réfléchir longtemps — ni moi — pour s'expliquer la provenance de cette richesse inespérée. Il blêmit, et j'eus peur qu'il n'éclatât trop tôt. Mais il se contint et n'éclata que sur l'escalier.

— Vous avez, cria-t-il à son père, d'une voix que, par chance, la fureur étranglait, vous avez recueilli l'héritage du baron Duval!... après avoir fait mine de le refuser pour m'extorquer une augmentation de votre mois!...

Votre mois sonna vilainement ; mais cette grossièreté parut respectueuse auprès des clameurs de Limay.

— Ah! ils se sont bien f... de nous! hurla le marquis. Il n'est pas permis de se f... des gens comme ça!

— Je ne vous reconnais ni à l'un ni à l'autre le droit de me parler sur ce ton, répliqua le comte de Courpière avec autant de sang-froid que d'autorité.

Et comme nous passions à ce moment la porte

de la rue, l'on se souvint qu'il était le chef de la famille.

Néanmoins, Maurice était si fort en colère qu'il se jeta dans sa voiture sans penser à moi. Le marquis de Limay, qui n'avait aucune raison d'y penser, était déjà parti à la recherche de sa brute de chauffeur, qui va toujours stationner à une lieue d'où on l'attend. Si bien que je restai en plan avec le comte.

— De quel côté allez-vous? me dit-il.

— De l'autre côté, répondis-je niaisement, tant je craignais pour l'heure sa compagnie et j'avais hâte d'être seul.

Cette bêtise le fit rire aux éclats, et ma foi, moi aussi : c'était la première fois depuis la mort de notre pauvre comtesse. Je lui serrai ensuite la main avec d'autant plus de cordialité qu'il n'y avait provisoirement que moi pour le faire, et je m'éloignai à pas lents.

Je pensais un peu à ma perle, mais j'étais encore sous le coup de la scène où je venais de figurer, qui faisait un si regrettable contraste, par sa brutalité comme par son expression populacière, avec le grand spectacle de tradition que m'avaient donné, si peu de jours auparavant, les mêmes personnes.

Sans doute je ne suis pas indemne d'un certain sadisme, il ne me déplaît point de découvrir cer-

taines laides choses sous les belles apparences ; mais c'est à condition que j'aie à les chercher en profondeur, et que le difficile de la besogne flatte ma virtuosité. En revanche, il me déplaît souverainement de n'avoir qu'à gratter le russe pour trouver le cosaque.

J'eus dès le lendemain une bien grande joie, mélangée de surprise : je vis que le souvenir des injures échangées n'altérait en rien les bonnes relations de la famille.

Le comte, ne se pouvant plus sentir chez lui, prenait tout doucement des habitudes chez son fils. Il gâtait ses petits-enfants, il faisait une manière de cour paternelle à sa bru, qui était aux petits soins pour lui. On parlait de celle qui n'était plus, qui n'avait jamais tenu tant de place de son vivant. La vicomtesse croyait très sincèrement pleurer sa belle-mère, et se fût scandalisée si on lui eût ouvert les yeux sur ses véritables sentiments. Le vrai est que rien ne l'arrangeait comme cette mort, qui lui rendait par force son mari.

Outre que Maurice, ne pouvant se montrer nulle part, était bien contraint de rester à la maison, son deuil le faisait indisponible pour l'amour. Aucune femme bien élevée n'avait l'impertinence de lui en parler, et je crois qu'il n'eût point trouvé avant les six mois révolus à trom-

per la vicomtesse dans son monde, fût-ce en y mettant double prix.

Ce retour de Maurice à l'intimité et à la fidélité conjugale n'était cependant qu'un leurre, Il se recueillait, voilà tout. Il employait les loisirs de son deuil à réfléchir, et les réflexions que nous suggère la perte de nos auteurs sont, en général, égoïstes : elles sont une récapitulation du passé, de notre passé. J'ai intitulé ce chapitre : « Tristesse de M. de Courpière »; il faut l'entendre comme « tristesse d'Olympio ». Sa douleur servait de prétexte à une revue de ses souvenirs. Il repassait sa vie et il examinait sa conscience : c'est une manière naturelle et légitime de pleurer ceux à qui nous devons l'être, et quelquefois une conscience.

Mais il ne pouvait se défendre de comparer le passé au présent. Les « sacrés souvenirs qui dormaient dans le fond désolé de son gouffre intérieur » et qu'il y allait réveiller, lui inspiraient des regrets de son âge héroïque.

En ce temps-là, il n'avait qu'à se laisser aller à sa nature, il ne souffrait point comme aujourd'hui d'un désaccord entre sa destinée et sa fortune. Sa mélancolie se ramassa, si je puis dire, sur ce point. Il en venait à se considérer lui-même comme un raté, tout au moins comme un déclassé. Quelle erreur ! Je n'en veux pour preuve

que la toute récente aventure de la favorite, à laquelle une brouille trop rapide n'a rien pu retirer de sa signification.

Un malaise supplémentaire aggrava bientôt cette tristesse du vicomte. Je ne sais pourquoi les gens en deuil s'imaginent que la douleur confère à leur corps le privilège de devenir glorieux. Ils se flattent que leurs fonctions vulgaires soient suspendues, et ce leur est une surprise naïve, mais pénible, d'en voir le jeu machinal recommencer. Le besoin de manger, qui est le plus prompt à renaître, choque au dernier point. Il est un appétit qu'on devine, dont le réveil scandalise bien davantage.

Ce n'est point cet appétit-là précisément qui se réveilla trop vite chez M. de Courpière, mais un autre appétit — d'ailleurs connexe. Son tempérament ne se rappela pas à lui par ce qu'il avait de commun avec le tempérament des autres hommes, mais au contraire par ce qu'il avait de plus spécial. Enfin, ce n'est pas le désir d'aimer que M. de Courpière éprouva, mais — puisque j'ai une fois pour toutes adopté cet euphémisme — c'est le désir de recommencer à être aimé pour lui-même ; et quand il y eut résisté convenablement, — comme d'autres aussi diffèrent jusqu'aux extrêmes limites du possible l'autre satisfaction que j'ai dit qu'ils souhaitent, — il se remit en

quête de la satisfaction particulière qui lui importait.

On voit que, tout à rebours des espérances de la vicomtesse, son deuil n'était pas encore ce qui le devait ramener au foyer conjugal, puisque même les suggestions de la douleur contribuaient à l'en écarter une fois de plus.

Je me demandais quelle sorte nouvelle d'expérience lui pouvait bien rester à faire dans cet ordre, et aussi où diable il dénicherait ce qu'il appelait assez pittoresquement une maîtresse-deuil. Cette incertitude ne fait pas honneur à ma perspicacité, car il n'était au monde qu'une femme sur laquelle il pût jeter les yeux, et il le devait fatalement.

La venue intempestive de Mme Valvin à la maison mortuaire n'avait-elle point remis en vedette cette ancienne maîtresse, un peu oubliée peut-être, et associé son image à toutes celles du deuil ainsi que, par suite, du passé? N'ai-je point dit que ce passé, Mme Valvin le symbolisait et le personnifiait?

Les raisonneurs sont comme les prophètes : ils raisonnent très bien après coup. Je m'avisai de toute cette logique dès que Maurice m'informa qu'il pensait renouer partie avec Mme Valvin et rallumer, s'il le pouvait, ce grand amour, qu'il avait eu naguère la sottise de méconnaître et d'é-

touffer. Cela me parut si raisonnable que je ne pris point garde que cela était immoral, et j'omis de l'en dissuader.

Certaines entreprises fort simples deviennent parfois impraticables dans les conditions du monde. Tout faillit manquer par la seule difficulté de rencontrer Mme Valvin. Outre que Maurice n'avait nulle envie de se hasarder chez l'Appareilleuse après les assauts qu'il y avait subis, cela ne lui était point permis en tout état de cause, vu son crêpe. Et d'autre part, jamais on n'avait ouï dire que personne eût fait de visites à Mme Valvin chez elle. Savait-on seulement où elle perchait ?

Le vicomte s'arrêta cependant au parti de l'aller voir à domicile. Un homme de son rang peut tout oser : on ne juge ni ses démarches, ni ses desseins, qui peuvent, non moins que ceux de Dieu, être impénétrables.

C'est moi qui fus chargé de lui procurer l'adresse. Je ne l'eus point sans peine. Je ne pouvais la demander à Mme Riverol-Saligny, qui se fût formalisée que l'on prétendît voir au dehors une de ses pensionnaires, et je fus réduit à corrompre sa gouvernante.

Il me fut ainsi révélé que Mme Valvin demeurait rue Alphonse de Neuville, quartier qui me parut excentrique, mais convenable. Lorsque j'en

fis part à Maurice, il trembla même que son ancienne et future amie ne fût propriétaire de quelque petit hôtel d'artiste. Mais, le lendemain, nous trouvâmes au numéro indiqué un de ces immeubles colossaux, où il y a de grands appartements — et de moindres, également pourvus, par raccroc, de tout le confort moderne.

Nous ne nous effrayâmes point de grimper, en ascenseur, jusqu'à un cinquième au-dessus de l'entresol. Un concierge en livrée, presque un suisse, nous avait déclaré que Mme Valvin était sortie ; mais nous avions voulu monter quand même, sous prétexte d'un mot à dire personnellement au valet de chambre.

En fait de valet de chambre, c'est une bonne qui nous vint ouvrir. Elle était, je pense, à tout faire, et venait de quitter pour nous son fricot, que l'on entendait chanter dans une cuisine toute proche. Elle était ronde, fraîche, et si avenante qu'elle avait l'air de nous dire : « Entrez donc », quand elle nous disait justement le contraire, et que Madame était sortie, et qu'à ces heures-ci elle était toujours dehors (parbleu !) sauf le jeudi, son jour.

Ce n'est qu'après nous avoir débité tout cela qu'elle s'occupa de nous dévisager, et elle parut trouver que nous étions du bien beau monde.

Le vicomte répondit qu'il était en trop grand

deuil pour faire des visites aux jours, et la bonne ayant assuré que cela ne faisait rien, je pouffai de rire, mais il garda son sérieux.

Il demanda quand on avait chance de rencontrer Madame les autres jours. On lui répondit : avant quatre heures. Enfin il remit sa carte, et cette fille, l'ayant lue aussitôt sous notre nez, crut devoir faire une petite révérence de campagne, qui était un raccourci de révérence de cour.

Mon ami parut goûter l'atmosphère de cette maison, jusques et y compris le parfum de pot-au-feu (je parle au propre et au figuré). Nous y retournâmes dès le surlendemain. L'accueil de la petite bonne fut encore plus cordial : elle nous traitait déjà en vieilles connaissances. Elle ne nous laissa point le temps de l'interroger, et parut ravie de nous pouvoir dire :

— Ah ! cette fois, Madame y est.

Sur quoi, sans même prévenir Madame, elle nous ouvrit la porte, et nous nous trouvâmes dans un salon, le plus simple et le plus aimable du monde. Il n'y avait point de faux luxe ni de pauvreté, point de meubles où l'on eût peur de s'asseoir, peu de bibelots, mais enfin quelques souvenirs et, au mur, un grand beau portrait à l'huile, un pastel, deux ou trois crayons de M^me^ Valvin, qui naturellement, dans le nombre, avait aimé aussi des peintres.

Elle était au coin de la cheminée, installée dans un bon fauteuil, qui avait mine d'être son fauteuil de tous les jours. Elle travaillait, et non par contenance, mais fort activement et comme une fée. Elle achevait un col de dentelle, à l'intention, je pense, d'une grande belle fille de dix ans qui faisait là ses devoirs.

La vue de cette enfant, que je présumai être sa fille, me fit pour la première fois de ma vie penser qu'elle ne devait plus être toute jeune ; mais j'eus beau la regarder bien en face et dans le jour cru, il me fut impossible de lui trouver une heure de plus que ses vingt-cinq ans professionnels.

Il y avait là un troisième personnage, un garçon dans les vingt ans, qu'elle nous présenta rien que par son nom, sans légitimer sa présence par aucun titre de parenté ; et je devinai que c'était son amant, mais le vrai, le petit, celui qui avait le privilège de la connaître ailleurs que chez l'Appareilleuse.

Je sentis que Maurice devinait comme moi, et qu'il était horripilé de cette concurrence avec un gamin. J'avoue que ce mioche avait un air d'être chez lui indécent et insupportable, qui se marquait par sa façon de surveiller le travail de la petite, et qui se marqua davantage encore par le sans-gêne de sa retraite avec l'enfant, dès que nous fûmes assis.

Bien que ce départ nous eût presque réduits au tête-à-tête — car je ne comptais point, n'étant là que sur réquisition — la conversation demeura fort banale. Mme Valvin nous remercia de la bonne surprise que nous lui faisions, sans toutefois en paraître aussi étonnée ni aussi flattée qu'elle aurait dû. Maurice la remercia de la sympathie qu'elle lui avait témoignée en des circonstances douloureuses, et elle prit aussitôt, comme il est d'usage, un air d'enterrement. Il ajouta, d'un ton pénétré : « Je n'attendais pas moins de vous » ; et elle parut si véritablement ne pas savoir pourquoi Maurice eût attendu d'elle quoi que ce soit que cela ne laissa point de nous ahurir un peu.

Nous ne prolongeâmes point d'ailleurs cette visite. Nous partîmes dès qu'on nous eut permis de revenir. Le vicomte, avec son autorité coutumière, annonça qu'il reviendrait une fois par semaine, et qu'il choisissait le mercredi, puisque Mme Valvin recevait le jeudi.

Il revint en effet le mercredi suivant, mais seul, et je dois me borner à transcrire son compte rendu, qui est sec.

Il la retourna, me dit-il, de toutes les façons (ce furent ses expressions propres) sans lui arracher un mot ni un geste qui témoignât du moindre restant ou du moindre souvenir de la passion morte. Ce cas d'amnésie sentimentale paraissait

à Maurice fabuleux : je lui répondis que, de la part d'une Valvin, il me paraissait naturel, et même nécessaire. Par contre, l'obligeante personne ne demandait manifestement pas mieux que d'être pour le vicomte ce qu'elle était pour le premier venu, et aux mêmes conditions. Mais il n'entendait pas de cette oreille, — ce qui n'empêche qu'il avait failli succomber : « Car la mâtine, me dit-il, est plus ravissante que jamais. »

Je ris de bon cœur.

— Va, lui dis-je, tu te feras encore rouler cette fois-ci.

— Nous verrons bien, grommela-t-il, d'un air de sombre détermination.

Et il retourna chez Valvin le mercredi d'après.

Cette fois il prit l'offensive, et brutalement, — révérence parler, comme en fiacre, quand on n'a que les cinq minutes d'une course pour triompher de la vertu d'une femme. Son plan était de faire vite, sans toutefois pousser à fond tant qu'il n'aurait point vu se rallumer dans l'œil de sa victime la flamme de l'amour humble et désintéressé d'autrefois.

Mais il était là depuis trois quarts d'heure que la pauvre n'avait pas encore donné le moindre signe de cet amour-là. Elle ne paraissait que surprise de tant de préliminaires, et surtout d'un tel déploiement de stratégie quand elle ne

marquait aucune velléité de résistance. Maurice enrageait, et peu s'en fallut que la vitesse acquise ne l'entraînât plus loin qu'il n'avait décidé quand, par chance, la porte s'ouvrit.

C'était la petite bonne qui apportait, beaucoup trop ostensiblement, une note. Mme Valvin prit le papier, y jeta les yeux, les tourna ensuite vers M. de Courpière, qui entendit bien que, s'il eût tiré son portefeuille, il n'eût foudroyé d'étonnement ni la maîtresse de la maison ni la bonne. Mais il ne le tira point, et il profita même de la circonstance pour lever le siège.

Mme Valvin, sans rancune, lui demanda s'il voudrait bien venir, malgré son grand deuil, dîner le dimanche suivant tout à fait en famille. Il accepta cette invitation, qui lui parut de bon augure.

J'étais du dîner. Nous arrivâmes un peu en retard, à huit heures dix, et notre premier mot fut pour nous excuser. Mais Mme Valvin nous coupa la parole et nous présenta son mari. Il portait toute sa barbe, presque blanche, et il ressemblait extraordinairement à un autre mari de même sorte mais plus en grand, celui de Mme Arrow, qui tue en duel les amants insolvables. Le Valvin a l'abord plus pacifique : il est chef de bureau à l'Intérieur.

Il y avait là, outre le mari et la fillette, le petit amant que nous connaissions déjà, et dont la pré-

sence n'était point pour nous étonner ; mais il y avait encore un autre jouvenceau, qui ne pouvait aussi être qu'un petit amant, et je ne vis point d'abord de qui.

Nous recommençâmes de nous excuser; mais Mme Valvin nous répondit qu'on arrivait toujours à temps chez elle, vu qu'on était sûr d'y arriver avant sa fille.

Cette fois nous n'y comprenions plus rien : quelle fille? Une autre? Et mariée sans doute? Et de quel âge? Mais nous fûmes tôt fixés, car la porte s'ouvrit et cette fille imprévue entra. Je la jugeai tout de suite maîtresse femme à son allure.

Nous dûmes attendre pour lui être présentés, car elle dit premièrement bonjour à son père, à sa sœur, au petit amant de sa mère, et à l'autre petit amant, qui était le sien. Elle circulait avec une souplesse de bel animal. Le visage était intéressant : elle ressemblait à sa mère, avec de l'impudence en plus; mais le corps était ce qui saisissait plus l'attention ; et dans n'importe quelle assemblée de femmes elle se fût imposée au choix.

Mme Valvin, qui balbutiait je ne sais quoi pour nous expliquer l'absence de son gendre, se tut soudain : elle venait de surprendre le regard de Maurice posé sur sa fille.

Elle pâlit. Le vicomte sourit. Il sait jouer : il prit un temps fort long. On annonça le dîner.

— Fichtre ! murmura-t-il, rêveur.

Il prit le bras de Mme Valvin. « Quelle rivale ! » lui dit-il à l'oreille, d'une voix doucereuse et menaçante.

Il eut la satisfaction de la sentir brusquement chanceler, et se raccrocher à lui, comme jadis, quand elle l'aimait.

VII

LES ENFANTS S'AMUSENT

Le vicomte ne douta point que l'amour de la fille Elisa, galvanisé par la pire des jalousies, n'eût en effet ressuscité en coup de foudre. La décharge d'électricité qu'il reçut quand elle se pendit à son bras l'avertit de ce phénomène. Mais il a trop d'expérience et de prudence pour se fier à un coup de foudre, qui n'est qu'un petit commencement; et, afin d'assurer sa victoire, il crut devoir continuer l'emploi de ce réactif admirable que le hasard venait de lui fournir.

Le regard qu'avant de prendre place il promena autour de la table fut d'un chef d'armée qui explore son terrain.

Il était, cela va sans dire, à droite de M^me^ Valvin, et j'étais à gauche; le mari était entre ses deux filles, l'aînée à droite et vis-à-vis de moi :

de sorte que M. de Courpière se trouvait réduit au vis-à-vis de la petite; sans compter qu'une corbeille trop haute, au centre de la table, l'empêchait de voir celle qui l'intéressait, et par conséquent de lui faire, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'œil. Je reconnus, au froncement de ses sourcils, que cette distribution, pourtant inéluctable, le contrariait.

Elle avait pour lui d'autres désavantages encore, mais qui n'apparurent que par la suite. Les deux petits amants faisaient naturellement les bouts, celui de la mère entre Maurice et la plus petite fille, celui de la fille aînée entre cette fille et moi. Or, M. Valvin traitait ses deux voisines avec une inégalité qu'à la réflexion je trouve suggestive : il ne s'occupait pas du tout de l'aînée, qui était tout bonnement sa fille, et il accordait à la toute petite les égards dus à une étrangère, que peut-être bien elle était.

En conséquence, le petit amant de M^me^ Valvin, qui se trouvait inoccupé du côté de sa voisine, se rejetait sur M. de Courpière et l'empêchait de causer librement avec la maîtresse de la maison. Il jouait d'autant plus volontiers ce rôle de tiers incommode qu'il avait conçu pour le vicomte, cet homme arrivé, une amitié enthousiaste de débutant ou de disciple.

D'autre part — hélas ! tout cela serait bien plus clair si je faisais une figure, mais je n'ose, car ce

n'est point l'usage — le petit amant de la fille, qui semblait avoir conçu pour moi les mêmes sentiments que le petit amant de la mère pour mon ami, ne demandait qu'à servir de trait d'union entre moi et sa maîtresse, et je pressentais qu'avant peu nous serions, elle, moi et lui, la petite classe du bout de la table, faisant du tapage et des farces, chipant avant le dessert les petits fours dans les assiettes.

Pour commencer, nous demeurâmes bien sages. On dégustait une soupe excellente, du meilleur augure pour la suite. M. de Courpière rompit alors le silence pour poser à Mme Valvin, sur le compte de sa fille, diverses questions de la première nécessité. Il fit remarquer d'abord que nous ignorions, lui et moi, le nom de la jeune femme, puisqu'on nous avait présentés à elle, et non pas elle à nous. Cela fit rire, je ne sais pourquoi; et il est encore plus inexplicable que Mme Valvin répugnât si visiblement à nous apprendre que sa fille s'appelait Mme Dauvilier.

Maurice indiqua, d'une légère moue, qu'il trouvait un tel nom de famille bien solennel, et comme disproportionné ; sur quoi le petit amant de Mme Dauvilier se hâta de nous révéler qu'elle s'appelait autrement Claudie. Ce prénom lui échappa soudain comme un aveu, et pour le mieux souligner, il rougit jusqu'aux oreilles.

Je fis à ce même instant un grand progrès dans la familiarité de mon voisin, en demandant, par-dessus sa tête, son nom à sa voisine. « Pierre », me répondit-elle, du même ton qu'il avait répondu : « Claudie ». Elle me rappela aussi le nom de famille, mais je ne pris point la peine de le retenir, surtout lorsque je sus que l'autre petit s'appelait Jean, qui va si bien avec Pierre.

Cependant Maurice poussait l'interrogatoire de Mme Valvin. Nous apprîmes de la sorte que Claudie avait dix-neuf ans, qu'elle était mariée depuis dix-huit mois, et que le mari, associé d'un commissionnaire, voyageait le plus possible. Nous apprîmes en outre qu'il avait physiquement horreur de sa femme et n'y touchait point depuis plus d'un an.

Ces détails me semblèrent peu convenables, et plus inconvenante encore l'explication que l'on donnait tout haut de cette répugnance physique du commissionnaire à l'endroit de sa femme. On l'attribuait à une certaine excentricité de goût, — qui est devenue, je le sais bien, sujet permis, et même favori, de conversation dans le meilleur monde : j'en suis fâché. On s'égaya fort de quelques sous-entendus (que je suis en vérité bien indulgent de qualifier sous-entendus), et la réserve première fit place à un aimable abandon. Seule, Valvin s'assombrit encore, regrettant sans

doute d'avoir dû révéler à M. de Courpière que sa fille ne faisait pas un bon ménage.

Je me retirai du dialogue pour étudier à mon aise Claudie, dont le charme opérait sur moi, je dois le dire, terriblement. Je ne résistais point, mais j'aime savoir, quand je suis séduit, à quel genre de séduction je cède. On jugera de l'effet qu'elle put faire ensuite sur d'autres par celui qu'elle fit dès lors sur moi, qui est le seul dont je puisse parler avec certitude.

C'est d'abord par sa puérilité qu'elle avait emporté ma sympathie. Même assise à table, elle avait l'air de ne pas tenir en place, elle sautillait sur sa chaise, et ses gestes inconsidérés, qui multipliaient les accidents, étaient d'une enfant à peine élevée. Mais ces gestes d'enfant mettaient en valeur un corps adulte, et troublaient, par des révélations brusques de maturité, le spectateur sans méfiance qui n'avait cru que s'en amuser. C'était la surprise, tant de fois décrite, de sentir soudainement femme une gamine qu'on a vue naître, et que, par habitude, on prend encore sur ses genoux.

Mais avec les autres gamines on n'a cette surprise-là qu'une seule fois : avec Claudie elle se renouvelait toutes les minutes. Si bien qu'on ne savait plus à quoi s'en tenir sur la qualité des désirs que l'on éprouvait : ils étaient légitimes,

ils étaient sains, et ils avaient l'attrait d'une illusoire perversité ; on s'effarouchait avec délice de désirer une petite fille et on ne s'apercevait pas qu'en fin de compte on désirait une vraie femme.

Je dus en rester là de mes observations, car décidément les deux gosses voulaient m'associer à leurs jeux. Après s'être consultés entre haut et bas, ils m'interpellèrent, avec l'effronterie timide de cet âge. Ils ne pouvaient mieux tomber que sur moi : je m'entends à merveille avec les tout petits, je sais comme il faut leur parler, et j'en suis plus fier que je ne serais de savoir parler au peuple.

Nous fûmes vite un trio d'amis, et ne tardâmes pas à nous attirer une réprimande de Mme Valvin. Maurice, qui se croit partout chez lui, faillit se mêler de nous rappeler aussi à l'ordre. Il me semblait voir d'assez mauvais œil mon intimité avec Claudie, mais je n'en eus cure. Alors il éleva la voix. J'ai noté que les gens de sa caste ont l'organe sonore et aigre. Quand ils prétendent parler seuls, il n'y a point de lutte possible. On n'essaya non plus de lutter, et Maurice put débiter tout à son aise un de ces discours généraux où il excelle, où l'autorité de son langage défie également la contradiction et le sens commun.

Je ne sais pourquoi je deviens nerveux chaque fois qu'il s'embarque dans une de ces conférences. Je crains toujours qu'un autre que moi ne juge

ses idées ce qu'elles valent. Je ne le tolérerais point.

Et cependant, je tolérai fort bien ce soir-là que le jeune Pierre me dît assez haut :

— Il est rasant, le monsieur.

Je répondis même d'un sourire, qui équivalait à une approbation, et je fis un petit signe d'intelligence à Claudie.

Mais il faut croire qu'elle ne partageait point notre sentiment, car elle était soudain devenue attentive ; je m'aperçus qu'elle guettait le vicomte à travers les fleurs de la corbeille, et je l'eusse peut-être soupçonnée de quelque arrière-pensée trouble, si elle ne fût aussi soudain et bruyamment revenue à l'enfance quand on servit le champagne. Le dîner s'acheva enfin dans un tel tohu-bohu que la voix de M. de Courpière lui-même dut renoncer à dominer.

Il se leva de table assez sourcilleux, et si brusquement que je me demande si ce n'est pas lui plutôt que Mme Valvin qui en donna le signal. La chose eût été un peu forte, encore qu'on le traitât en souverain.

Claudie et Pierre servirent le café avec de telles maladresses qu'ils devaient le faire exprès. Mme Valvin gronda, mais M. de Courpière prit le parti de la petite classe et vint rôder autour de nous. Il se mit à coqueter avec Claudie : cela

ne lui réussit guère. Elle se rengorgeait, riait niaisement, balançait les épaules et les bras, enfin elle outrait — avec un parfait naturel — ses façons de petite fille, à tel point que, par le contraste, M. de Courpière paraissait un quadragénaire pesant, qui ne se mettait que par complaisance à sa portée.

Elle semblait d'ailleurs, comme l'autre à table, trouver mon ami « rasant » ; et, pour finir, elle lui échappa, ce qui fut pour lui un échec bien sensible : car Mme Valvin le remarqua elle-même et en parut toute réconfortée.

Alors il jugea de sa dignité de recommencer à parler tout seul. Il s'assit, on fit cercle, et il reprit le fil de son discours interrompu.

Mais Claudie ne le supporta que peu d'instants. Elle se leva, se dirigea vers la porte, d'où elle fit signe à Pierre, qui la rejoignit. Ils se consultèrent, comme à table, puis Claudie me fit le même signe qu'à Pierre, auquel j'obéis en souriant ; et elle entr'ouvrit la porte avec d'infinies précautions, bien inutiles : car nous évitâmes le grincement de de la serrure et des charnières, mais nos rires étouffés nous trahissaient.

Dehors, elle m'expliqua tout uniment que, les soirs où elle « s'embêtait » au salon, elle s'en allait jouer dans son ancienne chambre de jeune fille avec ses petits amis.

— On vous a invité, ajouta-t-elle, parce que vous avez été bien gentil à table.

— Quant à Jean, dit Pierre, il boit les paroles de votre ami.

— Eh bien, reprit-elle gaîment, on se passera de lui ce soir.

Et elle me saisit la main pour me conduire chez elle où on ne voyait goutte. Puis elle éclaira : je vis une chambre fort simple, campagne, avec des meubles Louis XVI en noyer, des rideaux de perse française sans doublure ; et il me parut un peu scandaleux, mais délicieux d'être là.

Claudie me retira la cigarette de la bouche sans cérémonie.

— Jetez ça, me dit-elle : j'en ai de meilleures, celles du salon ne valent rien.

Elle prit dans une armoire de poupée une boîte d'égyptiennes, qu'elle nous offrit, et nous nous mîmes, tout en fumant, à dire des choses insignifiantes. Mais je ne sais comment ces choses insignifiantes firent passer le temps si vite. Je sautai en l'air quand je vis à ma montre, tirée machinalement, qu'il était onze heures et demie.

Au même instant, la voix de M. de Courpière retentit dans l'antichambre : elle était de plus en plus sonore et de plus en plus aigre. J'entendis cet homme sérieux déclarer qu'il se faisait l'heure de mettre les enfants au lit, et qu'on allait voir à

me ramener par l'oreille, puisque je ne me décidais pas tout seul à reparaître dans le salon.

Cette gronderie indirecte me fit présager une scène, qui ne manqua point, mais fut précédée d'une brève et bizarre altercation de mon ami avec Mme Valvin. Il lui demanda l'adresse de Mme Dauvilier afin d'y aller poser un carton le lendemain, et elle répondit pour sa fille qu'on le dispensait de cette formalité. Il haussa légèrement les épaules, comme pour dire qu'on ne serait pas quitte de lui à si bon marché.

Quant à moi, j'eus mon paquet dès que nous fûmes montés en voiture. Le vicomte me fit, d'un ton furieux, des observations, qu'il n'avait pas à me faire, sur ma tenue inconcevable, et qui témoignait, selon lui, d'une éducation rudimentaire. Je lui répondis, d'un ton ironique, qu'elle témoignait au contraire d'une éducation raffinée, attendu que se tenir bien, c'est se tenir différemment selon les milieux où l'on est.

Je me permis d'ajouter que c'est lui-même qui m'avait paru manquer ce soir de souplesse et de plasticité. Il m'engagea à me mêler de ce qui me regardait, et je lui fis observer que c'est justement à quoi je venais de l'engager moi-même. Voyant qu'il n'aurait pas le dernier, il changea de conversation et cria qu'il ne mettrait plus les pieds dans cette baraque.

— Pourquoi ? dis-je innocemment.

— A-t-on jamais vu !... Cette femme... qui prétend m'empêcher de faire des visites à sa fille !... qui m'en refuse l'adresse !...

— Eh bien, dis-je, tu dois être content. Si j'ai bien suivi ton jeu depuis le début du dîner, tu n'as visé qu'à piquer la jalousie de la mère, et tu as réussi.

Il me repartit que c'était peine perdue s'il s'en tenait là, qu'il était battu en fin de compte, et ridiculement, s'il n'avait l'adresse, mais qu'il se la procurerait bien sans la mère, car, après tout, il y a des agences.

— Laisse donc, lui dis-je, c'est chez sa mère qu'il est utile que tu la voies, et c'est encore là que tu as le plus de chance de la rencontrer un jour ou l'autre.

— D'ailleurs, elle est insignifiante et insupportable, conclut-il.

— Ce n'est pas, dis-je, mon avis.

— Ça se voit, répondit-il sèchement, et il me déposa devant ma porte. L'électrique fila, silencieuse dans la nuit. Je suivis longtemps des yeux la petite lanterne rouge d'arrière.

M. de Courpière fait peu de cas de mes avis, mais il s'y conforme. Il n'attendit pas plus de deux jours pour retourner chez M^me^ Valvin, et il y demeura deux heures. La conversation ne fut pour-

tant point aisée à soutenir. Il devait, provisoirement, s'abstenir de toute galanterie. Alors que faisait-il là ? Le hasard problématique sur quoi il comptait ne se produisit point : la fille ne vint pas, et la mère, au bout des deux heures, dit qu'elle était obligée de sortir.

Il eut la constance de récidiver deux jours plus tard, et encore une troisième fois. Il n'y gagna rien. Le duel s'éternisait, comme les luttes à main plate, quand la prise est également avantageuse pour les deux adversaires et qu'ils s'usent en efforts invisibles sans se remuer l'un l'autre d'une ligne. C'est un spectacle, en général, peu divertissant. J'avoue qu'il ne m'ennuyait pas. J'en voulais à M. de Courpière pour son intempestive sortie de l'autre soir : je le laissai patauger.

Il s'avisa enfin d'un expédient fort simple, mais que, par malice, je me gardais de lui conseiller, qui était d'aller voir M^me^ Valvin à son jour, en dépit des règles du deuil. Dans ce monde-là, qui s'apercevrait de l'incorrection ? Et Claudie ne pouvait guère manquer d'être là.

Je devais une visite de digestion : nous allâmes ensemble. Notre apparition fit coup de théâtre. Valvin pâlit affreusement : Claudie était là comme nous avions prévu. Elle allait et venait, servant le le thé.

La correction obligea Maurice à faire comme

s'il ne l'apercevait point et il présenta d'abord ses hommages à la mère.

Tandis que j'attendais mon tour d'en faire autant, la petite, passant près de moi, me dit :

— Vous tombez bien ! Pierre n'est pas encore arrivé, je suis obligée de servir le thé toute seule ; je ne m'en tire pas, aidez-moi.

Et elle me mit le sucrier dans la main. M. de Courpière se retourna.

— Les enfants s'amusent, dit-il, mais sans trop d'aigreur.

Au fait, je n'y pouvais rien. Claudie eut, à son adresse, un petit rire, assez engageant ma foi, et retourna vers la table, mais comme pour l'y attirer.

Il n'y alla point, dit seulement qu'il avait à lui parler tout à l'heure et, pour commencer, prit place dans le cercle des dames, où il affecta de s'intéresser, et même de participer, à une conversation dont les détails de ménage faisaient toute la matière.

J'avais plus d'agrément dans la société de Claudie, mais je la trouvais distraite. Je voyais sur son clair visage, capricieux comme un ciel de mars, courir de ces nuages légers qui refroidissent brusquement la température quand ils passent devant le soleil. Elle était aimable pour moi, ou mieux gentille, mais son attention était intermittente. Je la soupçonnai de prendre plus garde à Maurice

qu'elle ne voulait paraître ; puis j'attribuai, plus vraisemblablement, cet air de rêverie et de préoccupation à l'absence ou au retard de son petit amant.

Enfin il arriva. Il arriva même avec l'autre petit amant, Pierre et Jean bras dessus bras dessous. Je crains que ces facilités ne répugnent, et je tiens à dire que, si mes lecteurs sont choqués, c'est ma faute. Dans la réalité, cela semblait tout naturel et fort sympathique. Naturel n'est pas le mot, mais innocent. Voilà l'expression juste : le salon de Mme Valvin est un lieu d'innocence, — entendez innocence comme avant la découverte ou l'invention du bien et du mal. Il faut être gâtés comme nous sommes par la civilisation et la morale pour trouver à redire à ces mœurs simples.

Pierre et Jean arrivèrent donc ensemble. Ils s'assirent d'abord, très protocolairement, dans le cercle de Mme Valvin; mais Jean se mit en aparté avec son cher Maurice, et Pierre, après un instant, vint rejoindre, près de la table à thé, Claudie et surtout moi.

On le gronda pour son retard, en termes si affectueusement familiers que je fus touché plus que je ne saurais dire d'être admis à les entendre. Sur ce, M. de Courpière quitta le cercle et vint, comptant que son ami Jean lui servirait de

truchement et d'introducteur auprès de nous.

Cela prit à merveille. Le « monsieur rasant » de l'autre dimanche fut d'emblée admis dans la petite classe. Il en profita tout aussitôt pour lutiner Claudie. Mme Valvin, qui l'observait en continuant au petit bonheur de causer avec ses visiteuses, perdit la tête et fit une incompréhensible salade des histoires de sa cuisinière avec celles de son mari.

Cependant Maurice intriguait pour obtenir que l'on s'en allât fumer des cigarettes dans la chambre de Claudie. Elle n'y voyait point d'objection, ni moi, ni Pierre. Mais Jean, qui, en qualité d'amant de la mère, avait une sorte d'aînesse et de supériorité sur l'amant de la fille, bien que d'ailleurs étant son cadet, nous remontra raisonnablement qu'aujourd'hui jeudi cela n'était point possible. Nous n'osâmes point insister, et Claudie rappela au vicomte qu'il avait quelque chose à lui dire.

Les deux garçons s'éloignèrent, moi aussi. J'entendis quand même qu'il s'excusait auprès d'elle de ne lui avoir point encore fait visite, qu'il lui demandait son adresse et son jour. Mais elle eut, au commandement, une crise nouvelle de puérilité, et elle se montra si effarée à l'idée de recevoir chez elle un homme, que j'en vins à me demander si elle était pour de bon émancipée par le mariage et si elle faisait la différence entre une visite et un détournement de mineure.

M. de Courpière n'avait encore obtenu d'elle aucune réponse, quand Valvin, pour le présenter à une nouvelle venue, l'appela impérieusement. Il fut bien forcé d'obéir; et ensuite une autre forte dame ayant fait invasion avec une escouade de trois encombrantes filles, si pareilles qu'il y en avait au moins deux de trop, le coup d'œil inquiet de Valvin sur l'insuffisance de son mobilier nous avertit de céder nos chaises.

Par méchanceté pure, puisque je savais à quoi m'en tenir, je demandai à Maurice, en descendant, s'il avait l'adresse.

— Je m'en moque un peu, répondit-il.

— Eh bien, répliquai-je, je suis plus avancé que toi : j'ai celles des garçons.

— Ça nous fait une belle jambe, grogna-t-il.

Il avait raison : le lendemain, Pierre et Jean posèrent leurs cartes à deux heures chez moi et chez lui, nous leur fîmes porter les nôtres à six heures, et ce fut provisoirement tout.

J'avais cependant lieu de croire que nos deux admirateurs enthousiastes grillaient d'entrer avec nous en relations plus effectives. Sans doute la timidité de leur âge les paralysait, et il fallut que le hasard s'en mêlât.

Quelques jours plus tard, passant vers cinq heures derrière l'Élysée-palace, nous vîmes notre Pierre et notre Jean qui faisaient le guet au coin

des rues Vernet et Galilée. Ils me semblèrent plus heureux que penauds d'être surpris par nous, et ils mirent de l'empressement à nous confesser que c'est Claudie qu'ils attendaient, pour prendre le thé en cachette. Ils ajoutèrent en rougissant que nous leur ferions un extrême plaisir si nous voulions bien être de la partie.

M. de Courpière vit l'utilité d'en être, puisque la mère n'en était pas, et qu'on la semait avec la complicité même de son petit amant. Il accepta pour nous deux. Claudie survint à propos, et nous entrâmes dans la grande salle de l'hôtel, où nous fîmes sensation par de véritables polissonneries : mais nous étions avec M. de Courpière, à qui sa réputation de tenue donne toute licence d'en manquer.

Notre intimité ayant ainsi fait un pas de géant, Maurice n'admit point que sa tournée, comme il disait, fût différée de plus de quarante-huit heures. Il nous invita au Ritz, où Claudie elle-même fut ponctuelle. Mais quelqu'un troubla la fête : M^me^ Valvin en personne vint occuper une table voisine, avec un monsieur que ni les uns ni les autres ne lui connaissions. Nous ne pûmes autrement faire que de la voir et de lui dire bonjour, mais nous lui filâmes entre les doigts : nous allâmes terminer notre goûter interrompu et tenir conseil chez Cuvillier.

En chemin, je dis à Maurice qu'il devait être bien content de ce carambolage, puisqu'il n'avait entrepris la fille que pour piquer la jalousie de la mère. Il me répondit affirmativement, mais d'une façon très vague, et rattrapa les petits, qui marchaient devant. Je me doutai qu'il ne tirerait point parti de l'incident du Ritz : en effet, il ne retourna d'abord pas de huit jours chez Valvin, elle le relança par lettre, et il prit prétexte de la scène affreuse qu'elle lui fit pour bouder indéfiniment. Voici, par contre, comment il poussa l'intrigue avec la fille.

Dès que nous fûmes attablés chez Cuvillier, il s'excusa auprès de nos jeunes amis de leur avoir si mal rendu le goûter qu'il leur devait, il affirma son droit et sa volonté de le leur rendre une seconde fois ; mais il entendait ne s'exposer plus aux mauvaises rencontres, et il leur demandait en conséquence la permission de les inviter chez lui, c'est-à-dire dans une garçonnière qu'il avait. Il leur donna l'adresse du « bureau de paiements », qui n'avait plus servi depuis sa brouille avec madame la duchesse.

A ce mot de garçonnière, Claudie crut devoir se récrier ; mais il lui représenta que, dans une garçonnière tout comme ailleurs, une femme est en sécurité, quand elle est entourée de quatre hommes, dont il y aurait toujours au moins trois pour la défendre si un lui manquait.

Ce raisonnement ne la décida point. Alors il se complut à une description de sa garçonnière, qui me fit ouvrir de grands yeux : car au lieu de la décrire comme elle était, il fit la peinture de je ne sais quel nid de financier du dix-huitième siècle ; il recommanda par avance à Claudie de n'ouvrir point la bibliothèque, où il y avait des livres à figures, et de tenir les yeux baissés pour ne point voir certaines estampes en couleur qui alarmeraient sa modestie.

Ces derniers traits eurent raison de tous les scrupules, et il fut arrêté qu'on se réunirait dans cet enfer à trois heures le jeudi suivant, jour de M^me^ Valvin, où Claudie n'avait besoin d'être que vers cinq heures, pour servir le thé.

Quand nous fûmes dehors et seuls, je demandai à M. de Courpière s'il était fou, et où il prenait les belles choses qu'il avait décrites.

— Mais, dit-il, rien de plus simple. Je prends les gravures dans ma collection. Je ne puis, chez moi, laisser en vue que les plus honnêtes : on m'encadrera le reste en trois jours. Je ne sais sous quelle clef mettre certains de mes volumes : je les déménage. Enfin, j'ai tant acheté, à tort et à travers, de meubles anciens, que j'ai dans mes réserves de quoi meubler dix garçonnières comme celle-ci. Et puis, conclut-il, tu verras.

Je ne fus, en effet, admis à « voir » que le jour

de la fête, comme les trois autres invités : il n'y eut pas même répétition générale pour moi. Arrivé, pour comble, en retard, je trouvai les personnages déjà mis en train et adaptés, si j'ose le dire, au décor qui a été précédemment décrit par anticipation.

Le mieux adapté était sans doute Maurice, qui me rappela par une certaine expression de physionomie le Maurice sainte-nitouche, interne chez les bons pères de l'école Saint-Bernard à Ivry. Il quitta ses hôtes un instant pour m'emmener dans un cabinet noir, dont le tapissier, et surtout l'électricien, avaient fait une merveille scandaleuse. Mais ce que je regardais avec plus d'intérêt était son visage.

— Qu'as-tu donc, me dit-il enfin, à me dévisager ainsi ?

Je lui repartis méchamment :

— Prends garde. Il y a deux ans, tu ne faisais que grossir ; maintenant, tu vieillis... je veux dire que tu deviens vieux monsieur. Tu cours après les petites filles.

Il me répliqua que j'étais idiot, qui est une de ses répliques favorites, et moi que je le voyais sur le chemin de la cour d'assises. Ce dialogue n'était guère moins collégien que le reste de la petite fête.

Le vicomte ne me retint pas davantage dans le

cabinet noir ; mais il y demeura, et il y appela Claudie. Il l'appela si naturellement qu'elle trouva tout naturel d'y aller, et nous de l'y voir aller. Cela ne commença de nous paraître extraordinaire qu'au bout d'un quart d'heure.

Nous les rappelâmes à tue-tête. Ils revinrent, émus, mais point fripés. J'ai su depuis que tout s'était borné à des échanges de vues.

Claudie ne cachant point qu'elle s'amusait, Maurice lui avait assuré qu'elle s'amuserait infiniment plus, seule avec lui. Elle ne l'avait pas nié précisément, mais « le tout, avait-elle dit, est d'oser venir seule, jamais je n'oserai. — Je vous attendrai à tout hasard, répondit Maurice, jeudi prochain, toute l'après-midi. »

Elle se garda bien de refuser ni de promettre ; elle s'en tira, comme d'habitude, en faisant l'enfant et en ne trouvant pas ses mots. Maurice m'a plus tard avoué qu'il l'avait quittée ce jour-là sans véritablement savoir à quoi s'en tenir ni si elle viendrait.

Elle vint ! M. de Courpière, qui cependant n'était pas à son coup d'essai, en eut un saisissement de joie. Il la prit dans ses bras, sans précautions oratoires, et elle s'y laissa prendre, — pour y pleurer. Elle ne venait, hélas ! que lui dire adieu, c'en était fini des petites fêtes, son mari revenait ce soir après dîner. Le vicomte fut bien étonné

d'entendre parler de ce mari auquel personne ne pensait plus depuis si longtemps.

Claudie, pleurant toujours, épanchait, en même temps que ses larmes, les secrets de son petit cœur douloureux. Elle disait sa pauvre vie, son appétit naïf de dépense, elle revendiquait pour sa beauté délicate le droit à la parure et au luxe. Et M. de Courpière, la tenant toujours embrassée, M. de Courpière, qui jamais n'avait rien promis à aucune femme, ravi hors de lui-même par une inspiration comparable à celle du génie, se mit soudain à lui promettre tout ce qu'elle pouvait souhaiter, des toilettes, des bijoux, des voitures, et son amour pour la désencanailler.

« Ta maîtresse !... » murmura-t-elle, les yeux clos. Le vicomte s'aperçut alors du désordre où il l'avait mise sans y penser, mais non, j'imagine, sans qu'elle-même s'y prêtât un peu. Il vit quelle femme à point et désirable était l'enfant qu'il berçait et qu'il consolait. Ah ! nul homme n'y eût résisté.

Etait-ce une surprise des sens ? Il pouvait l'espérer encore. Mais sitôt qu'elle l'eut quitté pour courir chez sa mère, qui recevait, comme on sait, ce jour-là et qui l'attendait, M. de Courpière sentit qu'il ne pouvait se passer de sa vue et courut lui-même chez Valvin. J'y étais. Je devinai la catastrophe rien qu'à les regarder tous les deux. Je

crois que Valvin aussi flaira quelque chose. Maurice ne demeura que peu d'instants, mais il avait pu prendre Claudie à part, l'adjurer de venir là-bas, encore, cinq minutes, avant dîner : elle y alla, pour une étreinte furtive et folle.

J'étais rentré seul, inquiet. Comme je me mettais à table, Maurice me téléphona. Il me suppliait de venir dîner chez lui. Il ne voulait pas, ce soir, se trouver seul avec sa femme, ses enfants, son père. Je me dévouai ; mais ma présence n'empêcha pas un mystérieux malaise. Je crois qu'il se répand dans l'air une électricité qui nous avertit, quand un événement gros d'orages vient de s'accomplir et que le ciel va foudroyer sur nous.

VIII

LES PARENTS RICHES

Les sinistres pressentiments que m'avait fait concevoir, dès le premier jour, la liaison de M. de Courpière avec cette petite Claudie commencèrent dès le lendemain à se vérifier.

Non point qu'il y eût si vite révolution, dans l'une ou dans l'autre famille. La pauvre Valvin soupçonnait, rien de plus ; et ce n'est que beaucoup plus tard que le luxe de sa fille l'éclaircit. Quant à présent, le front pur de Claudie suffisait à tromper cette mère, qui n'avait cependant qu'à se regarder elle-même dans la glace pour apprendre ce que vaut comme preuve l'air d'innocence d'une femme.

Chez les Courpière, le malaise initial continuait, mais on ne savait rien de positif ; et si le comte,

seul, avait un air de tout savoir, c'est que, pour ne jamais paraître dupe, il a une fois pour toutes adopté cet air-là. Le drame n'était provisoirement qu'intérieur, et il se passait tout en Maurice.

Quelle force que la passion, qui métamorphose par enchantement un tel homme, en apparence le plus rebelle à la subir ! Je ne parle plus ici de son retournement de caractère, de sa libéralité déconcertante, des engagements pécuniaires qu'il avait pris, et que déjà il tenait, sans mesure, sans réfléchir qu'on doit ménager les apparences, l'honneur d'une femme et les vraisemblances d'aveuglement d'un mari : nous n'en sommes plus, hélas ! à nous étonner de voir M. le vicomte de Courpière dépenser pour l'amour. Mais sa façon d'être amoureux — car enfin il n'y débutait pas — semblait s'être, pour la circonstance, modifiée du tout au tout.

Ce n'était plus le laisser-aller, le négligé un peu crapuleux de ses « béguins » ; ce n'était plus, comme au temps de M^me^ Arrow, une ardeur sombre, concentrée, secrète, et une délectation morose ; c'était l'ivresse continue, une veine abondante, inépuisable, de sentiments et de désirs, enfin l'état dionysien ; c'était surtout une nouveauté plus particulièrement physique, mais que je me ferais scrupule de taire : je réclame une fois de plus les franchises de la science pour compléter la physiologie de mon sujet.

Je prierai donc mes lectrices, ou, si elles se dérobent, mes lecteurs, de se vouloir bien rappeler que M. de Courpière avait jusqu'alors été remarquable par la bonne économie de son moi ; par la docilité d'un tempérament toujours indifféremment prêt à s'employer ou à s'abstenir ; par une faculté de politesse égalitaire ; par une aptitude heureuse à remplir tous ses devoirs conjugaux, alors même qu'il venait précisément d'y manquer ; mais qu'il ne s'était jamais signalé, fût-ce aux jours de l'adolescence, par d'exceptionnelles prouesses, que jamais il n'avait connu les fringales, ni même la tyrannie d'un appétit trop régulier.

Quelle surprise, pour un homme bâti de la sorte, de voir abrogées tout d'un coup, à son avantage, les lois ordinaires, les lois normales de la fatigue et de la satiété ! de sentir avec cela qu'il ne serait aucunement homme pour toutes autres femmes qu'une seule, mais que pour cette élue il est plus qu'homme, dispensé des limitatons ordinaires de l'individu, et que la plus essentielle des forces de la nature s'incarne en sa chétive personne sans y perdre les attributs de l'infini et de l'éternité ! Qu'on me pardonne cette emphase : il est des choses, n'en déplaise à La Bruyère, qui ne sauraient être dites simplement.

Le privilège dont jouissait M. de Courpière est flatteur, jusqu'à un certain degré. Au delà, il de-

vient effrayant, il donne le vertige. Maurice, qui n'est pas très fort pour observer son moral, a une conscience très juste et très clairvoyante de son physique. La gravité de la situation ne lui échappa donc point.

Il vint s'ouvrir à moi de ses inquiétudes. On a bien des libertés avec un ancien camarade de collège, à qui l'on a fait, depuis l'âge de raison, toutes les confidences de cette sorte, et de qui l'on en a reçu. Je ne fus point choqué. J'eus le mauvais goût de lui adresser quelques compliments ironiques, peut-être suggérés par l'envie ; ensuite je ne lui dissimulai point que je partageais son effroi.

Je lui assurai cependant que rien n'était perdu puisqu'il était lucide et qu'il prouvait, en me consultant, sa bonne volonté de guérir. Je le comparai aux alcooliques réfléchis qui se font eux-mêmes enfermer, et je lui prescrivis un remède pareil. La belle saison l'autorisait à quitter la ville, je l'engageai à mettre de la distance entre sa maîtresse et lui, sans rompre : il ne faut pas tenter l'impossible du premier coup.

M. de Courpière accueillit ce conseil si sage et, je l'ose dire, si modéré, avec une véritable consternation. Il me déclara qu'il ne pourrait jamais prendre sur lui de voir sa Claudie moins de quatre fois par jour. Ses yeux s'emplirent de larmes. Ce spectacle me bouleversa. Les larmes nous émeu-

vent toujours quand elles coulent d'un œil ordinairement sec.

Je trouve beau que, dans cette condition, M. de Courpière ait cependant pu, au bout de très peu de jours, se vaincre. Son départ fut résolu en principe.

Restait à choisir une résidence. Il ne pouvait être question du Plessis comme exil, vu sa proximité de la capitale. Courpière se recommandait par plus d'éloignement ; mais on n'en voulait plus entendre parler depuis la mort de la comtesse, et le comte lui-même n'y allait régulièrement que pour surveiller ses raisins : les affaires sont les affaires.

C'était donc, ou jamais, l'occasion d'accepter l'invitation annuelle des Lambercier, aux Joncherets, en Eure-et-Loir. Par politesse, on envisageait tous les ans la possibilité d'y faire un séjour, mais cette délibération était de formalité pure. La vicomtesse, qui aimait fort les Joncherets, eut donc une bien agréable surprise quand ce fut Maurice lui-même qui proposa d'y aller. Il m'emmenait : c'était une preuve qu'il pensait s'y installer sérieusement. Elle vit son foyer restitué, à plusieurs heures de Paris, des tentations, des hasards. Elle crut qu'elle allait goûter enfin, plusieurs semaines, le repos et la sécurité.

Je n'avais pas pour mon compte les mêmes illusions, mais la corvée passa mon espérance. Je ne m'étais déjà pas beaucoup amusé à Courpière, quand j'y avais deux mois durant regardé Maurice maigrir : je m'amusai encore beaucoup moins aux Joncherets à le regarder soigner son cœur.

Au moins, à Courpière, j'avais des souvenirs d'enfance et un décor qui me plaît ; mais je haïs d'abord et comme d'instinct ce château construit, ce domaine créé par Lambercier le père, au temps de sa plus haute fortune.

J'aurai décrit le château, et peut-être tous les châteaux neufs édifiés par les gens de cette espèce, lorsque j'en aurai signalé la déplorable ressemblance avec un hôtel de la Société des wagons-lits. Rien n'y remédie, même la profusion des objets d'art. Il n'était pas jusqu'à l'heureuse disposition d'une terrasse, donnant sur la vallée et sur la rivière, enfin sur la « vue », qui ne fît penser à l'hôtel pour voyageurs. Quand on s'y asseyait pour regarder le paysage, on s'étonnait de ne pas entendre un orchestre, et on avait envie de réclamer le Bædeker.

La figure des domestiques était la seule chose qui donnât à cette demeure l'aspect privé. Le vieux Lambercier, qui avait le sens du faste, triait ses gens comme le grand Frédéric ses grenadiers. Il les voulait tous du même type et de la

même taille. Les premiers choisis étaient maintenant réformés, mais ils s'étaient reproduits. La place était trop bonne pour que les fils ne briguassent point la survivance des pères ; et ainsi, les Lambercier semblaient se fournir de leurs serviteurs dans un haras humain, fondé pour cela expressément.

Le château était entouré d'un jardin modèle, où seules les essences rares étaient admises. Ce jardin des plantes se complétait d'un jardin zoologique. Des cages, aussi bien tenues que les chambres, enfermaient quelques curiosités animales de premier choix. D'autres bêtes rares erraient librement par les allées.

Au delà du jardin s'étendait une vaste région (j'ai ouï parler de plus de dix mille hectares) exclusivement réservée à la chasse. Lambercier père n'avait point la passion de ce sport, et encore moins le temps de s'y livrer ; mais dans la finance, tout comme dans la noblesse, il faut soutenir son rang.

Il avait donc, pièce par pièce, acquis un énorme territoire. Il l'avait nettoyé de toutes enclaves et entièrement ceint de murs. Il avait racheté à prix d'or tous droits de passage, expulsé toute population humaine, supprimé tout bétail et la culture, sauf ce qu'il en faut pour certains gibiers. Il avait détruit en quelques années l'œuvre séculaire des laboureurs. De la glèbe nourricière, il avait fait

une friche, un lieu de stérilité. Et cette terre des Joncherets, retournée à l'état sauvage, était un défi, un scandale au milieu de la campagne utile. Elle me faisait penser au fameux Parc National que les Américains ont voulu garder chez eux à l'état vierge, comme un fragment de leur primitive patrie.

Mais cette fantaisie, qui d'un peuple est grandiose, est révoltante d'un individu. Nul homme n'a le droit de sacrifier à son caprice tant de pain. La vie de la terre est sacrée, comme toute existence, et c'est un crime, bien que la loi l'omette, de créer un désert. Je ne pouvais admirer ces solitudes luxuriantes : elles me paraissaient désolées, pelées, infâmes comme une banlieue de grande ville ; la demeure du mauvais riche fait aussi le vide et la mort autour d'elle.

Tout ce que Lambercier père avait organisé durait, même cette chasse, quoique nul n'en prît soin. Camille ne touchait jamais un fusil et ne se risquait point hors des allées sablées. Le comte, sa belle-fille et ses petits-enfants préféraient aussi le jardin. La veuve Lambercier ne mettait pas le nez dehors. Les dix mille hectares ne servaient qu'à Maurice pour y promener infatigablement sa mélancolie.

Mon service était de l'accompagner. Je l'avais sur les bras continuellement. Il venait me tirer

du lit le matin à des heures impossibles, et le soir il s'éternisait encore dans ma chambre. Sa conversation n'était qu'une longue plainte amoureuse, et j'en épargne les redites à mes lecteurs.

Il faisait d'assez fréquentes fugues à Paris. Je me gardais bien de les lui déconseiller; d'abord parce qu'il ne faut jamais trop exiger des gens qu'on soigne moralement, et puis parce que je n'étais pas fâché non plus d'avoir toute une journée de paix. D'ailleurs, je me décourageais. La santé de mon malade ne s'améliorait point du tout. Il s'en rendait compte lui-même.

— Ah! disait-il parfois, si j'avais quelque gros ennui!

C'est un souhait imprudent. Dans la situation de M. de Courpière, les divertissements de ce genre ne sont point rares : il était à la veille de l'éprouver. Il n'avait pas épuisé encore tout ce que l'on peut espérer d'incommodités de la part de sa famille. J'ai précédemment traité la rubrique des parents pauvres; il en est une autre, que les écrivains de mœurs ont, à ma connaissance, moins exploitée jusqu'ici, mais qui n'est pas moins susceptible de rendre : c'est la rubrique des parents riches. J'y arrive.

Chaque fois qu'en nous promenant nous poussions jusqu'à la clôture du parc, nous voyions, de l'autre côté du mur, jusqu'à perte de vue, un

autre parc similaire et systématiquement dévasté, — ce qui renversait toutes mes idées sur l'extrême division de la propriété française; et chaque fois que je demandais, à l'un quelconque des quatre points cardinaux : « Quelle est cette terre-ci ? » il m'était répondu invariablement : « C'est Brézolles ».

Le château-caserne, qui portait ce même nom de Brézolles, se dressait au sommet le plus proche, face à face avec celui des Joncherets, et lui gâtait sensiblement la vue, à charge d'ailleurs de revanche. La concurrence entre ces deux modernes burgs était évidente, non moins qu'entre les deux chasses. Un homme s'était donc rencontré, assez fou pour rivaliser avec Lambercier père. J'eus hâte de savoir qui.

Bien que la profession de cet audacieux mortel fût mal définie, on l'intitulait journaliste. Je trouve, quant à moi, que journaliste veut dire homme de plume, et qu'on a tort de qualifier ainsi les gens qui ne sauraient écrire une ligne. Cette confusion entre les journalistes qui écrivent et ceux qui n'écrivent pas, a l'inconvénient d'étendre à ceux-là, qui sont de braves gens, la réputation de ceux-ci, qui n'en sont point.

Je ne saurais nier, au surplus, que le châtelain de Brézolles eût à lui un journal de la première importance; mais il n'en était point rédacteur en

chef ou directeur, ni même administrateur, ou seulement bailleur de fonds. Il ne conformait pas même très rigoureusement ses opinions personnelles à celles de son organe. Il pensait bien, le journal aussi; mais le journal, ayant des intérêts plus complexes, devait, pour les ménager tour à tour, recourir fréquemment à la maladresse et à l'excès de zèle, qui sont de si ingénieux procédés de trahison.

L'homme s'appelait Mahulot. Il avait, de tout temps, entretenu des relations étroites avec le père Lambercier; mais on ne discernait jamais très bien si c'étaient des relations d'amitié ou le contraire.

Chaque fois que Lambercier lançait une affaire, Mahulot trouvait moyen d'en être : il commençait par le chantage et finissait par la complicité. Les deux larrons étaient parfois à couteaux tirés, mais toujours en excellents termes, et ne se pouvaient assurément défendre d'avoir du goût l'un pour l'autre. Cela se conçoit : Mahulot devait à Lambercier le plus clair de sa fortune, et les voleurs en grand ont toujours une espèce de reconnaissance pour leurs victimes, l'ingratitude n'ayant de raison d'être qu'à l'égard des bienfaiteurs volontaires ; Lambercier avait d'autre part un faible bien naturel pour le seul homme qui l'eût constamment roulé. En cas de légitime défense, Lam-

bercier aurait étranglé Mahulot de sa main : il n'en avait pas moins plaisir à dîner avec lui.

La guerre de paysans âpres que s'étaient faite dans le pays ces deux potentats de finance n'avait donc nullement empêché que des relations d'excellent voisinage s'établissent entre les châteaux. Mme Lambercier avait conservé cette intimité comme les autres habitudes de son mari défunt, et Mahulot fut la première figure étrangère que je vis quand nous arrivâmes aux Joncherets.

Il séjournait maintenant à la campagne plus de six mois par an : il avait le téléphone avec Paris, un automobile de course qui lui permettait d'y aller au besoin et d'être de retour pour dîner. Il séquestrait à Brézolles une petite fille de théâtre qu'il avait retirée des planches, et qu'il tremblait toujours qu'on ne lui soufflât. Il avait cinquante ans, l'enfant en avait dix-neuf. Elle s'assommait dans cette solitude, malgré d'intermittentes réceptions de vieux garçons chasseurs ; mais elle était sage, elle savait bien qu'à la longue elle épargnerait, ou qu'elle extorquerait d'un seul coup, la forte somme qui lui permettrait d'aller se désennuyer ailleurs.

Il nous est ordinaire d'imaginer à l'avance les personnages de qui nous avons entendu beaucoup parler. La figure que nous leur prêtons est hypothétique, mais moins différente de la réalité qu'on

ne croirait. Les gens habiles à déchiffrer une physionomie se trompent rarement quand ils se hasardent à en supposer une. Comme je me pique de ce double talent, j'essuyai un sensible affront à la première visite du Mahulot, ne lui trouvant d'abord pas un seul des traits nécessaires que lui avaient attribués ma fantaisie et mon raisonnement.

Au lieu du bandit manifeste que je m'étais représenté, à face ignoble, à corps trapu, je vis un exemplaire de ce type second empire qui, depuis la chute du régime, est devenu ancien régime, et que la déchéance a dégrossi. Orné de beaux favoris blancs, habillé sans nulle recherche mais avec une parfaite correction, Mahulot ressemblait assez aux idées que nous nous faisons d'un magistrat en retraite et d'un honorable banquier protestant. Cela pouvait me sembler paradoxal : car je n'avais point lieu d'espérer que sa morale fût austère, ni qu'il fût porté naturellement à sympathiser avec la magistrature.

J'ai une si pleine assurance de mon talent comme pronostiqueur que je n'hésitai point d'abord entre l'expérience et mon parti pris. Je voulus jusqu'à nouvel ordre n'en pas croire ce premier témoignage de mes yeux. Je me mis à observer Mahulot, et j'attendis patiemment que sa physionomie se rectifiât. L'impayable est que ce miracle s'accomplit.

Lorsque l'on apporta les lampes, le brusque renversement des ombres sur son visage le transfigura. Le masque respectable tomba, la hideuse tête que j'avais rêvée apparut, avec la lippe bestiale, l'ossature de forçat. J'eus un instinctif recul, je faillis signaler du doigt, dénoncer le malfaiteur que je venais de surprendre « camouflé », comme disent les gens de police, en honnête homme, qui s'était introduit dans le château pour nous dévaliser sans doute et pour nous assassiner. — L'événement n'a point trop démenti cette impression.

J'éprouvai dès lors pour cet homme des sentiments en rapport avec la physionomie qu'il ne montrait pas et que je lui découvrais. Mais comme j'étais seul à le voir, j'étais seul à le juger : je ne parle pas des domestiques, rarement dupes.

Maurice, qui ne pensait qu'à Claudie, ne pensait rien, ni bien ni mal, de Mahulot. Camille Lambercier en avait peur, comme il avait peur de tous et de tout, mais, selon la tradition de la famille, il l'estimait. Mme Lambercier allait plus loin, jusqu'à la confiance : Mahulot, comme elle, pratiquait.

Mais le plus entiché du gredin fut bientôt le comte de Courpière. Il ne s'amusait guère aux Joncherets : le voisinage de Brézolles devint une ressource pour lui. Il accepta de chasser avec les

vieux amis, et surtout de dîner avec la jeune maîtresse de Mahulot : au bout d'un mois il n'en sortait plus. Les autres hommes des Joncherets étant aussi conviés, mais de loin en loin, je fis la connaissance de la demoiselle, qui s'appelait Emilienne Gaupigny.

Elle était poupée plus que pas une femme de cette époque-là, où les femmes le furent comme jamais. Le dessin du visage était parfaitement joli : beauté de porcelaine, et pas même de cire, qui finissait par devenir expressive à force d'insignifiance travaillée. Le regard accusait une intelligence obtuse, mais butée et pratique, la conscience d'une espèce d'infâme pouvoir, de l'insolence, une polissonnerie utilitaire, et la rapacité sans hypocrisie des professionnelles du plus bas étage, qu'on paie comptant, ou même d'avance. Le corps, irréprochable selon l'esthétique couturière, était d'un mannequin. Si jeune, saine et fraîche, elle semblait pourtant n'avoir rien que de postiche : et même à ses cheveux, qui étaient admirables, la teinture blonde donnait un brillant faux, un éclat mort. Voilà le portrait exact, ou, pour mieux dire, l'inventaire de ce qui échauffait tant Mahulot et de ce qui me parut peu après faire le même effet au comte de Courpière.

Personne d'ailleurs n'y échappait, il paraît que M^lle^ Gaupigny était irrésistible. Croirait-on

que Maurice, malgré son indisponibilité, Maurice, pour qui nulle femme n'était plus femme, me dit un jour : « Voilà celle qu'il me faudrait pour guérir » ? Il s'en tenait à le souhaiter, et il allait de plus en plus fréquemment à Paris, tantôt dans sa limousine de seize chevaux, de préférence dans l'infernale voiture de course que le voisin lui prêtait volontiers.

Il me revint un jour d'une de ces expéditions avec la figure à l'envers. Je me demandai ce qui avait diable pu arriver à Claudie ; mais Claudie n'y était pour rien, et je sus vite à quoi m'en tenir, car il nous convoqua d'urgence dans le grand salon, encore pour une manière de conseil de famille. Il entreprit de nous raconter ce qui le mettait en pareil état, mais il n'y put parvenir : il suffoquait. Alors il nous jeta un énorme paquet de journaux, que nous nous distribuâmes.

Lisant, les uns et les autres, assez négligemment les feuilles, nous avions prêté peu d'attention à un scandale politico-financier qui faisait alors les délices de Paris. Comme l'affaire n'a rien d'amusant ni d'original, je me dispense d'en écrire l'exposé, qui n'est pas même nécessaire à l'intelligence de mon récit. En deux mots, il s'agissait de tripotages déjà anciens, remis inopinément à l'ordre du jour, et qui rappelaient inopportunément les origines de la fortune Lambercier.

Après tout, comme nul n'ignorait ces origines, le rappel de hontes universellement connues et acceptées ne me paraissait que désagréable, rien de plus. Mais je dois dire qu'autour de moi personne n'en jugeait ainsi.

Maurice présentait des symptômes hystériques vraiment caractérisés. Le comte exultait, avec cette insolence coutumière aux gens de sa caste quand ils voient traîner dans la boue des bourgeois enrichis. Camille avait la mine d'un criminel sans ressort qui attend l'arrivée des gendarmes. La vicomtesse, confuse d'avoir apporté à Maurice une fortune de si mauvais aloi, semblait, dans une attitude de prière muette, implorer son pardon. La vieille Lambercier demeurait impénétrable, hiératique, les yeux égarés.

Ce qui mettait Maurice encore davantage hors de lui, et cette fois-ci je conviens qu'il y avait de quoi, c'est que le journal de Mahulot était le plus acharné de tous contre cette canaille de père Lambercier.

Comme le vicomte était justement en train de ne pas mâcher ce qu'il en pensait, Mahulot en personne fit son entrée. Je laisse à penser comme on l'accueillit, surtout quand il risqua un discret compliment de condoléance. Maurice eut un nouveau transport et lui dit tout net (en termes que j'atténue) :

— Monsieur, si j'étais ici chez moi, je vous mettrais à la porte.

— Mais vous n'y êtes pas chez vous, répondit Mahulot avec cet admirable calme qu'il devait à une habitude d'enfance de recevoir les injures sans sourciller.

Et il ajouta même que cet inqualifiable accueil ne l'empêcherait point de conférer avec Mme Lambercier, sa vieille amie, mais avec elle seule, des moyens d'arrêter la campagne de presse. Maurice lui repartit qu'on les connaissait, les moyens, et l'invita crûment à ne pas être hors de prix.

Il ne daigna point répliquer ; mais, avant de quitter le salon en compagnie de la veuve, il prétendit se justifier à nos yeux d'avoir vilipendé son vieux complice. Il nous répéta qu'il n'était point maître de son journal, et nous glissa que, le fût-il, sa conscience professionnelle aurait toujours le pas sur ses amitiés personnelles.

J'observai que le comte de Courpière, qui tenait sans doute à ne se point fermer Brézolles, s'était abstenu de placer un seul mot dans ce scabreux entretien.

Nous pûmes croire durant plusieurs jours que « l'affaire » n'aurait aucune suite. Le journal de Mahulot se tut, les autres ne prononcèrent plus le nom de Lambercier, et l'on parut même oublier totalement qu'il en eût été une fois question. La vie

reprit aux Joncherets son petit train. Il y eut fête à Brézolles, où Maurice n'alla point, mais où le comte crut pouvoir se montrer.

Seule, Mme Lambercier ne se remettait pas du coup qu'elle avait reçu. Elle ne parlait pour ainsi dire plus. Elle ruminait. Elle avait des entrevues secrètes avec Mahulot. Elle allait quotidiennement à l'église; et quand elle ouvrait la bouche par hasard, c'était pour déplorer les mœurs du temps.

Elle semblait en proie à un remords de vieille date, que la dernière histoire eût ravivé. Cela n'avait pas le sens commun, puisqu'elle n'était pour rien dans l'acquisition de la fortune, et que même, depuis son veuvage, elle vivait strictement sur ses propres : Maurice me le confia non sans une certaine satisfaction.

— Elle me fait, dit-il, des économies.

Le jour même où je reçus de mon ami cette importante confidence, le journal de Mahulot annonça l'ouverture d'une souscription. Il s'agissait de je ne sais quelle œuvre de propagande, mi-religieuse, mi-politique, pour laquelle le besoin se faisait sentir d'avoir un million rond.

Le journal du lendemain annonça que la souscription était close, et ladite somme faite par une seule généreuse anonyme.

Il est extrêmement difficile de donner un million sans qu'on le sache, et nous sûmes en effet

le troisième jour, par tous les autres journaux, que la généreuse anonyme était Mme veuve Lambercier.

Cette fois, M. le vicomte de Courpière ne prit conseil de personne. Il s'en fut tout droit chez sa belle-mère, qui lui confirma purement et simplement l'exactitude de l'on-dit. Elle voulut même bien avertir son gendre qu'elle emploierait dorénavant à des œuvres de cet ordre tout ce qui lui était revenu de son mari. « Nous verrons », dit M. de Courpière, qui, lui brûlant aussitôt la politesse, appela son beau-frère et sa femme afin de leur soumettre le cas.

Tous deux furent parfaits. Ils eurent un élan exemplaire de solidarité. Ils tombèrent d'accord pour mettre le holà, ne soulevèrent aucune objection tirée de la piété, je veux dire de la sensiblerie filiale ; et quand le mot d'interdiction fut prononcé, il n'effaroucha personne.

Mais le comte, à qui Maurice demanda ensuite avis, me parut encore beaucoup plus admirable. Jamais je ne l'avais vu embrasser et, si j'ose le dire, épouser à ce point-là les intérêts de son cher fils.

Il alla quérir dans sa chambre un petit code civil à reliure souple de la collection Dalloz, sans lequel il ne voyageait point. Il l'ouvrit au titre onzième, *De la majorité, de l'interdiction et du*

conseil judiciaire. Et il fit voir à Maurice que l'on obtiendrait probablement l'interdiction de la mère Lambercier pour cause d'imbécillité habituelle ; mais qu'il faudrait articuler les faits par écrit, les porter devant le tribunal de première instance, qui ordonnerait la réunion d'un conseil de famille, où ne figureraient pas les demandeurs ; que cela mettrait dans la confidence bien du monde ; qu'il y aurait procès, publicité, scandale...

— Que faire? s'écria Maurice. Je ne peux pourtant pas la laisser nous ruiner tous ! Elle est folle !

— Peut-être, dit le comte.

Je trouvai le lendemain au père de mon ami une figure assez étrange et un air d'inquiétude. Il nous raconta une petite hallucination visuelle qu'il avait eue, et se plaignit d'avoir entendu, au moment de s'endormir, des sons de cloche. Je voulus le tranquilliser, mais Maurice me coupa la parole, déclara fort sèchement que je n'y connaissais rien, qu'on ne jouait pas avec ces choses-là, et que son père devait aller à Paris consulter le célèbre professeur Parquin, spécialiste des maladies cérébrales et nerveuses.

Le comte y alla, et en revint enchanté. Il ne tarit point, tout le dîner, sur le professeur Parquin. Il s'exalta même, à mon sens, un peu trop. Puis il s'embrouilla. Il eut des manques de mémoire. Il dit « le professeur Machin », puis « le

professeur Chose », et finalement le professeur tout court, comme s'il était soudain atteint d'aphasie. Cet accident le frappa, il voulut que l'on télégraphiât sur-le-champ au professeur, dont il se rappela par miracle le nom et même l'adresse.

L'illustre Parquin passa toute la journée suivante aux Joncherets, où il déjeuna et dîna. Je m'étonnai de voir qu'il ne s'occupait point du tout du comte, et beaucoup de Mme Lambercier. Il lui posait des questions insidieuses, et comme elle était, à son ordinaire, absorbée, elle y répondait mal, ou point. Alors on se regardait.

Elle finit par prendre ombrage de ces étranges façons d'être, pendant le dîner surtout. Je vis passer dans ses yeux déteints comme un éclair d'effroi. Puis son regard devint extraordinairement malicieux. Mahulot étant survenu, elle se retira seule avec lui dans le petit salon, où ils eurent un interminable conciliabule.

Maurice, Parquin et le comte délibéraient ailleurs, la vicomtesse couchait ses enfants : je m'ennuyai, et je remontai chez moi.

Je me mis au lit, où je lus fort tard. Comme j'allais éteindre, Maurice entra. Il avait un air de mystère et de contentement :

— Eh bien, mon vieux, me dit-il, il nous en arrive une bonne : ma belle-mère est toquée.

— Bah ? dis-je.

— Parquin n'a pas le moindre doute. Il a constaté une tendance à la mélancolie, et, d'après des lettres que nous avons réussi à chiper chez elle, une véritable manie de la restitution. Ce serait la fureur à bref délai si nous avions la bêtise de la laisser libre. Mais on l'emballe demain matin.

— Ah ! dis-je.

Je ne sais pourquoi cette nouvelle me fit une grande impression. Lorsque Maurice m'eut quitté, je ne pus dormir. J'eus même une espèce de crise nerveuse assez ridicule, mes dents claquaient.

Après une nuit affreuse, je me levai à la première heure, je descendis au jardin. J'allai machinalement jusqu'à la grille, et je vis là l'automobile de Mahulot. Je m'étonnai qu'il l'eût prêté pour « emballer » la vieille, comme disait Maurice.

J'entendis des pas, je me dissimulai ; je vis Mme Lambercier qui se dirigeait vers la sortie. Elle était accompagnée de sa femme de chambre, qui portait une valise. Elle monta dans l'auto, et y parut monter de son plein gré. « Au revoir, ma fille », dit-elle, bien tranquillement, à la femme de chambre, qui venait de lui passer le sac ; et la voiture de course fit ce que les gens de la partie appellent un démarrage foudroyant. Je poursuivis ma promenade.

Vers huit heures, je rencontrai Maurice.

— Eh bien, lui dis-je, vous êtes satisfaits, tout s'est passé très bien ?

— Oui, dit-il, jusqu'à présent. D'ailleurs on doit lui laisser croire qu'on la conduit à la messe, et une fois en quatrième vitesse...

— Elle doit être déjà plus d'à moitié chemin, dis-je.

Maurice me regarda.

Alors je flairai quelque quiproquo, et je racontai ce que j'avais vu, qui donna lieu à un nouvel accès de fureur hystérique. Aux hurlements de mon ami, le comte accourut, en pyjama.

— Mon père !... cria Maurice, d'une voix inarticulée. Cette crapule !... Cette crapule de Mahulot !... Il nous l'a enlevée !...

— Cela est assez drôle, dit simplement le comte, quand je lui eus donné des éclaircissements.

— Et, dis-je, quel magnifique reportage pour demain matin !

IX

DEUX TÉNÉBREUSES AFFAIRES

Assurément, le déjeuner ne pouvait pas, en tout état de cause, être ce jour-là d'une gaieté folle ; mais je crois qu'il y aurait eu, avec plus de tristesse, moins de contrainte, si nous avions su la pauvre dame en route vers sa maison de santé : son évasion jetait un froid supplémentaire.

La contenance était particulièrement difficile pour le fils et pour la fille, dont le rôle en tout ceci manquait de précision. Tout ce qui avait été manigancé ne l'avait pu être malgré eux, mais j'ai lieu de croire qu'ils s'étaient bornés à déplorer et à laisser faire.

Rien n'est gênant après le coup, et surtout s'il a manqué, comme les complicités mal définies : il ne s'en forme point d'autres dans le monde, où tout est nuance et demi-mot, même la prémédita-

tion et le crime. — Je n'insinue pas qu'il y ait crime à croire folle une personne que le professeur Parquin a certifiée telle par écrit. Il y aurait même présomption à croire le contraire quand on n'y connaît rien.

Non seulement nous étions fort gênés entre nous, mais vis-à-vis des gens, tout en espérant que Mme Lambercier avait eu le tact de prétexter convenablement son départ et de n'en point dire la vraie raison à sa femme de chambre.

Après le déjeuner, enlevé en deux temps, la dispersion fut instantanée. Je demeurai cependant avec Maurice, qui resta avec le comte pour délibérer. Mais ils ne pouvaient suivre une idée, ni même s'exprimer autrement que par des gestes, comme celui de lever les bras et de les laisser retomber contre leurs flancs.

Le comte, enfin, articula que le plus exaspérant était de ne pas savoir à quoi s'en tenir, et de ne pas même prévoir quand on le saurait : car le ravisseur de Mme Lambercier attendrait sans doute qu'elle fût arrivée à destination — et Dieu sait où — pour venir parlementer aux Joncherets.

En quoi le père de mon ami se trompait, car on nous annonça Mahulot comme deux heures et demie allaient sonner. Cette visite était si souhaitée que nous faillîmes l'accueillir cordialement. Mais le comte se ressaisit.

— N'essayez pas, monsieur, dit-il avec hauteur, n'essayez pas de nous donner le change, en vous présentant ici pendant que votre machine fait du quatre-vingts à l'heure sur les grandes routes.

— Mon cher comte, répondit Mahulot avec sa grâce coutumière, je ne pense pas une minute à vous dépister, d'autant que cela ne peut nous servir à rien. Ma vieille amie, M^me^ Lambercier, n'est point encore parvenue au point terminus de son voyage, mais je la sais d'ores et déjà absolument en sûreté. Comme d'autre part ce n'est pas moi en personne qui l'ai accompagnée dans ce déplacement, comme j'en ai cédé le soin et l'honneur à l'un de mes rédacteurs sportifs, également capable d'effectuer la course sans accident et d'en écrire le plus savoureux compte rendu, je ne vois pas pour quel motif je différerais davantage à remplir ma mission personnelle, qui est d'entrer en pourparlers avec vous au nom de ma vieille amie.

Cette ironie était agaçante, mais elle épargnait aux Courpière toute précision outrageuse sur leur conduite, et ils y avaient donc avantage. C'est ce que le père comprit bien : il se mit au ton de l'adversaire et lui demanda ses lettres de créance. Malheureusement, le fils n'usa point de la même modération. Il menaça Mahulot de la

justice. C'est la seule plaisanterie que les plus spirituels coquins n'entendent pas.

Mahulot renonça, pour répondre, aux procédés ironiques, sans toutefois se porter encore à la violence. Il démontra — facilement — que, si le rapt d'une femme certifiée folle devait à première vue paraître délictueux, la machination de ce rapt par la folle elle-même attestait chez celle-ci une présence d'esprit bien singulière : les juges apprécieraient, et ce n'était pas du côté Lambercier-Mahulot qu'on avait à redouter le plus l'évocation de cette fâcheuse affaire devant un tribunal.

Voilà tout ce qu'avait gagné Maurice par son attaque imprudente : on en était à mettre les points sur les *i*, il ne fallait plus compter sur des périphrases.

Le vicomte changea de tactique et demanda brusquement, comme pour en finir, ce que prétendaient en somme Mahulot et sa cliente. Mahulot répondit tout doucement que leurs prétentions étaient ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus simple ; que M^me^ Lambercier, femme d'âge, de goûts sédentaires, ayant ses petites habitudes, ne se souciait pas de vagabonder : elle ne demandait qu'à réintégrer son domicile au plus tôt. Mais elle ne le voulait réintégrer, et cela se conçoit, qu'en toute sécurité.

Subsidiairement, elle déclarait qu'elle ferait de

sa fortune, à l'avenir ainsi que dans le passé, l'usage qu'elle en voudrait faire.

— Et que vous lui conseillerez ? dit Maurice.

— Oui, dit Mahulot en souriant : car elle m'honore de sa confiance.

Pour gage unique et suffisant de sa sécurité comme de sa franchise, Mme Lambercier réclamait le certificat du professeur Parquin établissant qu'elle était folle.

— Nous sommes tout prêts à le détruire, dit le comte.

— Gardez-vous-en bien, dit Mahulot, c'est une pièce curieuse, des plus utiles, et si par malheur vous l'aviez anéantie déjà, je désespérerais de jamais vous ramener celle dont vous souhaitez si vivement le retour. Mme Lambercier veut ce certificat. Elle veut l'avoir, le détenir ; elle est, je vous en avertis, intraitable sur ce point... Ah ! c'est une femme de tête — n'en déplaise au professeur.

Mahulot souligna cette impertinente remarque d'un rire, qui, un instant, disloqua son masque d'homme du monde et révéla sa figure vraie.

— Vous ne sauriez, continua-t-il, vous étonner que ma cliente refuse de se livrer à votre merci. Ce petit papier est aussi valable demain qu'hier... Entre nous, reprit-il après un temps, il y a apparence que vous ne hasarderez plus de vous

en servir. Vous n'avez donc intérêt qu'à le supprimer ; mais nous, nous avons intérêt à le conserver. Nous voulons pouvoir le montrer, raconter, le cas échéant, à qui de droit, dans quelles conditions vous avez été obligés de nous le rendre ; nous voulons, par ce moyen, vous tenir en respect. Avouez que si la justice, dont vous parlez trop, mettait son nez là-dedans, l'affaire serait désagréable pour le professeur Parquin comme pour vous.

— Aussi, dit nettement Maurice, qui avait recouvré tout son calme, nous ne vous donnerons jamais ce certificat.

Mahulot se leva et déclara non moins nettement que Mme Lambercier ne remettrait pas les pieds aux Joncherets tant qu'il n'aurait pas la pièce. Il ajouta que c'est lui qui la garderait à Brézolles, Mme Lambercier ayant pu s'apercevoir qu'elle avait un secrétaire qui ne fermait pas bien.

On ne daigna pas relever cette nouvelle impertinence, et il sortit, non sans avoir spécifié que l'on avait, pour changer d'avis, jusqu'à deux heures du matin, mais qu'il ne pouvait plus, passé cette heure, téléphoner au journal. Nous comprîmes ce que cela voulait dire.

Bien que je ne me mêle point volontiers de ce qui ne me regarde point, et que je ne tinsse particulièrement pas à intervenir dans cette histoire-ci,

mon amitié pour le vicomte, et même pour le comte, ne me permit pas de me taire, lorsque je les vis tous les deux, après la sortie de Mahulot, désemparés et muets. Je les adjurai de céder. Je leur représentai le danger d'un compte rendu tendancieux et pittoresque, publié par tranches dans le journal, avec des suites au prochain numéro.

Rien, en somme, ne leur était plus facile que de capituler honorablement. Le bon sens dont Mme Lambercier venait de faire preuve, dissipait toutes les inquiétudes qu'ils avaient pu concevoir précédemment sur son état mental : quoi de plus naturel ? Et ils pouvaient protester avec vraisemblance qu'ils en étaient les premiers heureux. Quant au papier qu'on leur réclamait, ils pouvaient avoir confiance que, s'ils ne reprenaient point l'offensive, on n'en userait point contre eux.

Ce discours, que je persiste à considérer comme la sagesse même, ne fut seulement pas écouté. Le comte et le vicomte se perdirent en des raisonnements sur le pour et sur le contre, qui étaient bien inutiles, car Mahulot avait vidé la question et posé son ultimatum si catégoriquement qu'il n'y avait plus qu'à répondre non ou oui.

Ils gaspillèrent ainsi beaucoup de temps à se lamenter. Ce qui semblait le plus les toucher était le mauvais goût de la situation.

— Il n'y a pas à dire, répéta le comte plus de

vingt fois, nous sommes en plein roman-feuilleton.

Les gens d'un certain monde croient toujours que les péripéties mélodramatiques sont réservées à l'existence du bas peuple : ils se trompent. Au surplus, si MM. de Courpière père et fils étaient dans le feuilleton, ils ne pouvaient s'en prendre ni à Mme Lambercier ni à Mahulot de les y avoir mis.

Ils tombèrent d'accord, ce fut leur première parole sensée, qu'il fallait en finir au plus tôt; mais là-dessus, ils conclurent à une décision qui ne décidait rien du tout, qui était que le comte allât maintenant seul à Brézolles tâter le terrain. Je me demande quel terrain, et ce qu'il restait à tâter.

Cette démarche fut encore plus inutile qu'on ne pouvait prévoir. Le comte arriva en effet à Brézolles au beau milieu d'une scène de ménage entre Mahulot et la demoiselle Gaupigny. Il y joua le rôle d'intime de la maison, c'est-à-dire qu'il fut pris alternativement à témoin des deux parts, mais il ne put dire un mot de l'affaire qui l'intéressait. Très véritablement Mahulot n'y songeait plus, incapable d'aucun divertissement de pensée, dès que son amour était en jeu.

Le motif de la querelle n'était pas une nouveauté pour le comte, qui en avait eu déjà plusieurs représentations.

Emilienne aspirait depuis quelques mois à posséder nominativement une somme de deux cent mille francs placée en rentes françaises. Mahulot se faisait tirer l'oreille, non point à cause du chiffre, mais par une répugnance bien naturelle à rendre, si partiellement que ce fût, indépendante de lui une maîtresse dont il avait toutes les raisons de se méfier.

Comme il ne se faisait pas faute de lui alléguer cette excuse, elle répliquait assez justement :

— Tu ne penses pas, mon vieux chéri, que je vais entreprendre de vivre avec ces cinq ou six mille francs de rente-là, quand je dépense tous les mois davantage.

Elle offrait même de décompter ce revenu, de réduire d'autant sa pension, en sorte qu'il ne s'agît plus que d'une espèce de transfert et d'une pure formalité.

Mais Mahulot résistait encore. Il n'admettait point cette bêtise d'acheter de la rente française, quand on peut placer son argent à cinq et à six, en excellentes valeurs ou en immeubles.

Plutôt que de prêter les mains à une si déplorable opération, il eût fait cadeau à sa maîtresse d'une petite maison de rapport. Mais il se heurtait à un entêtement aussi intraitable que le sien propre : Mlle Emilienne Gaupigny ne croyait qu'à la rente française ; et c'étaient d'interminables disputes,

où tous deux redevenaient peuple, qui, je pense, les amusaient, car ils se gardaient d'aboutir afin de pouvoir toujours recommencer.

Le comte nous raconta celle-ci assez drôlement, mais sans aucun succès. Le dîner fut comme le déjeuner. Le premier maître d'hôtel demanda perfidement à la vicomtesse, de la part de la femme de chambre de Mme Lambercier, si madame, qui n'avait rien assuré, rentrerait coucher ce soir.

— Je ne crois pas, dit la vicomtesse.

Nous allâmes au billard faire un cochonnet, comptant presque sur une visite de Mahulot, mais il ne vint pas.

La mauvaise nuit que j'avais eue la veille m'en valut une fort bonne, suivie d'un réveil optimiste. Je ne doutai point que tout ne dût s'arranger aujourd'hui même, et il me parut que, d'ailleurs, cela m'était complètement égal.

Je me serais reproché cet égoïsme et ces présomptions arbitraires, si je ne savais à quel point nos idées, comme nos sentiments, dépendent d'avoir bien ou mal dormi. Je souhaitai le grand air et je courus au jardin ; j'y trouvai le comte et le vicomte, qui me semblèrent n'avoir pas dormi du tout. Je fis un petit effort pour me mettre dans leur note.

Heureusement, la conversation ne me donna point de peine : ils ne disaient rien. Ils arpen-

taient les allées. Ils attendaient les journaux. On ne reçoit ceux du matin, aux Joncherets, qu'à trois heures et demie : je calculai qu'ils avaient tout loisir de se manger, comme on dit, le sang. Dans la disposition où j'étais, l'agacement de cette attente ne me déplut point.

Elle fut abrégée d'une heure, Maurice ayant envoyé l'auto à la gare la plus proche. Nous épluchâmes par conscience tous les journaux, et, comme il fallait s'y attendre, nous ne trouvâmes rien que chez l'ennemi.

L'article était fort court, admirablement fait : j'entends, clair pour nous seuls, inintelligible pour tout autre lecteur, de nature à piquer cependant la curiosité, et promettant pour le lendemain, avec une probabilité presque égale, des éclaircissements sensationnels ou une rétractation.

Le plus caractéristique, pour toute personne connaissant les usages de ce quotidien, était que notre article occupait une place invariablement réservée à la rubrique des chantages, et que le signataire était un rédacteur officiellement chargé de cette rubrique. Cette particularité décida brusquement le vicomte :

— Il faut marcher, dit-il.

— Marchons, dit le comte avec une philosophie un peu gouailleuse.

On faillit même pousser la condescendance jus-

qu'à envoyer le comte en ambassade chez Mahulot ; mais le châtelain de Brézolles arriva, comme la veille.

La scène fut d'autant moins théâtrale que la situation l'était plus. Maurice indiqua un siège à Mahulot, et dit :

— Nous cédons.

Mahulot, assis, fit un léger mouvement du buste en avant, comme pour féliciter mes amis de cette sage résolution.

— Quand, reprit Maurice, ma belle-mère peut-elle être de retour ici ?

— Demain soir, vers six heures, répondit Mahulot. Sauf panne.

— Voici, dit Maurice en lui tendant le certificat.

Mahulot le prit, mais Maurice ne le lâcha pas encore.

— Permettez, dit-il. Je mets à cet arrangement une condition, qui sera aussi, je pense, du goût de ma belle-mère. J'ai horreur des explications inutiles. Je veux que Mme Lambercier rentre chez elle aussi naturellement que si rien ne s'était passé, et qu'il ne soit fait aucune allusion à notre passager malentendu. Pas de tête, pas de réconciliation.

— C'est trop juste, dit Mahulot. C'est promis.

Maurice lâcha le papier, que Mahulot vérifia, sans affectation désobligeante, mais très ouvertement, et comme il aurait compté des billets qu'on

lui eût remis. Il s'excusa aussitôt de ne pas demeurer davantage, et nous comprîmes qu'il avait des ordres à donner, quelque dépêche à expédier.

Peu après son départ, la vicomtesse, les enfants et Camille rentrèrent où nous étions.

— Je vais, dit Maurice, vous annoncer une bonne nouvelle : notre mère sera de retour demain avant l'heure du dîner.

Le premier maître d'hôtel, qui passait là comme par hasard, fut chargé de transmettre l'avis à la femme de chambre de M^me^ Lambercier. Et, comme le temps était fort beau, nous allâmes nous promener tous ensemble, ce que nous ne faisions jamais.

Le retour de la belle-mère prodigue fut un exemplaire de ce comique mondain qui, de même que le tragique mondain, est imperceptible aux profanes, mais du dernier plaisant pour les initiés.

M^me^ Lambercier, qui avait une âme d'honnête commerçante, tint rigoureusement la parole donnée en son nom : elle n'eut l'air de rien, pas même l'air d'avoir l'air, comme il est dit dans je ne sais plus quel vaudeville; mais je pense qu'elle était fort aise de se retrouver chez elle, ainsi que nous tous de l'y revoir.

C'était un soulagement, une détente universelle. Une cordialité véritable régna durant tout le dîner

entre les convives, qui en étaient les premiers surpris mais s'y abandonnaient volontiers.

Le chef lui-même avait, de son autorité privée, forcé pour la circonstance le menu, sans toutefois pousser la malice jusqu'à tuer le veau gras. La gouvernante des enfants les amena sans ordre à table, comme elle n'avait coutume de faire que le dimanche, et ils se couchèrent une demi-heure plus tard.

Cette atmosphère de sentimentalité agit singulièrement sur les nerfs de mon ami. Dès que nous eûmes quitté la table, il m'emmena faire un tour dehors. Je craignis que ce ne fût pour m'entretenir des événements récents, mais je vis d'abord qu'il n'y songeait déjà plus : l'idée fixe de sa maîtresse l'avait repris et le tenait ; Claudie lui était, sur l'heure, nécessaire, vitale ; et sa souffrance devenait si aiguë de ne pouvoir matériellement pas la voir, la toucher, l'étreindre, de sentir entre elle et lui tant de lieues présentement infranchissables, qu'il pleurait comme un enfant, il trépignait, il avait des convulsions.

Je ne sais rien d'atroce comme voir quelqu'un souffrir quand on sait le remède à son mal, et que, par force majeure, on ne peut pas le lui administrer : j'étais bien près de trépigner comme le vicomte ; la rage de mon impuissance, la compassion et la contagion m'y disposaient également.

Cette crise dura une bonne moitié de la nuit. D'autant que Maurice se laissait aller : il n'a ni retenue ni pudeur avec moi, nous nous sommes connus trop enfants. Je le ramenai dans sa chambre, je lui préparai une tisane et je lui dis de bonnes paroles. Enfin il me permit d'aller me coucher.

Comme j'étais tué de fatigue, je dormis tard ; et j'appris en me réveillant que mon malade était parti à la première heure pour Paris, dans la voiture de Mahulot. Vraiment, ils n'avaient ni l'un ni l'autre de rancune.

Maurice revint le même soir, radieux et toujours puéril. Je fus charmé, mais un peu surpris, de le voir gambader de joie : je lui en demandai la raison, qu'il voulut bien me dire.

Il venait de se passer une fantaisie qui n'est pas à la portée de n'importe qui. Depuis hier, l'idée lui trottait dans la tête, de ces deux cent mille francs placés en rente française qu'Emilienne Gaupigny prétendait extorquer à Mahulot, et qu'elle finirait bien par obtenir. Il n'aimait guère qu'un autre fît pour une maîtresse plus que lui-même ne faisait pour la sienne, et il avait soudain résolu d'offrir dans le plus bref délai un cadeau de même importance à Claudie.

Il était fier d'avoir pu, en si peu d'heures, réaliser la somme et donner les ordres d'achat. Il me décrivit avec feu le petit salon privé du

Comptoir bordelais où l'on reçoit les clients à grosses transactions, qui ne se soucient point d'être mêlés à la foule, ni d'être vus. Il me décrivit même la joie naïve de Mme Dauvilier, et tout ce qu'elle lui avait rendu pour ce qu'il lui prêtait.

L'extravagance de cette libéralité plut à mon imagination romanesque, mais ma raison y trouva à redire. Je demandai au vicomte comment il espérait dissimuler à sa femme une telle brèche. Il me répondit avec désinvolture, et en termes militaires, qu'il s'en — moquait. Puis il me souhaita le bonsoir, dans le même langage de caserne, et en me qualifiant d'un grade où je n'ai aucune chance de jamais atteindre.

Cette gaîté ne fut qu'une trêve, une diversion éphémère. Maurice, dès le matin suivant, commençait à ressentir l'humiliation de la défaite que lui avait infligée Mahulot, et surtout à concevoir des inquiétudes, que rien ne justifiait, au sujet de ce maudit certificat détenu par l'ennemi. Il en parlait à tout propos, avec son père, avec moi ; je crois qu'il en rêvait.

De la part d'un coquin, disait-il, comme ce Mahulot, — à qui pourtant il continuait d'emprunter fréquemment sa voiture, — l'on pouvait s'attendre à tout ; et ce tout l'épouvantait d'autant plus que ce n'était rien de net ni de défi-

nissable. Il guettait une occasion de reprendre les pourparlers, résigné à n'importe quel sacrifice d'argent pour ravoir la pièce compromettante, qui valait bien, à son estimation, deux cent mille francs. Je me souviens même que je haussai les épaules, irrité à la fin d'entendre toujours parler de cent ou de deux cent mille francs comme d'un ou deux sous.

Si pourtant le certificat devait efficacement les aider à brider la belle-mère, je dois convenir que Maurice n'en exagérait point le prix : car, dans la semaine, M^me^ Lambercier donna cette même somme de deux cent mille francs à des pêcheurs bretons dont la barque avait été coulée par des Anglais.

Le journal de Mahulot, qui publia la première nouvelle de cette bonne œuvre, en fit avec soin ressortir, plus encore que la magnificence, la signification au point de vue de notre politique extérieure.

Maurice recommença ses doléances, et le comte lui répondit qu'il y avait un moyen bien simple d'en finir, du moment qu'on ne reculait pas à mettre le prix. Maurice demanda quel moyen : le comte le toisa et lui répondit qu'un homme qui saurait plaire à M^lle^ Gaupigny aurait apparemment de Mahulot ce qu'il voudrait.

Il est des choses qu'on ne se fait pas dire deux

fois quand on a le passé de M. le vicomte de Courpière. Mon ami sentit son devoir et ne songea pas à s'y dérober, mais il s'en acquitta la mort dans l'âme. Il fit sans aucun entrain ses premiers travaux d'approche. Il accepta de Mahulot plus d'invitations. Il flirta, mais d'un air morne, avec la demoiselle Gaupigny ; et il ne se pressa pas de révéler à l'enfant qu'elle courait une chance de dix mille louis, tant il avait peur, à ce mot, de la recevoir dans ses bras.

Chaque soir, il m'exposait ses remords de tromper Claudie, — en intention pour le moment. Je n'aime pas les façons pleurardes : je le secouais, je l'encourageais. Son père se moquait de lui.

— Il faudra que je finisse par m'en charger, dit un jour le comte. C'est dommage que mes moyens ne me le permettent pas.

— Si vous ne parlez que de vos moyens pécuniaires, dit Maurice, qui retrouvait par éclairs son impertinence, je vous ouvre un crédit illimité.

Le comte lui topa dans la main. Maurice ratifia l'arrangement d'un sourire ensemble désabusé, fatigué et sceptique, — et partit pour Paris. Le comte partit pour Brézolles, si fringant que je le soupçonnai aussitôt de considérer l'aventure comme plus amoureuse encore que financière.

Je ne fus pas admis dans la coulisse, et je le regrette ; mais je ne dis que ce que je vois de mes

yeux. — Je n'eus pas grand'chose à voir : ce fut un vrai tour de passe-passe.

Dès le quatrième jour, le comte de Courpière pria son fils, qui se rendait à Paris, d'y faire le nécessaire pour que la somme dite fût disponible quarante-huit heures plus tard. Maurice acquiesça sans demander d'explications, mais il me parut que la réussite de son père le piquait extrêmement. Prétendait-il faire auprès de M^lle^ Gaupigny le chien du jardinier ? — Quand il revint, il annonça, d'assez mauvaise grâce, au comte, que les deux cent mille francs seraient à sa disposition le surlendemain.

Le comte alla donc à Paris ce jour-là ; Maurice prit prétexte du voyage de son père pour y retourner ; et comme je n'y étais pas allé moi-même depuis des éternités, j'y allai aussi.

Après déjeuner, Maurice nous quitta et garda sans façon l'automobile pour lui. Je demeurai avec le comte. Nous allâmes ensemble au *Comptoir bordelais*, et je vis ce fameux petit salon que m'avait décrit Maurice.

M. de Courpière s'entretint à voix basse avec des employés obséquieux. Puis il signa quelques papiers. Comme je faisais réflexion qu'on a bien vite fait de placer deux cent mille francs en rente française trois pour cent, j'eus la surprise de voir entrer Mahulot.

J'avertis d'un hem ! le comte. Mahulot ne parut pas enchanté de la rencontre.

— Tiens ! dit le comte, vous êtes à Paris ?

— Oui, répondit Mahulot, j'y ai une foule de choses à faire, et je ne repartirai même que demain soir.

Le comte sourit, Mahulot se mit à parler bas avec les employés. Mais un mot que nous entendîmes nous éclaircit bien malgré nous de l'opération qu'il faisait. Il en parut fâché, et plus encore confus.

— Oui, dit-il, comme pour s'excuser, c'est absurde, j'achète du trois pour cent... Oh ! deux cent mille... Ça ne rapporte rien ; mais, on a beau dire, l'État français inspire confiance.

Le comte sourit de nouveau, moi aussi. Nous devinions sans peine pour qui Mahulot faisait ce placement peu rémunérateur. Le comte m'entraîna dehors.

— Arrangez-vous, me dit-il, pour mettre la main sur Maurice : il me faut l'automobile. Si vous ne pouvez repartir tout de suite avec moi, vous reviendrez tous les deux comme vous voudrez, par le train, demain, ce soir ; mais il me le faut, avant une heure, rue de la Ville-l'Évêque.

J'allai où je savais Maurice. L'automobile stationnait devant la porte. Je donnai les ordres au chauffeur sans déranger mon ami, pour qui je

laissai seulement un mot chez le concierge. J'hésitai si moi-même je partirais ou non avec le comte : finalement je demeurai à Paris, où je passai une bonne soirée et une meilleure nuit.

Je pris tout à mon aise un express vers deux heures, où je rencontrai Mahulot, réduit à ce moyen de locomotion par une avarie assez grave de sa voiture. Il avait grand'hâte de rentrer à Brézolles, comptant que ce qu'il apportait lui vaudrait un accueil affectueux.

Il n'en fut que plus péniblement surpris de trouver la cage vide. Mlle Émilienne Gaupigny s'était envolée sans laisser d'adresse, ni même, comme il est d'usage, une lettre sur la pendule.

Mahulot soupçonna tout de suite les Courpière de complicité, peut-être de recel, et le soir il vint espionner aux Joncherets. Je vis bien son manège. Je comprenais bien aussi pourquoi Émilienne s'était prêtée à fuir, qu'elle voulait faire coup double : recevoir les rentes du comte et tirer autant de Mahulot (car elle ne se doutait point qu'il dût précisément revenir de Paris, ce jour-là, avec les titres dans sa poche). Mais on ne me mit pas autrement au fait, et je ne sus pas même où la demoiselle se cachait : ce devait être tout proche, dans un des nombreux pavillons de garde.

Le comte fut invisible toute la semaine : d'où

j'inférai qu'il tenait compagnie à la recluse, et qu'il ne s'ennuyait pas. Cette même idée semblait prodigieusement déplaire à Maurice. Quelle inconséquence! Qui veut la fin veut les moyens, et l'essentiel était de réduire Mahulot à merci; or, ce pauvre homme faisait peine à voir, il dépérissait de jour en jour. Enfin, le neuvième jour, il se rendit.

Il vint directement dans le cabinet de Maurice, où j'étais par hasard, et, sans dire un mot, jeta sur la table le certificat du professeur Parquin. J'admirai comme il sacrifiait allègrement la sécurité de sa vieille amie pour rentrer en possession de la jeune. Le vicomte sourit.

— Avant une heure, dit-il, M^lle^ Émilienne sera chez vous.

Puis il prit le papier; au lieu de le serrer précieusement, il le brûla; et il poursuivit :

— J'ai beaucoup réfléchi, mon cher monsieur Mahulot, depuis quelque temps, et beaucoup de mes idées se sont modifiées du tout au tout. A commencer par le jugement que je portais sur vous-même. Nous recauserons de cela, mais je veux, dès à présent, vous dire que je ne conçois pas qu'un traité de paix ne soit pas en même temps un traité d'alliance. Je cesse également tout à fait de désapprouver les libéralités de ma belle-mère. Je trouve qu'elle a parfaitement raison

d'employer à de bonnes œuvres la fortune de M. Lambercier. Mais je vous expliquerai pourquoi un autre jour, car, pour l'instant, vous devez être pressé de rentrer chez vous.

Lorsque le comte descendit de sa chambre, un peu plus tard, il ne parut point ravi qu'on lui eût retiré sa maîtresse sans lui demander seulement ce qu'il en pensait. Il n'y avait rien à dire, il ne me dit rien. Mais je lus dans ses yeux qu'il ne pardonnait pas : la rivalité ancienne venait de renaître entre le fils et le père.

Considérant cela, et aussi les énigmatiques paroles que mon ami venait d'adresser à Mahulot, je pensai qu'il y avait encore de beaux jours pour les témoins de ces diverses existences.

X

VIE NOUVELLE

Je trouvai fort étrange et fort mauvais que M. de Courpière ne me fît point part au plus vite de cette évolution, qu'il disait à Mahulot que la plupart de ses idées avaient subie.

Puis, comme il se taisait toujours, je fis réflexion que ce changement prétendu de ses idées n'était guère vraisemblable : d'abord, pour en changer, il faut en avoir. — J'ai tort, il en a, et j'ai dû maintes fois avouer moi-même qu'il généralise : donc il pense. Mais quelle apparence qu'il eût pu transformer ses idées — aussi bien que les acquérir — sans mon intervention? Je voulus donc croire qu'il avait dit cela comme il aurait dit autre chose, mais je fus bien obligé de m'apercevoir que sa physionomie, ses allures et sa con-

duite même trahissaient un nouvel homme, dont je n'étais ni l'ouvrier ni le confident.

Il avait repris brusquement, et comme à volonté, un peu d'embonpoint, qui, cette fois, ne paraissait pas lui déplaire. Il s'était corrigé de cet équivoque nonchaloir, de cette démarche veule, qui sont chez lui les symptômes de toute crise amoureuse. Ses gestes étaient décidés, nets, scandés comme par de successifs commandements. Il avait les façons et la mine d'un soldat, — d'un soldat qui, naturellement, ne serait pas militaire, mais soldat, et qui méditerait un coup d'Etat, comme il sied.

Enfin ses irrégularités mêmes se régularisèrent. Désormais, il alla trois fois par semaine à Paris; et pour rien au monde il n'y serait allé deux fois seulement, mais non plus quatre. Cette régularisation toutefois n'indiquait point que son amour décrût. Il suffisait, pour en juger, d'assister à ses embarquements.

Quand il prenait place à côté de son chauffeur et donnait le signal du départ, impatient, les narines ouvertes et flairant déjà son plaisir, les cheveux au vent, il me faisait penser à l'ange dont Vigny regrette l'absence sur les locomotives. Comme il portait la tête très haut, il semblait toujours guetter au ciel une étoile — la sienne, qui lui eût indiqué sa route en se déplaçant devant

l'automobile en marche, et l'eût guidé vers sa maîtresse, ou vers son destin.

Le comte de Courpière, qui voit juste quand sa clairvoyance sert sa malveillance, faisait sur son fils toutes les mêmes observations que moi, qui nous égayaient fort tous les deux. Je ne veux point dire que nous nous les communiquions explicitement, pour en rire ; mais deux personnes avisées, qui en épient une troisième, s'entendent à demi-regard comme on s'entend à demi-mot, et rien n'assaisonne mieux le plaisir de la moquerie qu'une complicité muette.

Je n'avais guère moins que le comte à me plaindre de Maurice. La réserve dont mon ami usait avec moi m'irritait. D'autant qu'il entretenait avec Mahulot de mystérieuses relations. Il semblait même être déjà d'intelligence avec la vieille dame, trois semaines après l'avoir voulu mettre sous clef!

On sait que mon amitié pour le vicomte est ombrageuse et, par suite, maladroite. Je me renfermai d'abord dans ma dignité. Je répondis à ses mines par d'autres mines, — peine perdue : car il daigne rarement remarquer le visage que font les gens. Cette tactique était des plus inopportunes, vu que l'unique motif des cachotteries de Maurice était la timidité.

Sa naissance ni son caractère ne l'y prédispo-

sent, et je ne sais pas comment expliquer cette faiblesse, mais il est certain que, dans les grandes occasions, je l'intimide. Cela m'est d'ailleurs aisé à voir; car il reprend alors sa figure de collège, qui sans doute correspond à un état d'âme, et nous nous trouvons pour un temps remis dans notre situation respective d'écoliers, l'un généralement à la tête de sa classe, l'autre à la queue.

Lorsque je le vis, un matin que nous nous promenions ensemble, balancer les bras, ne savoir que faire de ses mains, briser par contenance des tiges de fleurs, et me regarder en dessous, je compris de quoi il retournait, je posai mon diagnostic. Cette timidité, pourquoi ne l'avouerais-je point? me flattait autant qu'elle me touchait. J'oubliai sur-le-champ tous mes griefs; je sus, d'un geste affectueux, qui était en même temps un geste de protection, notifier à mon ami que la réconciliation était complète et qu'il pouvait s'assurer en moi.

Il répondit à cette avance en me demandant, d'un ton de sollicitude presque tendre, si je ne m'ennuyais pas trop aux Joncherets. Je protestai que non, parce qu'aux heures où sa compagnie me faisait défaut, j'avais la bibliothèque, et je lisais beaucoup.

Il en parut charmé, et je ne vis point d'abord pourquoi : c'est que je lui avais innocemment fourni juste l'entrée en matière qu'il souhaitait.

— Moi aussi, dit-il avec importance, je lis beaucoup.

Je répondis : « Ah? »

Et certes, il n'y avait pas autre chose à répondre, mais il aurait fallu l'accentuer différemment. J'y dus mettre un peu de scepticisme ou d'involontaire ironie, car le vicomte devint tout rouge et me repartit du ton le plus piqué :

— Qu'y a-t-il de si extraordinaire? Crois-tu que je ne sache pas lire, étant gentilhomme?

Je fis un geste de dénégation et lui dis que les temps sont changés.

— Oui, répéta-t-il avec une singulière chaleur, oui, les temps sont changés.

Et il quitta soudain son air de potache sournois, pour reprendre son masque de dix-huit brumaire ; il leva les yeux vers son étoile, mais il ne put articuler un mot de plus.

Alors je perdis patience, je lui demandai s'il aurait bientôt fini de simuler l'inspiration et de poser pour le penseur. Toutes mes rancunes, que je croyais apaisées, se ravivèrent, et cet entretien, qui avait débuté si amicalement, tourna, révérence parler, à ce qu'il faut bien que j'appelle une engueulade.

Je n'y obtins pas l'avantage. M. le vicomte de Courpière n'est timide, même avec moi, que par accès. Le mépris lui est plus ordinaire à l'égard

des gens de basse condition, et, depuis son riche mariage, à l'égard des gens sans fortune.

Aux doutes que je m'étais permis touchant sa capacité de penser, il répondit par la dérision de mes raisonnements sur toutes choses, notamment celles où j'étais d'ailleurs excusable de ne rien connaître : ainsi les devoirs sociaux des hommes riches, ou plutôt des hommes exceptionnellement et fabuleusement riches comme lui.

— Qu'est-ce que tu chantes? dis-je, en colère.

Mais il était lancé. Il me resservit, en la caricaturant, ma théorie de la redistribution nécessaire, de la prodigalité méritoire. Il me fit remarquer aigrement que toute ma doctrine de la richesse se bornait à cette formule, que cela était court, enfin qu'un homme comme lui, qui n'aurait pour instruction que les conseils d'un amateur comme moi et n'approfondirait pas les choses lui-même, ne ferait assurément pas grande besogne dans la vie.

Ce langage, qui sentait son autodidacte d'une lieue, ne me laissait plus guère de doutes sur la véracité de M. de Courpière, quand il affirmait s'être livré depuis quelque temps à la méditation sans mon concours et à mon insu.

— Tu as, dis-je, piqué au vif, tu as approfondi?

— Parfaitement, j'ai approfondi.

Et il daigna me communiquer enfin les résultats de ses approfondissements.

Selon ce néophyte de la sociologie, la fonction sociale des gens riches, des gens nés, enfin — comme il s'exprimait — des gens propres, se serait, en ces dernières années, modifiée considérablement.

Jusqu'à présent, la fonction de ces gens-là dans l'organisme de la société était de ne fonctionner à peu près point. L'oisiveté, qui était pour eux un droit, était aussi un devoir. Ils étaient les objets de luxe, le superflu, et à ce titre ils étaient nécessaires, tout en étant, d'ailleurs, inutiles.

— Fort bien, dis-je.

— Fais-moi, dit-il, le plaisir de m'écouter... Les éléments inutiles d'un organisme ne sauraient tarder à devenir nocifs.

— Nocifs ! répétai-je, bien sensible à la qualité scientifique de ce vocabulaire.

— Nuisibles, si tu aimes mieux, me répondit le vicomte, croyant peut-être que l'étymologie de « nocifs » m'échappait.

Il poursuivit :

— Les gens de mon espèce, mais de la génération précédente, ont pu être fort justement appelés *vibrions* par un auteur dramatique célèbre...

— Où allons-nous ? m'écriai-je.

M. de Courpière se méprit sur le sens de cette exclamation : il y répondit sérieusement.

— Où nous allons ? Je me le demande. Je me le

demande avec effroi. Nous allons évidemment à l'anarchie, à la désorganisation, à la décomposition, si la société continue de méconnaître les règles les plus élémentaires de l'hygiène.

— Quelle hygiène? dis-je, ahuri.

— Les maladies sociales, dit-il, sont infectieuses comme les maladies individuelles, et la société se défend contre elles comme les individus : en faisant éliminer les toxines des microbes empoisonneurs, ou dévorer ces microbes eux-mêmes par les cellules conservatrices dont elle dispose.

— Qui sont?

— Les vibrions de naguère, non plus nocifs, mais bienfaisants, si l'on sait les utiliser. Nous autres, gens nés, riches...

— Propres?

— Oui... nous sommes des valeurs sociales. Nous avons un intérêt évident à la conservation de la société; mais la société n'a pas moins d'intérêt à notre conservation, d'où la sienne dépend... Elle nous doit la protection, et nous lui devons le salut, que seuls nous pouvons assurer, par un *processus* analogue à celui de la phagocytose.

Ce discours, en dépit d'une forme cocasse, n'était pas, à tout prendre, insensé, ni beaucoup plus niais que ce qu'on lit quotidiennement dans

les journaux graves : je ne sais pourquoi il me causa une sorte de crispation généralisée du système musculaire, qui faillit se manifester par des rires convulsifs ou par des exercices d'acrobatie.

Je pus enfin me dominer, et je demandai simplement à Maurice où il avait pêché toute cette terminologie. Il m'avoua en rougissant qu'il avait lu un livre du docteur Metchnikof, y espérant trouver le secret de ne pas vieillir.

Je ne poussai pas davantage l'entretien : j'avais besoin de digérer tous ces phagocytes. Je fis seul un petit tour de promenade. Je riais encore, et cette fois sans me contenir, mais c'était peut-être d'attendrissement que je riais.

L'effort intellectuel de Maurice, considérable pour lui, m'inspirait une admiration, du moins relative. J'admirais qu'il en eût été capable au temps où je le croyais déprimé par une passion presque sénile. Mais je ne lui pardonnais point de ne m'avoir confié que les secrets de son cœur, ou d'autres pires, et dérobé ceux de son esprit.

Moi qui me flattais d'être sa conscience ! Elle venait de faire un progrès décisif, et de le faire sans moi ! Qui donc s'était substitué en ma place ? Je ne pouvais accuser que Claudie.

Si l'amour, qui le possédait tout, n'avait

point diverti Maurice de penser, c'est qu'il n'y avait pas eu de concurrence, mais un accord, entre ses sentiments et son travail. Dès que la maîtresse n'y avait point mis le holà, c'est qu'elle en était l'âme et l'instigatrice. J'avais peine à le croire, la connaissant frivole et inculte. Je n'en éprouvai pas moins, à tout hasard, une extrême jalousie contre elle, et il me parut insupportable de ne rien savoir positivement, d'être réduit aux conjectures.

Ensuite, je m'avisai que mon entretien avec Maurice avait tourné court, que j'avais omis de lui demander le plus intéressant, c'est-à-dire quelles conséquences pratiques il entendait tirer de ses théories sur sa valeur sociale et sa fonction de phagocyte.

J'en devais être informé dès le lendemain : une fois que M. de Courpière a vaincu sa timidité, rien ne l'arrête. Il reprit le fil de son discours et me déclara que le rôle de ses pareils, qui fut jadis de ne rien faire, est présentement de faire de la politique. Il était résolu, quant à lui, à se lancer dans cette voie. Je l'en félicitai. Cette détermination me sembla raisonnable. Ce qui me sembla l'être moins fut l'objet de ses ambitions.

A ses yeux, l'essentiel, pour un homme tel que lui, était d'occuper le premier rang, et n'importe quelle forme de gouvernement lui paraissait bonne,

pourvu qu'elle lui rendît ce premier rang accessible. Il ne savait pas encore très bien s'il contribuerait à la restauration de la monarchie, afin d'obtenir la dignité de connétable ressuscitée pour lui expressément, ou s'il opterait pour la république, avec l'espoir d'en devenir le président.

Je crus devoir lui répondre que tout l'écartait de cette haute magistrature, et que, d'autre part, le rétablissement de la monarchie n'était sans doute pas pour demain. Et puis on ne rêve pas d'être connétable comme les petits garçons rêvent d'être cochers d'omnibus.

Cette bêtise — qu'on me passe le mot — me surprenait d'autant plus que, dans le même temps, M. de Courpière me donnait la meilleure idée de sa vocation politique, en m'exposant comment il pensait se faire honneur de sa belle-mère, et profiter des libéralités de la dame pour acquérir, sans qu'il lui en coûtât personnellement un centime, une situation dans le parti.

Je redoublai de compliments. Je lui assurai que je ne doutais point de sa réussite, parce que son plan était conséquent à son caractère ; qu'il avait dû jusqu'à présent ses meilleurs succès à l'usage des femmes, et que c'est encore exploiter ce sexe que d'exploiter sa belle-mère. Je lui touchai en passant un petit mot de Claudie : il me parla d'elle avec adoration, mais sans m'éclaircir de la part

qu'elle avait sans doute à la conception de ses projets.

Puis il m'annonça que, pour motiver ses opinions politiques, il voulait étudier à fond l'histoire de son pays, peut-être même, s'il avait le temps, l'histoire universelle. Il comptait sur moi pour l'y aider : j'étais la seule personne dont il pût prendre des leçons sans qu'on le sût, ou, si on le savait, sans qu'on le jugeât ridicule.

J'avoue qu'une si louable conscience, mais si rare parmi les politiciens, me pénétra d'admiration et de respect. Je m'engageai fort étourdiment à donner des leçons d'histoire ; mais dès que je fus de sang-froid, je réfléchis que je n'en savais pas un mot, non plus que de la plupart des choses que j'avais apprises.

Nous en étions, Maurice et moi, à peu près au même point : qui donc avait raison de nous deux, moi quand je piochais, ou lui quand il s'en fiait, pour passer son baccalauréat, à l'intervention de saint Antoine de Padoue ? Je crois tout de même que c'était moi. Car je constatai, quand je rouvris mes livres de classe, que je savais encore fort bien tout ce que je pensais avoir oublié.

Savoir sans se douter que l'on sait est une façon de savoir étrange, mais enfin c'est une façon de savoir. Je n'avais que faire, au surplus, d'une connaissance précise des événements et des dates.

Il s'agissait d'improviser une philosophie de l'histoire, ce qui est en somme plus commode.

Sans compter que tout l'essentiel m'en était imposé *a priori*. Maurice voulait bien motiver ses opinions politiques, mais il n'était pas libre de les choisir : il n'avait de raison d'être que dans le parti pour lequel sa belle-mère avait eu tant de bontés.

Cette limitation diminua bien un peu l'intérêt de mon cours, mais non le zèle de Maurice. Ah ! s'il s'était appliqué jadis comme il faisait maintenant, quel élève modèle, et qui n'aurait pas eu, sur le tard, besoin de recommencer ses classes ! Sa tension d'esprit était presque pénible à voir : elle lui donnait l'air de la stupidité. Nous avions trois séances par semaine, les jours pairs ; les autres jours il allait à Paris, et le dimanche aux offices.

Nous ne pûmes tenir secrètes nos études. La vicomtesse, édifiée, cita le vicomte en exemple à ses enfants. Le comte seul fit des gorges chaudes, mais nous le laissâmes dire ; et un jour c'est moi qui me moquai de lui, m'étant aperçu qu'en cachette il bouquinait comme nous.

Malgré le confortable et la paix studieuse dont nous jouissions aux Joncherets, Maurice aspirait au retour, à la fin des vacances : nous rentrâmes à Paris dès novembre. Je me demandais en quel local nous y poursuivrions nos travaux.

Il y avait bien, à l'hôtel de Courpière, un cabinet où Louis XIV ne se fût pas étonné de tenir le Grand conseil, mais que je trouvais un peu disproportionné à nos chétives personnes, à la mienne du moins. Je n'y aurais su rien faire, comme les souverains ne sauraient dormir dans leurs chambres d'apparat : on sait qu'ils se livrent d'ordinaire au sommeil — qui est, avec l'amour et la mort, ce qui les rend le plus pareils aux autres hommes — dans une cellule, sommairement meublée d'un lit de fer, d'une table et de trois chaises.

Sans aller jusque-là — car j'aime le luxe, et mon rang d'ailleurs ne m'oblige pas à l'affectation de la simplicité — il est des bibliothèques où je ne puis pas lire, et des bureaux de musée sur lesquels je ne puis pas écrire. Je proposai donc à Maurice de travailler dans sa garçonnière ; il se mit à rire et me répondit qu'il l'avait « bazardée » depuis longtemps.

Je tombai des nues, je faillis croire qu'en dépit de ses récentes protestations amoureuses, il était guéri de la petite. Point du tout, et je pourrais dire : au contraire. J'appris que, sans être séparée judiciairement ni même, selon l'expression reçue, à l'amiable, M^me^ Dauvilier s'était libérée, autant qu'il est décemment possible, du commissionnaire son époux.

Ce voyageur, dont les complaisantes absences

se multipliaient et se prolongeaient, l'avait autorisée à faire domicile à part, tout en conservant, pour la respectabilité, leur ancien pied-à-terre commun. Elle avait loué un petit appartement, bien modeste, de la rue Murillo, avec vue sur le Parc, et qui ne coûtait à M. de Courpière que neuf mille francs sans les charges. Le vicomte m'affirma que nous y serions délicieusement pour repasser notre histoire. Je le crus sans peine.

Je présumai que la maîtresse assisterait à mes leçons, sage comme une image, occupée sans doute, elle aussi, à quelque besogne, broderie ou couture, encourageant de sa discrète présence, et furtivement parfois d'un regard, mon pupille suranné.

— Elle a hâte de te revoir, me dit Maurice avec gentillesse, car ton dévouement pour moi la touche et elle t'aime beaucoup.

Cette sentimentalité, mieux que tout autre indice, me donna, si je puis dire, la note du couple : je me représentai un petit ménage extrêmement bourgeois, avec les candeurs et les facilités de la bohême, une pot-bouille d'étudiant et de grisette — à neuf mille francs de loyer.

Ce que je savais de mon ami, de Claudie, de leur caractère et des débuts de leur roman ne m'avait certes préparé à rien de tel, et l'on devine si ma curiosité fut piquée. Je posai mille ques-

tions, notamment si la chose ne faisait pas ombrage à Mme Valvin. Le vicomte me dit qu'elle n'y avait vu jusqu'à présent que du feu ; elle faisait rarement des visites à sa fille, et toujours chez le gendre ; enfin toutes les précautions étaient prises.

Je ne pouvais attribuer qu'à Claudie le mérite de cette prudence bourgeoise. La petite fille avait-elle mûri si vite? Je n'en revenais pas. Je me mis ni plus ni moins que Maurice à piaffer d'impatience. Je ne tenais plus en place.

A Paris, rue Murillo, le décor et les habitudes se trouvèrent si exactement conformes à ce que j'avais conjecturé, que je n'en dis rien de plus : je me répéterais. J'avoue que je me plus tout de suite dans cette atmosphère un peu malsaine. Claudie m'accueillit comme une sœur, elle n'eut rien de caché pour moi. Mon intimité avec le vicomte augmenta fort, au lieu d'être diminuée, comme il arrive d'ordinaire quand une maîtresse survient. A vrai dire, nous n'avions jamais été si intimes, même dans l'adolescence, et deux garçons ne pourraient jamais l'être à ce point-là si une femme ne s'en mêlait.

Les leçons répondirent aussi à ce que j'avais imaginé. Dans quel respectueux silence Claudie m'écoutait professer ! Avec quelle grâce elle bondissait sur les genoux de Maurice, quand je com-

mandais, tous les quarts d'heure : « Repos ! » — Enfin je ne m'étais trompé sur rien, ni sur le genre de la maison, ni sur la qualité de la table, ni sur la ponctualité des repas.

Mais que j'eusse pronostiqué les moindres détails de ce régime, cela ne veut pas dire encore que je me l'expliquais.

Je sais la permanence et la force de l'instinct bourgeois, même dans un milieu aussi dévergondé que la famille Valvin : je ne voyais rien que d'ordinaire à la brusque métamorphose d'une fillette de ce monde-là en maîtresse de maison accomplie, et je ne m'émerveillais pas qu'elle eût su, tout en devenant femme de tête, rester femme-enfant pour le ragoût. Mais ce qu'il m'eût intéressé de connaître, c'est le but et le calcul de sa conduite.

J'interprétais son économie comme une conséquence presque fatale de la vénalité régulière. On n'a jamais vu qu'une femme, qui touche le prix de son corps par douzièmes égaux, ne pratique pas sur ses mensualités une retenue en vue de la retraite, et ne soit pas entraînée par la suite à solliciter des gratifications supplémentaires pour améliorer ses placements.

La naissance, la condition sociale, la qualité de professionnelle ou d'amateur n'y font rien, et c'est le métier, comme on dit, qui veut ça. J'aurais

deviné que Claudie était propriétaire, rien qu'aux propos qu'elle tenait lorsque nous causions politique. Il est rare que l'on ne devienne pas conservateur dès que l'on a quelque chose à gagner, et réactionnaire dès que l'on a quelque chose à perdre : Claudie était déjà réactionnaire.

Au fait, elle possédait au moins les deux cent mille francs que Maurice lui avait donnés d'un coup. Je posai des questions insidieuses, et je m'assurai que l'éloignement du mari, l'installation rue Murillo avaient été contemporains de ces deux cent mille francs.

D'où j'inférai que, jusqu'alors, Claudie n'avait pensé tirer du vicomte que son plaisir et des aubaines, mais que cette donation l'avait mise en goût de faire un établissement et une fortune, et déterminée, du jour au lendemain, à changer le train de sa liaison.

M. de Courpière, au surplus, continuait d'arrondir ce premier capital de deux cent mille francs. Mais, comme il ne se cachait pas de moi, j'eus l'occasion de constater qu'il n'achetait plus à Claudie de valeurs nominatives : tous leurs titres étaient au porteur. Il ne faisait plus la fortune de sa maîtresse : il se constituait, avec elle, indépendamment de sa femme légitime, une communauté de biens.

J'observai en outre que ces achats étaient fré-

quents, mais minimes, et que les fonds nécessaires pouvaient fort bien être détournés par mon ami sans qu'il recourût à la complaisance de la vicomtesse ni qu'il lui donnât l'éveil.

On ne prenait pas seulement garde à lui dérober le secret des tripotages : Claudie semblait désirer fort que le secret même de la liaison ne fût pas ébruité. Elle se cloîtrait. Sauf moi, elle ne recevait personne que son ancien petit amant. On n'avait pas eu le cœur de le chasser : il aimait tant Maurice ! Mais on lui avait fait comprendre qu'il ne devait plus être qu'un petit ami.

Enfin je vérifiais chaque jour que les ambitions nouvelles de Maurice lui étaient bien suggérées par Claudie. Elle le poussait, elle voulait le faire « arriver », ce qui se conçoit d'une épouse, qui en profite, mais non d'une maîtresse, et surtout d'une maîtresse secrète. Si bien que j'en vins à me demander si elle n'avait pas tout bonnement conçu le projet d'épouser M. le vicomte de Courpière.

Cette hypothèse, à première vue, peut sembler paradoxale, chacun des deux étant marié de son côté ; mais, par le temps qui court, ce n'est pas cela qui fait obstacle. — Je m'expliquais toutes leurs précautions par le besoin de gagner du temps, afin de mieux faire leur sac.

Bien que cette hypothèse fût hasardée, et gratuitement injurieuse pour mes deux amis, elle ne

laissa pas de m'affoler. Je me demandais si mon devoir strict n'était pas de mettre des bâtons dans les roues.

Fallait-il ouvrir l'œil à quelqu'un de la famille, par exemple à M. de Courpière le père ? Mais n'était-ce pas bien mal répondre à la confiance que le faux ménage me témoignait ?

Une autre considération m'en aurait toujours détourné : non, je ne pouvais pas détruire le bonheur de la vicomtesse. Elle n'en avait pas encore goûté d'aussi parfait. Cela est dans l'ordre : une vie extra-conjugale absolument régulière suppose une même régularité conjugale, et le mari qui vit maritalement avec une autre femme est celui qui procure le mieux à la sienne l'illusion de la fidélité.

Depuis que sa prudente maîtresse l'avait soumis à une discipline, M. de Courpière avait recouvré cette belle faculté, qui lui est propre, de satisfaire à ses obligations autant qu'à sa fantaisie, et de se prodiguer dans l'adultère sans se ménager dans le légitime. Chacune de ses deux femmes devait croire le posséder seule, et la vicomtesse le croyait au point de s'imaginer que c'était chez elle, sous ses yeux, et non ailleurs, que je donnais à Maurice des leçons d'histoire.

Je ne lui donnais pas que des leçons : je lui faisais faire aussi des devoirs. Je les corrigeais avec

lui, je lui indiquais des retouches ; et quand le résultat n'était pas trop mal après un certain nombre de remaniements, j'étais fier de mon élève, oubliant ma part de collaboration.

Il me remit un jour une manière de dissertation, à la longue si bien venue que j'en donnai tout haut lecture à Claudie. Nous avions, elle, lui et moi, des larmes dans les yeux. Ce fut une scène bien touchante.

L'idée me passa tout d'un coup que ce « style » ferait un premier-Paris très acceptable, et je dis :

— Si nous le proposions à Mahulot?

— Il dîne ce soir chez moi, dit Maurice.

Le même soir, je fis une nouvelle lecture de l'article à la famille. Ce fut une autre scène touchante.

Cette symétrie augmenta ma perplexité.

XI

LES PETITES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG

Lorsqu'un homme du monde, et surtout en vedette comme M. le vicomte de Courpière, s'avise de cultiver son cerveau, il ne peut éviter longtemps que le secret de cette fantaisie ne transpire et que la bonne société ne s'émeuve. Elle n'approuve assurément pas une telle originalité, mais elle ne refuse non plus ce qui en doit rejaillir sur elle de gloire, ou de réhabilitation. Elle se scandalise pour la forme, et réserve des trésors de bienveillance à qui provoque ce scandale.

Quant au ridicule que M. de Courpière avait redouté si l'on apprenait que je lui donnasse des leçons, il ne l'encourut point, pour la raison que son cas n'était point alors isolé : pas mal de ses pareils, animés du même esprit et du même zèle, s'étaient comme lui remis à l'école.

Ce qui n'empêcha point qu'on ne fît attention qu'à lui seul, sa fortune le mettant hors de pair une fois pour toutes, et même à cet égard là. Car il est à remarquer que, dans l'aristocratie de naissance, la chose qui compte, c'est l'argent.

Dès que M. de Courpière s'affirmait penseur et politicien, il ne pouvait manquer de devenir centre, d'exercer une attraction sur les autres penseurs et politiciens similaires, mais de moindre masse, ou, comme disent les Américains, de valeur moindre.

En d'autres termes, la formation d'un salon politique autour de M. de Courpière était fatale, et il n'avait pas même à se donner la peine de la vouloir : le phénomène devait s'opérer mécaniquement en vertu de la gravitation.

Les volontés particulières y intervinrent en effet si peu que les jours et les heures des réceptions, au lieu d'être déterminés par le maître, se trouvèrent, après quelques tâtonnements, fixés par une sorte de consentement général, et que le triage même du personnel fut automatique.

Je m'étonnai d'abord que ce personnel ne se composât que d'individus que j'avais tous vus ailleurs. Il me paraissait que le groupe, étant nouveau et d'objet spécial, ne dût admettre que des femmes ou des hommes nouveaux et compétents.

Mais les disponibilités du monde ne sont

pas infinies. Elles sont même fort restreintes. Toute spécialisation y est par suite impossible, et il faut que les mêmes gens s'arrangent comme ils peuvent pour faire également figure dans les réunions les plus dissemblables.

Leur plasticité est d'ailleurs merveilleuse. Ils peuvent, selon les circonstances, ou même rien qu'en se transportant d'un lieu à l'autre, changer entièrement de goûts, d'opinions, de sensibilité, enfin d'âme. Nous en avons un exemple frappant au théâtre, où le même public se passionne à la Comédie-Française pour ce qui l'assommerait aux Variétés. Il n'est donc point si surprenant que le salon politique de M. le vicomte de Courpière eût pour premier fonds l'élite de chez M^me^ Riverol Saligny, l'appareilleuse.

A vrai dire, ce qui modifiait notablement la physionomie de cette escouade, c'était l'absence de M^me^ Riverol-Saligny elle-même, Maurice ayant saisi une occasion de se brouiller avec elle. Il était arrivé à la pauvre bonne dame une lamentable mésaventure. Dans une affaire à laquelle je m'excuse de faire allusion et que je ne désignerai pas plus clairement, elle avait eu le malheur de se trouver en dissidence avec les personnes du bel air.

N'ignorant pas que cette non-conformité la coulait, que c'était la fin de sa maison — de son salon, veux-je dire, que les dames de joie elles-mêmes

reculeraient à exercer chez une schismatique, elle avait bien fait tout son possible pour changer d'opinion, mais sans vaincre sa conscience; et elle s'était résignée à plutôt fermer boutique, si j'ose m'exprimer ainsi. Je considère ce sacrifice comme l'un des plus nobles que l'affaire en question ait occasionnés. L'appareilleuse en mourait.

Je note au surplus que, même parmi les anciennes habituées de cette dame, il s'en rencontrait que l'on ne pouvait pas s'étonner de voir tourner à la politique. Ainsi, Mme la comtesse de Passelieu : avec les trois cent mille livres de rentes qu'elle devait à son industrie, n'était-elle pas, en plus petit que M. de Courpière, mais, somme toute, au même titre, un élément de conservation sociale et un « phagocyte » bien séduisant?

Mme la baronne Otto Rabbe, qui n'avait aimé que des héros et des personnages célèbres, ne devait-elle point compter quelques hommes d'État dans son panthéon, et être toute disposée à y en ajouter encore? (Je veux tranquilliser mes lecteurs : la baronne Rabbe avait récemment abjuré la religion de ses pères, et avec une telle ferveur que, si le baptême n'était pas une fois donné, elle se fût, pour le bon exemple, fait rebaptiser à tout bout de champ.)

Ne voit-on pas aussi la tragique Mme Arrow participant à quelque fronde? Il n'y avait pour

celle-ci qu'une objection : le caractère trop feuilletonesque de ses romans, et sa réputation établie de ne rien donner pour rien.

— Cela ne l'empêche pas d'être des nôtres, me dit un jour une de nos belles enthousiastes.

— Au contraire, répondis-je.

Mais il n'y a pas de plaisir à outrager ces gens-là : ils ne comprennent que les coups.

Quoi qu'il en soit, une Passelieu, une Rabbe, une Arrow sembleront des tricoteuses parfaitement acceptables. Mais c'est qu'il n'y avait point, chez l'appareilleuse, que ces premiers sujets-là : il y avait de simples petites femmes.

Eh bien, chez M. de Courpière, elles devenaient les plus enragées ; et on va rire quand je dirai qui était la plus enragée de toutes : Mme Valvin ! Elle fut, au bout de trois semaines, la vraie amazone du salon. Elle tournait au mysticisme. Elle avait l'air de Jeanne d'Arc entendant ses voix. — Je signale en passant le chef-d'œuvre de M. de Courpière, qui recevait la mère et point la fille : rien ne contribua plus à prolonger l'ignorance de Valvin.

Le lot Riverol se complétait d'une représentation heureusement panachée du faubourg Saint-Germain. Deux générations y figuraient : de pittoresques fossiles d'hier, et leurs jeunes, qui sont volontiers en avant. Le plus typique des fossiles était le duc de Noirmoutiers, dont les mots de race

sont célèbres et feraient bien dans l'almanach de Gotha, si les éditeurs de cette vénérable publication avaient, pour l'égayer, l'idée d'y mettre, ainsi que dans d'autres almanachs, un peu de littérature ou des nouvelles à la main.

Le duc a un fils, Adrien, bon garçon, mais dont j'aurai achevé le portrait physique une fois que j'aurai dit que d'autres ont une figure à gifles et lui une figure à fesser. Adrien de Noirmoutiers s'est mis dernièrement à penser et à écrire. J'avoue que le besoin s'en faisait sentir, depuis le temps que la Palice, Jocrisse et Cadet Roussel sont morts.

Je citerai, après les Noirmoutiers, les Prégilbert, mère et fils. La comtesse de Prégilbert, sœur de la douairière de Verneuil, était renommée pour ses à-peu-près involontaires dans la bonne société (bien que les plus jolis pataquès y passent fréquemment inaperçus). C'est elle, entre autres, qui appelait les Verneuil une famille d' « Alcides », parce qu'on y pratiquait l'adultère trop entre soi et à des degrés prohibés.

Son fils Donatien est un merveilleux échantillon de ce que pourra faire la noblesse de France, si décidément elle se ressaisit. Il a offert dès son enfance les symptômes d'une dégénération si caractérisée que, s'il fût né dans le peuple et si la fortune de ses parents n'eût permis de l'élever à

domicile, c'est assurément dans un asile spécial qu'il aurait reçu la première éducation.

Non point qu'il fût tardif; même, au contraire. Sa précocité d'intelligence était celle d'un singe, et sa morale — d'un singe également. Il tenait des discours incohérents, mais non dépourvus d'une sinistre bouffonnerie, qui eussent fait rougir l'animal que je viens de nommer. Il était l'admiration, en même temps que le désespoir, de sa mère. Mais il devait le meilleur de sa réputation mondaine à son ivrognerie et à sa salacité.

Or ce drôle, ayant reconnu brusquement l'urgence de sauver son pays, s'était métamorphosé à cet effet en une espèce d'apôtre. Il dévorait des livres, comme les chiens menacés d'hydrophobie dévorent les vieux papiers; et il en expulsait la matière non digérée, sous forme de conférences dans les parlotes, ou de radotages écrits dans les microscopiques revues de propagande.

La passion politique l'avait réconcilié avec ses cousins Verneuil, que jusqu'alors il dégoûtait; et elle avait réconcilié les Verneuil eux-mêmes avec Maurice, qui voulait bien ne se souvenir plus d'avoir aidé un peu trop la jeune duchesse. Ils embellissaient tous de leur présence le salon; jusqu'à la douairière, qui y faisait pendant à la vieille M^me^ Lambercier, — celle-ci muette, mais

qu'on exposait, comme les diamants de la couronne dans une vitrine.

La jeune duchesse, très ardente, jouait du côté Faubourg un rôle correspondant à celui de Mme Valvin. Les deux amazones s'étaient même prises d'amitié réciproque, qui symbolisait l'union pour la bonne cause de la noblesse et de la bourgeoisie.

Ainsi qu'il est d'usage dans la société, on donnait de cette sympathie une autre explication, ignoble ; mais je demande s'il y a apparence que deux femmes si tributaires de notre sexe se payassent le luxe de lui faire des infidélités.

A ce contingent s'étaient venues joindre, sans être conviées expressément, des personnes que l'odeur de politique attire, comme celle de cadavre attire certaines bêtes : ainsi Mme la marquise de Huchedol, de qui j'ai déjà eu l'occasion de parler.

Septuagénaire, veuve et riche, elle avait jadis été la première à faire politiquailler chez elle, et elle ne considérait point qu'on le pût désormais autrement que sous sa direction, du moins honoraire. Mais elle semblait déjà usée, parce qu'elle servait depuis longtemps. Elle était dépassée de partout. La plupart de ses idées se trouvaient n'être plus suffisamment avancées dans le rétrograde.

Elle le sentait bien, et n'en était que plus jalouse de la primauté dans les cercles de son parti. Or cette primauté, chez M. de Courpière, lui était

disputée par une intrigante du plus rare mérite, Mme la baronne d'Ws-Marines.

J'ai peu vu de femmes être favorisées du sort aussi incroyablement que la baronne. Sa chance initiale fut une naissance adultérine, qui permit d'omettre sur les registres de l'état civil le nom de ses parents, et de substituer, à une réalité peu reluisante, un mystère plus flatteur.

Fort jolie, elle n'avait su tirer à ses débuts aucun profit de ses charmes, — et ce n'est pourtant pas l'envie qui lui en manquait : de sorte qu'elle était encore à peu près intacte, et à moitié morte de faim, quand sa sœur de lait, une notabilité demi-mondaine du septennat, lui offrit par charité une situation mitoyenne entre demoiselle de compagnie et femme de chambre, avec les restes de sa table et la mise-bas de sa garde-robe.

Elle eut la suprême habileté de ne pas faire habituellement concurrence à sa protectrice ; mais un beau jour elle jeta le grappin sur le baron d'Ws-Marines, niais presque neuf, venu pour la maîtresse et qui rencontra en chemin la servante. Elle sut l'amener au mariage en lui imputant la responsabilité d'une grossesse, d'ailleurs nerveuse.

Cette union désespéra la famille d'Ws-Marines, où jamais, de mémoire d'homme, on ne s'était mésallié sans avoir pour cela des raisons sonnantes.

Mais la baronne jura qu'elle se ferait recevoir. Elle avait deux atouts : une voix de cantatrice et l'orthodoxie de ses opinions. Elle fut recherchée des maîtresses de maison qui aiment à faire de la bonne musique et peu de dépense. Puis on lui sut gré d'être plus royaliste que le roi, et surtout que le pape (qui était alors Léon XIII).

Chez le vicomte de Courpière, elle conclut alliance avec les ultras, la duchesse de Verneuil et Mme Valvin, qu'elle eut vite mises dans sa poche. Elle devint chef avoué de leur parti, s'opposa ouvertement à la marquise de Huchedol, et il me parut que notre salon politique menaçait de tantôt se scinder en deux.

Pour l'instant il y avait plus de confusion que de division. Maurice et les autres laborieux travaillaient à l'aveuglette. Ils s'étaient mis à l'étude comme les Japonais à la civilisation occidentale, par nécessité, avec un mépris latent de ce qu'ils s'assimilaient, — mais sans témoigner, comme les Jaunes, de facultés supérieures.

Je flairais toutefois, sous cette confusion de surface, une certaine méthode instinctive. J'apercevais une certaine conséquence entre les opinions diverses qui se produisaient dans le milieu à propos de tel ou tel événement donné. J'avais le sentiment que j'assistais à la formation, ou à la résurrection d'un état d'esprit et, comme on aime

aujourd'hui à dire, d'une mentalité particulière.

Ainsi je remarquai d'abord une constance inimaginable, et même risible, à désapprouver tout ce qui est de date récente; une résolution une fois prise d'attribuer tout le mal qui arrive au gouvernement ou, plus vaguement, au siècle ; une facilité à traiter de sectaires les gens qui usent de la raison, ou même du sens commun; une manie de réformer les jugements historiques les mieux acquis et, par exemple, de justifier la Saint-Barthélemy ou la révocation de l'édit de Nantes ; une ahurissante certitude que toute catastrophe est une leçon de la Providence, et dont il sied de se réjouir, surtout quand on y a personnellement échappé ; enfin des tressaillements de joie, et presque des gambades, chaque fois que les journaux publiaient un phénomène que l'on pouvait, avec un rien de complaisance, faire passer pour miraculeux. Je citerai la découverte du radium, qui fit tourner toutes les têtes.

L'un des docteurs du salon ayant démontré je ne sais comment que le radium était en contradiction avec les lois fondamentales de la science, ce métal devint, si je puis m'exprimer ainsi, éminemment réactionnaire. Mahulot ouvrit dans son journal une rubrique du radium ; M^me^ Lambercier mère, qui n'avait pas depuis des semaines donné de deux cent mille francs, fit acheter plusieurs tonnes

de pechblende et dota un laboratoire, afin que l'on poursuivît des recherches si utiles à la cause.

J'étais sans doute de méchante humeur : cette campagne pour le radium, au lieu de m'égayer, m'irrita. Je risquai des plaisanteries du pire goût. Elles me firent bien voir de la marquise de Huchedol, qui décidément formait, avec le comte de Courpière, une gauche ; mais elles me rendirent suspect à la droite, et je sentis dès lors qu'on ne s'en remettrait pas à moi du soin de débrouiller et d'organiser la doctrine. J'avoue que je ne regrettai guère ce personnage de Thomas d'Aquin.

On faisait à ce moment des recrues de gens de lettres, qui pouvaient fort bien m'y suppléer. J'étais, entre parenthèse, étonné de les voir là. Je leur croyais plus d'indépendance et d'envergure. Ils me donnèrent l'occasion d'observer qu'aux époques de crise et, je dirai, de révolution comme la nôtre, les deux plus forts mobiles d'opinion sont le snobisme et la frousse. Quand l'intelligence se heurte aux limites du courage, elle s'y casse les ailes, et le plus haut esprit choit de sa hauteur. Les amis de M. de Courpière recueillaient ces épaves tombées des libres espaces dans leur enclos.

J'arrive à l'événement capital qui eut pour conséquence la fixation de la doctrine.

Il parut dans le journal de Mahulot, sous la

signature d'Ignace Lesage, un article que je ne lus point, pour deux motifs.

Le premier est que je hais la cuistrerie, la sophistique, les mœurs polémiques renouvelées de la Ligue, et qu'en dépit des thuriféraires qui proclament Ignace Lesage un génie, je le tiens moi pour un pédant, hargneux, bouffi et sot.

Mon autre motif pour ne point lire l'article est que je l'avais parcouru des yeux. Cette vue rapide m'avait suffi pour constater qu'il rééditait purement et simplement, sous une forme plus scolastique, un lieu commun qui depuis des années traîne partout : à savoir que l'humanité irait tout de travers, si elle se laissait diriger par les hommes qui monopolisent l'intelligence.

Je ne pensais point que de telles redites dussent fort émouvoir l'opinion, même chez M. de Courpière : je me trompais bien. Ce factum était précisément le manifeste que tout le monde attendait. Ignace Lesage venait de poser le premier principe de la doctrine : il avait nié sans vergogne la valeur de l'intellectualité.

J'ai maintes fois assisté à des danses d'apaches autour d'un cadavre (je parle au figuré), mais je ne crois pas que jamais mort ait été piétiné si joyeusement que, ce soir-là, chez M. le vicomte de Courpière, l'idole de la divine Sagesse.

On voyait bien que les mâles surtout prenaient

une revanche et satisfaisaient une haine ancienne, datant peut-être du collège où le mépris des forts sans particule les avait humiliés ; une haine vile, plus vile que celle du pauvre contre le riche, qui a l'excuse du besoin ; une haine héréditaire, enfin la vraie haine de caste. Au fait, le vrai péril social, n'est-ce pas la diffusion des lumières ? Ils n'avaient pas été plus contents, même le jour où ils avaient vu salir, au cours d'un procès de mœurs, le noble nom d'esthète. Quelle fortune ! Intellectuel devenait à son tour une injure et, qui sait ? bientôt une ordure aussi !

Ce qui raffinait leur plaisir, — car ils sont médiocres dans le normal, mais supérieurs dans le sadique, — c'est que l'anathème fût lancé contre les intellectuels par un homme qui ne pouvait cependant pas se targuer d'un autre titre. Au surplus, ce titre-là, eux-mêmes, par une contradiction plaisante, le revendiquaient. Ils se précipitaient dans l'intellectualité comme les émeutiers dans les Tuileries. Ils disaient : « C'est nous qui sont les intellectuels. »

Naturellement, on ne voulut point différer de connaître Ignace Lesage, et Mahulot dut s'engager à l'amener dès la soirée prochaine, c'est-à-dire le surlendemain.

Je lui trouvai le corps de son esprit, et l'air encore plus petdeloup que je n'espérais. Il avait

le front haut, mais qui semblait postiche et rapporté. Pour la tenue, il était paysan du Danube avec affectation, sachant qu'on ne se fait pas bien venir des gens du monde en les singeant, mais en s'aplatissant devant eux. Ses façons à l'égard de Maurice et des principaux d'entre les autres furent écœurantes. Et le pire est qu'il ne jouait même pas la comédie. Il avait une positive considération, en vertu de ses principes politiques, pour la valeur sociale que représentaient M. de Courpière et ses amis, et par suite pour leurs personnes mêmes.

Dès qu'Ignace Lesage fut intronisé, il régenta. Le salon devint une classe. Il y parlait seul, ne tolérant point la contradiction : car il était agressif sans avoir le goût de la lutte, comme les enfants qui ne taquinent que les chiens enchaînés. Il faisait méthodiquement l'éducation de ses auditeurs, élucidait, classait, systématisait leurs idées éparses et rudimentaires, leur fournissait un petit stock de formules faciles à comprendre, et surtout à retenir.

J'ai dit la base du système : l'intellectualité, en bloc, était niée. Une fois cette exécution faite, le démolisseur ne pensait pas encore en avoir fini avec la vérité, et l'ayant abattue d'un coup, comme disent les bouchers : il la détaillait.

Il supprimait d'abord la raison. Au nom de la

science positive et de l'expérience, il proclamait la vanité des principes éternels et nécessaires ; et ce qu'il enseignait là n'était pas bien neuf ; mais ce qui l'était, et admirable, c'est l'interprétation qu'en faisaient ses ouailles : elles poussaient la chose à l'extrême, et s'assuraient naïvement que croire à deux et deux sont quatre est la plus grande preuve d'imbécillité.

Après qu'il s'était servi de la science pour tuer la raison, le petdeloup tuait la science, n'en ayant plus l'usage.

Ses arguments contre elle manquaient aussi de nouveauté, et j'avais ouï bien avant sa venue ses disciples mêmes d'aujourd'hui en alléguer de semblables, quand ils dénonçaient la banqueroute du savoir humain à chaque irrégularité dans le service du téléphone et à chaque défaillance de leur automobile. Mais peu lui importait la nouveauté ou la qualité des arguments : l'essentiel était d'abolir toute connaissance, inconciliable avec sa foi, et de conclure à un scepticisme total, pour dogmatiser ensuite à son aise.

En attendant, comme il avait mis au rebut les deux pierres de touche de la vérité, qui sont le raisonnement et l'expérience, il devait d'urgence en inventer d'autres. Les siennes étaient la tradition et la raison d'État. Tout ce qui nous vient des ancêtres, des morts, était, selon lui, sacré. De plus,

la loi suprême étant le salut de la société, tout ce qui en conditionne l'existence devait sans plus ample informé être tenu pour légitime, ou plutôt pour nécessaire, et pour moral ou pour vrai.

C'est ainsi qu'il restaurait, entre autres choses, la religion, à laquelle il ne croyait pas, et à laquelle il trouvait parfaitement superflu de croire, pourvu qu'on la maintînt et qu'on en usât comme d'un instrument de règne.

Encore sur ces divers points, le plus curieux n'était pas la doctrine du maître, mais les déformations que lui faisaient subir les disciples, et les conséquences extrêmes qu'ils en tiraient, assez logiques somme toute.

Ils répudiaient comme lui les communes pierres de touche de la vérité, mais ils n'adoptaient pas précisément les siennes. Ils s'en tenaient, dans l'ordre de l'intelligence, à une sorte de *credo quia absurdum*, et, dans l'ordre pratique, à une règle bien connue : *La fin justifie les moyens.* Ils allaient gaîment jusqu'au terme de la déraison et de l'immoralité, qu'ils prenaient, grâce à la dialectique de leur pion, pour une raison et une morale transcendante.

Ils identifiaient, d'autre part, la tradition avec leurs préjugés, et la fameuse raison d'État avec leur intérêt de caste ou leur intérêt personnel. Ce genre d'égoïsme est humain et instinctif, mais

je trouve exorbitant qu'on l'érige en dogme.

Fanatisés par le prophète autoritaire et rogue qui les catéchisait, ils osaient un réactionnarisme intégral, où depuis un siècle personne, même dans leur camp, n'a espéré que l'on pût revenir un jour. Ils étaient de vrais utopistes, — à rebours, mais des utopistes, et millénaires comme tous les utopistes : ils attendaient un messie, un sauveur. Ils se croyaient traditionalistes et ils étaient césariens (je comprenais maintenant l'air dix-huit brumaire du vicomte).

Le petdeloup, qui sentait à merveille son public, égayait ses arides leçons de morceaux de bravoure, à l'imitation de Joseph de Maistre, son dieu. Il faisait le panégyrique du soldat providentiel ; il peignit un soir avec délices les sanglantes horreurs de la prochaine émeute, conduite par les hommes d'ordre. Je crois l'entendre qui crie, aux applaudissements de tous, et principalement des froussards :

— On étripera la canaille ! On la décervellera !

— Et vous, pensais-je, on vous re-guillotinera.

Je dus quitter le salon, j'étais hors de moi. J'allai à pied jusqu'à la place de la Concorde. Le comte de Courpière m'avait suivi. J'eusse préféré être seul. Je lui dis, par bravade, en arrivant aux chevaux de Marly :

— Savez-vous ce que je pense ? Je pense qu'un

jour, qui n'est pas loin, nous reverrons ici la guillotine.

— C'est tout à fait mon sentiment, me repartit le comte.

Cette réponse me surprit un peu.

Cependant les disciples ne se bornaient pas à défigurer la doctrine du maître : ils la transmuaient, si je puis ainsi parler ; j'entends que toute cette passion politique n'aboutissait en fin de compte qu'à des gestes de galanterie. J'ai dit ailleurs que tous les groupements mondains ont pour objet fatal, unique, l'encouragement et l'exploitation de la galanterie : ce groupement-ci n'y échappait point, bien que fondé en vue d'un objet différent.

Sénèque a défini l'amitié entre hommes une concordance des aspirations et des antipathies : là où il y a hommes et femmes, cette concordance produit l'amour et tout ce qui s'ensuit naturellement. Mme la vicomtesse de Courpière eut le chagrin de voir sa maison devenir en fort peu de temps un établissement analogue à celui de Mme Riverol-Saligny.

Les dames de joie se remirent à leur besogne avec un zèle pieux et firent de la propagande selon leurs moyens. Mme Valvin n'était plus toute à tous, ni réduite aux intérims : on la prisait comme maîtresse en raison de son importance dans le parti, et on s'honorait de l'avoir autant que

d'avoir la baronne d'Ws-Marines. La duchesse même de Verneuil ne se refusait point, et la septuagénaire Huchedol s'offrait : c'est l'impénitence finale.

Comme nous étions tous du même avis sur tous les points, ou que nous étions censés l'être, ces dames nous prodiguèrent d'abord leurs faveurs indistinctement et sans faire acception de personnes. Je dis « nous », parce que j'en profitais moi-même, sans le mériter.

Mais bientôt des préférences se marquèrent. On s'arracha le petdeloup, et ce fut un spectacle à mourir de rire : car son snobisme n'allait point jusqu'à préférer les « femmes du monde » à une maîtresse quasi-ancillaire, avec quoi il vivait depuis des années dans une mansarde du quartier des écoles. Mais jamais il n'aurait osé refuser la politesse, et je crois bien que, même avec la vieille marquise, il y passa.

Ai-je toutefois besoin de dire qu'il n'était pas le vrai sultan, et qu'il ne venait qu'après Maurice ? Mon ami avait toutes les femmes à ses genoux, humbles, patientes, attendant leur tour. Tout le féminin lui faisait litière — ou piédestal. Quel couronnement d'une telle carrière ! Quelle apothéose pour un tel homme !

Mais la Providence — de qui nos hôtes parlaient si volontiers et, à ce qu'il me semble, avec un

peu d'indiscrétion — la Providence, qui se plaît aux contrastes, avait fait de ce grand manieur de femmes, et dans le même temps où il les tenait toutes à merci, l'esclave, la propriété, la chose d'une seule femme, la plus obscure, presque une enfant, élue pour la vengeance des autres.

Lorsque M. le vicomte de Courpière se vit en butte à tant de désirs désintéressés, et même profitables, il frissonna d'épouvante, comme naguère quand les femmes ne le sollicitaient que pour l'exploiter. Je lui remontrai que ce n'était pas la même chose du tout, qu'en ce temps-là il avait failli sortir de sa voie, et que maintenant il y rentrait. Mais il ne m'écoutait seulement pas. Et pour esquiver la fatalité de l'adultère, il fuyait le domicile conjugal, il courait se réfugier chez Claudie. Je dois dire qu'elle souriait de ces terreurs.

Elle ne l'eût point banni de sa présence, s'il l'eût trompée une ou deux fois par hasard. Mais c'est lui qui ne voulait pas, et sans doute qui ne pouvait pas la tromper.

Bien qu'il ne fût guère de sang-froid, il sut d'abord se tirer d'affaire assez habilement. Il posait pour le mari conservateur, j'entends qui ne badine pas avec ses devoirs ; ou bien il affectait un puritanisme que les anarchistes célèbres ont mis à la mode, et, sans être en mesure de se prétendre vierge comme certains d'entre eux, il

se piquait de chasteté (cette vertu que Stendhal appelle si justement comique). Il n'accorda ses faveurs ni à la marquise de Huchedol, ni à la baronne d'Ws-Marines, qui se les disputaient.

La baronne prit le parti de tout bonnement faire comme si elle les avait obtenues et se donna des airs de maîtresse officielle. La marquise, froissée, rendit officielle la constitution de son groupe de gauche avec le comte de Courpière, MM^mes^ Arrow et de Passelieu.

Mais, sur ce, M^me^ Valvin eut un renouveau de passion pour mon pauvre ami. Elle le harcelait, elle l'épiait ; il ne savait plus comment tromper la surveillance de la mère pour aller chez la fille.

Ce jeu de cache-cache me semblait divertissant, mais non point à lui, qui, pour se soulager, retournait sa veste dès qu'il arrivait chez Claudie et tenait des propos révolutionnaires.

J'abondais dans le même sens ; Claudie, qui n'a pas de superstitions, faisait chorus. Ah! Dieu! si l'on nous avait entendus ! — Il était particulièrement opportun que l'on ne nous entendît pas. Les élections étaient proches. Pour assurer un siège à son gendre, M^me^ Lambercier, sur le conseil de Mahulot, lui faisait donation d'une part des Joncherets : une centaine d'hectares, avec un charmant pavillon (celui, paraît-il, où l'on avait séquestré

naguère Emilienne). Le vicomte résolut d'y installer Claudie pour l'été.

Elle accepta l'invitation étourdiment, ou avec une étourderie feinte. Cette imprudence me fit frémir ; mais je n'avais aucune chance de les dissuader, et je ne donne jamais de conseils inutiles.

XII

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Je ne pense pas avoir besoin de précautions oratoires, ni que mes lecteurs s'effarouchent de la cuisine électorale que l'intitulé de ce chapitre-ci leur promet. S'ils daignent se rappeler ce que j'ai dit des variations qu'exécute le monde sur le thème de la politique, ils doivent présager que la campagne de M. le vicomte de Courpière fut un épisode surtout romanesque.

Heureusement : car elle n'eût point, sans cela, présenté le moindre intérêt, le succès en étant par trop assuré d'avance. Presque tout le peuple de la circonscription choisie dépendait soit de M^me^ Lambercier ou de Mahulot. Les futurs électeurs de M. de Courpière étaient pour la plupart quelque chose comme ses domestiques, ce qui rentre dans sa conception du suffrage universel.

Le sérieux de l'élection en étant le moindre intérêt, l'on s'en occupa d'abord, afin de n'avoir plus à y revenir. Il fallait avoir au moins l'air de faire campagne pour de bon, et trois choses étaient conséquemment nécessaires : une étiquette, un programme, un concurrent, — on ne peut tout de même pas se battre contre les moulins et rien n'est piteux comme le *walk-over*.

C'est Mahulot, bien entendu, qui dénicha le concurrent, qui fut une trouvaille. Le nommé Goguelat était un ancien instituteur, déplacé à la suite d'une affaire de mœurs. Je suis convaincu de son innocence, car ses ennemis politiques n'avaient pas eux-mêmes réussi à rendre sa culpabilité probable. C'est pourquoi on ne l'avait que déplacé, mais on guettait une occasion de le révoquer. Il la fournit, l'extrême modicité de ses appointements l'obligeant à pratiquer, en même temps que l'enseignement, le braconnage.

Mahulot l'avait alors pris comme garde, puis renvoyé pour une indélicatesse ; mais, avec Mahulot, une brouille était toujours l'origine d'une plus grande intimité, même à ce degré-là de l'échelle sociale. Cet individu était resté occultement à la solde du châtelain de Brézolles, et ne se donnait pas même la peine de simuler une autre profession. Il vivait au café, où, ayant pris le pli de faire des cours, il en faisait un de socialisme,

à la portée des intelligences les plus rudimentaires, et sans la moindre menace effective à l'adresse des possédants.

Ce socialisme de Goguelat contrariait un peu M. de Courpière, qui s'était mis en tête de se qualifier lui-même socialiste : non point qu'il sût au juste ce que c'est, ou que l'opinion régnante dans la contrée l'y obligeât, mais par coquetterie. Mahulot lui suggéra qu'il serait peut-être plus distingué encore de se présenter avec un programme de décentralisation. Avant tout, il fallait saisir cette occasion d'un instituteur laïque suspecté pour ses mœurs, qui obligeait presque le clergé à se prononcer catégoriquement en faveur de M. de Courpière et de la vertu.

Je me souviens qu'à ce propos, M. de Courpière le père intervint dans le débat de façon inattendue. D'ordinaire il se taisait, lorsqu'on discutait devant lui sur la candidature de son fils, mais il écoutait avec une attention hostile, et il ne dissimulait point sans peine son désir de la voir échouer. Il condescendit cette fois à exprimer une opinion.

En peu de mots, dits d'une voix méprisante et coupante, il signala le péril d'une alliance trop franche avec le clergé ; il osa prétendre qu'en France, une opposition qui s'entiche de cléricalisme compromet sa chance. Je suis d'ailleurs du même avis.

Les idées du comte sur ce point semblaient si arrêtées, et la rédaction en était si nette, que son petit discours eut l'air d'une profession de foi et d'un contre-programme. J'observai qu'il dit à deux reprises : « Moi, si je me présentais aux suffrages de mes concitoyens... » J'observai aussi que Mme la marquise de Huchedol l'approuvait sans aucune réserve, et cela me surprit : car elle avait beau être chef du groupe de gauche, je ne l'eusse jamais soupçonnée d'un anticléricalisme quelconque, même si anodin.

Maurice, une fois résolu à lâcher le socialisme pour la décentralisation, n'avait plus qu'à choisir son étiquette. Nous lui conseillâmes tous celle de républicain. Il l'adopta. Mais il eut la droiture d'y vouloir ajouter l'adverbe « sincèrement », pour signifier le contraire.

Seule d'entre nous, la vicomtesse, qui est naïve, se choqua de ce républicanisme.

— Quoi ? dit-elle, vous mettez votre drapeau dans votre poche ?

— Où donc voulez-vous que je le mette ? répliqua Maurice.

Cette boutade fit sourire.

Puis chacun cria haro sur la vicomtesse. On lui remontra durement que le parti avait un idéal, mais qui n'était pas une chimère et qu'on entendait réaliser ; qu'il ne sied pas de faire la petite

bouche ni de prendre des mitaines quand on est des hommes d'action ; que le scrupule est un péché, et que la fin, encore une fois, justifie les moyens.

Mme la vicomtesse de Courpière a toujours été récalcitrante à ces grandes vérités. Aussi le vicomte n'aimait-il point qu'elle se mêlât de son élection. Il ne le permettait qu'à Claudie ; et il courait rue Murillo.

C'est là que la politique se transposait comme j'ai dit, le plus complètement. La campagne électorale de Maurice n'était pour ces deux amoureux qu'un prétexte à villégiature commune. Les préparatifs de leur mise en ménage leur procuraient les mêmes joies simples qu'à des fiancés du petit monde. Je n'eusse point imaginé le vicomte si susceptible de s'intéresser à la lingerie et à la batterie de cuisine.

Ils fouillaient ensemble les magasins. Aux repas — car Maurice en prenait équitablement un sur deux rue Murillo, ils ne parlaient que de soldes et de prix de réclame. Je me rappelle une conversation assommante sur le point de savoir s'il convenait de se fournir d'épicerie dans le pays même, ou de la faire expédier de Paris par Potin.

Après le café, leurs libertés devenaient offensantes pour un tiers — je n'ose pas dire incommode, puisque précisément je les incommodais si peu. L'on se serait cru dans l'île d'Haïti, mais

point aux environs du Parc Monceau. L'on se sentait honteux d'être là et de n'être pas au moins en manches de chemise.

Leur dialogue n'était plus qu'une espèce de gazouillement, et ils ne se souciaient point que les mots, ou les syllabes détachées qu'ils articulaient, offrissent le moindre sens. Je sais bien qu'à la place de Maurice je n'aurais rien trouvé à dire de plus intelligent; mais ce langage de l'amour, qui nous paraît volontiers sublime lorsque nous le parlons nous-mêmes, nous semble inepte lorsque nous l'entendons parler.

Je me demandais, avec des bâillements, à quels excès se porterait cette niaiserie, en plein air, quand, pour encadrer leur idylle, au lieu d'un appartement parisien, ils auraient ce paradis, ou ce Paradou, des Joncherets.

Je ne me désespérai donc point d'un contretemps, qui était au reste à prévoir; mais le vicomte, peu habitué aux traverses, ne prévoit guère ce qui contrarierait ses desseins. Il avait totalement oublié de demander à la vicomtesse où elle passerait l'été avec les enfants; et il ne s'avisa de lui poser cette question qu'un jour, vers la mi-juin, qu'il l'entendit parler du prochain départ. La vicomtesse répondit, comme juste, qu'elle n'avait jamais pensé aller cette année-là autre part que chez sa mère, aux Joncherets.

Maurice déclara que cela n'avait pas le sens commun ; mais quand il entreprit de justifier cette déclaration saugrenue, il se trouva fort empêché de trouver aucun argument.

La vicomtesse alors s'exalta. A l'heure où toutes les femmes de France menaient la croisade en personne aux côtés de leurs époux, allait-elle s'éloigner du sien? Non ! Elle prétendait le suivre partout, et jusque dans les réunions publiques.

— Vous me gênerez plutôt, dit Maurice, qui, en désespoir de cause, allégua la convenance, la nécessité de loger, non pas au château chez sa belle-mère, mais chez lui, dans le pavillon qu'elle lui avait donné. La vicomtesse repartit que cela ne lui semblait pas du tout nécessaire, mais que, si Maurice y tenait, elle s'installerait fort volontiers dans ce pavillon qu'elle connaissait bien, qui était très joli et très logeable.

Il n'eut que le temps de répondre qu'au fait cela n'était pas nécessaire du tout, et qu'il s'installerait volontiers avec elle au château, d'où il serait fort heureux de diriger avec elle ses opérations.

Voyant qu'il se contenait à peine, je saisis le premier prétexte pour l'entraîner dehors, où il put donner cours à sa fureur. Je n'oserais point rapporter les intempérances de langue qu'il se permit à l'égard d'une épouse si digne de tous les respects, ni, encore moins, les extravagances qu'il

débita. J'ai beau ne le contredire autant que possible jamais, je ne pus lui accorder que la décision de madame la vicomtesse fût critiquable. Je tentai de lui parler raison ; mais je ne réussis qu'à le surexciter davantage. Il était prêt aux larmes quand nous arrivâmes chez Claudie.

C'est alors que j'admirai l'intelligence, le doigter de cette charmante femme, et le pouvoir qu'elle avait sur mon ami. D'un seul mot, elle l'apaisa. Elle prétendit que jamais elle n'avait pour de bon compté de vivre maritalement avec lui dans cet ermitage : elle ne lui avait laissé l'illusion jusqu'aujourd'hui que pour ne pas lui causer de peine ; mais la plus élémentaire prudence leur commandait de se loger séparément et de ne se voir qu'en cachette, ce qui au reste les amuserait beaucoup plus, de sorte que tout était pour le mieux.

Maurice partagea sur-le-champ cette façon de voir, et se détermina enfin à pleurer, mais de tendresse, à compte sur la félicité qu'il se forgeait.

Je fus bien aise que Claudie eût des idées de prudence ; mais je m'en étonnai davantage que, pour expliquer à sa mère la longue absence qu'elle allait faire bientôt, elle prétextât un voyage de tout l'été en compagnie de son époux légitime. L'invraisemblance me parut un peu forte, même pour une personne aussi peu futée que Valvin.

Mais cette étourderie n'effraya point Maurice, qui était à l'optimisme.

L'optimisme lui suggéra de la piété filiale, et il s'avisa qu'on avait négligé d'inviter le comte aux Joncherets. Il répara cet oubli le même soir.

Le comte, dès les premiers mots de son fils, pinça les lèvres avec mystère et sourit comme pour soi seul. Puis, levant la vue brusquement, il darda sur Maurice un regard qui lui eût fait mal si on pouvait tuer par télépathie. Et il déclara enfin qu'il viendrait peut-être de-ci de-là passer trois ou quatre jours aux Joncherets, et même à Brézolles, où il était aussi invité, mais que sa résidence fixe serait Courpière, attendu qu'il avait tâté le terrain, que sa popularité dans les communes voisines paraissait considérable, et qu'il avait pris — comme son fils — la résolution de poser sa candidature aux élections législatives.

Je crus m'apercevoir que ce discours fit peu de plaisir à Maurice, qui se moquait pourtant de toutes les élections, et même de la sienne. Il regarda le comte aussi tendrement que le comte l'avait regardé, et lui souhaita bonne chance d'une voix terriblement sarcastique. Le comte le remercia d'une inclination fort cavalière pour un homme de tantôt soixante-dix ans.

L'annonce de cette candidature et le départ presque soudain du candidat pour Courpière firent

quelque bruit dans le Landerneau de la bonne cause. Le départ de M^me^ la marquise de Huchedol, qui l'accompagnait, y fit scandale. Il faut avoir vraiment bien de la complaisance à médire, pour interpréter de travers la cohabitation de deux personnes dont il est vrai que les âges sont assortis, mais d'ailleurs rassurants.

Maurice, qui dauba fort sur l'engagement de la marquise comme agent électoral du comte, était à cent lieues de se douter que sa belle-mère l'allait pourvoir lui-même d'un agent de même sexe. M^me^ Lambercier avait invité aux Joncherets la baronne d'Ws-Marines, sans prendre garde qu'elle consacrait ainsi la pseudo-liaison du vicomte avec cette dame. La vicomtesse, bien certaine de leur platonisme, n'avait soulevé aucune objection.

Le seul qu'on ne pressentit point fut Maurice, qui vit un beau soir son Égérie arriver aux Joncherets pour dîner. Il le prit bien : il était de belle humeur ; moi aussi, ma foi, tout s'arrangeant au mieux selon les pronostics de Claudie.

Voici notre emploi du temps.

Laissant à MM^mes^ de Courpière, d'Ws-Marines et Lambercier le soin d'aller voir à domicile si les paysannes ne manquaient point de linge, ni leurs poupons de lait stérilisé, s'il n'y avait point quelque vache morte à remplacer, ou même quelque vache malade à remplacer aussi par anticipa-

tion, nous réservions nos forces, Maurice et moi, pour les conférences et les beuveries. — Ces dames ne se faisaient pas faute de se montrer aux conférences, sinon aux beuveries, surtout Mme de Courpière, qui jugeait bon d'y exhiber ses enfants, en grande toilette, pour séduire le peuple.

Quand je parle de conférences, que l'on n'aille pas s'imaginer que Maurice fût subitement devenu orateur. Je lui avais fabriqué de mon mieux un seul et unique texte, qu'il répétait imperturbablement de village en village. La voix est bonne, et cette grâce de page effronté, qui lui est restée outre la quarantaine, valait à mes élucubrations, quand elles passaient par sa bouche, un succès prodigieux.

Je n'avais pas fourré là-dedans trop de théories, notamment sur la décentralisation. Je n'y en avais même pas fourré du tout. Mais, en vertu du grand principe édicté par Joseph de Maistre « qu'on n'a rien fait contre les opinions tant qu'on n'a pas attaqué les personnes », je me bornais à salir notre concurrent, ce coquin de Goguelat, — et je prie mes lecteurs de croire que je ne disais pas « coquin ».

Ses mœurs me fournissaient un thème inépuisable en sous-entendus. Je ne me gênais pas non plus pour mettre les points sur les *i* : dans ces milieux populaires, l'ordure crue est ce qui porte

le mieux, — comme dans les salons. Je ne rougissais de mon œuvre que les jours où Mme la vicomtesse de Courpière, avec ses deux petits enfants, prenait place dans l'auditoire ou sur l'estrade.

Mais la vicomtesse, en vertu de cet autre grand principe qu'il faut ce qu'il faut, écoutait sans sourciller, et les deux chérubins étaient même dressés à signaler de leurs bravos inconscients l'un des plus dégoûtants passages.

Goguelat ne manquait pas une sur quatre de ces conférences, et je craignais que cette assiduité ne rendît suspecte la sincérité de sa candidature. Mais comme il savait bien ce que lui rapportaient toutes les infamies débitées sur son compte, il prenait chaque fois un nouveau plaisir à les entendre. Il en riait comme un bienheureux, en se frappant sur les cuisses, avec une indiscrétion déplorable.

Nos calomnies ne faisaient pas grand mal à sa réputation, et nos subventions lui aidaient à la rétablir : car il démontrait aux femmes de la contrée, en se les payant, qu'il avait plus de goût pour leur sexe qu'on ne prétendait.

Le plus assidu de nos auditeurs, après Goguelat, était une femme, jeune et jolie, qui n'avait pas, comme on dit, ses yeux dans sa poche, mais qui n'en avait que pour Maurice. J'appris qu'elle s'ap-

pelait Taupier, qu'elle était receveuse des postes, légère — avec choix, et qu'elle disposait d'une influence — que je ne me mêle point d'expliquer.

J'avertis Maurice, et je lui conseillai d'entreprendre à tout hasard la jeune personne ; mais il me répondit qu'il n'avait pas à ménager les influences, et que, son élection étant une chose faite, je n'en devais point parler comme d'une chose aléatoire.

Mlle Taupier, qui sortait la dernière de la salle où Maurice venait de pérorer, lui jeta un regard plein de promesses. J'engageai de nouveau mon ami à s'en aller voir, malgré l'heure indue, s'il n'avait point quelque lettre à la poste restante. Mais il ne voulut point m'écouter et m'entraîna dans le café voisin. Les beuveries, dont j'ai précédemment parlé, étaient d'ordinaire les mêmes soirs que les conférences.

Les hommes que leur naissance ne prédestinait pas à boire de mauvais alcool en compagnie de petites gens connaissent à présent tous cette nécessité, par le service militaire. D'ordinaire, ils ne la subissent qu'avec beaucoup de répugnance. Je suis confus d'avoir à mentionner ici que M. de Courpière s'y soumettait, non par corvée, mais avec entrain et avec plaisir.

Le goût qu'il eut toujours pour les sociétés un peu crapuleuses explique cela, qui servait fort sa

popularité. Je lui tenais lieu de repoussoir, n'ayant jamais pu, quant à moi, ingurgiter sans d'affreuses grimaces les liquides de qualité inférieure.

Il poussait la patience jusqu'à ne point faire mauvais visage quand nous étions réduits à coucher dans quelque auberge. On nous y offrait pour nous deux la meilleure chambre, ou plutôt la seule, qu'on appelait la chambre des mariés. Les autres voyageurs étaient des rouliers qui couchaient pêle-mêle dans des salles accommodées en dortoirs.

A l'heure de leur lever, en pleine nuit, ils envahissaient notre chambre, ils nous réveillaient de leurs acclamations, et ils nous obligeaient à descendre boire avec eux l'absinthe de trois heures du matin !

M. de Courpière préférait cependant les soirs où il pouvait feindre une de ces couchées à l'auberge pour ne pas rentrer aux Joncherets, et rejoindre sa maîtresse au pavillon. Nous y passions alors la nuit dans des conditions bien différentes : car ses libations le laissaient dispos, et la maison sonore ne me permettait point d'en ignorer ; mais je souffrais tant de l'estomac qu'il ne me restait plus de sensibilité pour le supplice de Tantale, et j'étais réduit à des procédés renouvelés des Romains.

Une campagne si vigoureusement menée ne pouvait que tourner bien, et, s'il est des degrés

dans la certitude, je puis dire que l'élection de M. le vicomte de Courpière, sûre dès le début, l'était plus encore après trois semaines.

Nous eûmes alors coup sur coup deux nouveaux arrivants que nous n'attendions guère : premièrement Mme Valvin, conviée par Mme Lambercier à notre insu, au même titre que Mme d'Ws-Marines. Je jugeai cette invitation peu opportune, et Maurice lui-même en parut, une heure, décontenancé. Mais Claudie n'en fit que rire et se trouva avoir raison, car Valvin s'occupa de notre politique avec les autres dames, et, pour le reste, nous laissa bien tranquilles.

L'autre arrivant fut le comte de Courpière, qui n'était point fâché de nous faire voir que sa propre candidature lui laissait des loisirs, et qu'il pouvait s'offrir un petit congé.

Il était surtout curieux des affaires de son fils. Il s'en fit rendre compte minutieusement, nous emboîta le pas durant plusieurs jours, et ne trouvant, à son vif regret, rien à blâmer, sauf la réserve du vicomte avec la receveuse, il prit les Joncherets en dégoût ; il les quitta pour s'installer trois jours à Brézolles.

Mahulot y était alors seul avec Mlle Gaupigny. Il faut croire que le souvenir de ce qui s'était passé entre Emilienne et le comte ne gênait ni cette demoiselle, ni son amant, ni le comte lui-même.

Jamais d'ailleurs Mahulot n'avait imputé le rapt qu'à Maurice. Mahulot, Emilienne et le comte ne se quittèrent pas de ces trois jours, faisant, dans l'un ou l'autre parc, de longues promenades à pied.

Comme les criminels qu'une mystérieuse attraction ramène sur le théâtre de leur forfait, malgré eux M. de Courpière et Mlle Gaupigny revenaient toujours rôder autour du pavillon où celle-ci avait été séquestrée par celui-là. A l'aspect seul de ces lieux complices, ils étaient démangés d'avouer. Ils ne purent enfin se tenir, ils dirent à Mahulot le fin mot de la ténébreuse affaire, et eurent fantaisie de lui faire visiter la maison, qu'ils croyaient inoccupée. On juge de leur stupeur quand ils s'aperçurent du contraire, et tout juste à temps pour ne se point faire pincer en flagrant délit d'effraction.

Quelques instants plus tard, ils virent dans le jardin Claudie, qui ne se cachait pas. Le comte avait eu naguère deux ou trois occasions de la rencontrer : il la reconnut, et n'eut point de peine à deviner ce qu'elle faisait ici.

Cette découverte ranima toutes les vieilles rancunes de Mahulot contre Maurice, parce qu'il entrevit tout de suite une possibilité de trahison : il a l'instinct, la manie de trahir.

Il ne songea qu'à trahir Maurice politiquement : la preuve est qu'il ne souffla mot, ni à la vicomtesse

outragée, ni à Mme Lambercier, sa vieille amie. C'est dans le public qu'il fallait répandre le mauvais bruit, sans donner l'éveil à personne de la famille. Je suis presque certain que Mahulot employa pour cet office la toute-puissante et intrigante Mlle Taupier ; mais nous ne surprîmes pour lors rien de sa stratégie : nous n'en pûmes voir que les effets, qui furent presque soudains, et terribles.

Dès le lendemain, M. de Courpière le père, qui ne cherche pas les responsabilités, disparut. Le même soir, nous avions une conférence, où, par bonheur, la vicomtesse, incommodée, n'assista point.

L'air du public me parut d'abord équivoque. Le vicomte prit la parole, qui lui fut coupée presque aussitôt par des rumeurs, qui dégénérèrent en huées. J'admirai mon ami, qui tint tête à l'orage. Il ne perdit pas la mémoire, malgré une colère que je puis nommer fort justement une colère de dindon, car sa voix imitait à miracle les gloussements de cet animal.

Mais nous n'étions pas au bout de nos étonnements. Dès que le vicomte se rassit, notre concurrent stipendié se leva. Pensant n'avoir plus rien à tirer de nous, ce n'était plus par complaisance ni pour rire qu'il posait sa candidature.

Comme nous lui avions donné l'exemple des

attaques personnelles, il y répliqua, et avec une facilité d'élocution ahurissante, par des attaques également personnelles : nous prêtions le flanc. Il fit le développement qui s'indiquait sur la licence des riches, et stigmatisa les époux sans scrupule qui installent leur faux ménage dans la même sous-préfecture que le vrai.

— Pas d'insinuations ! hurla Maurice. Précisez !

Heureusement, une nouvelle huée, formidable, dont Mlle Taupier donna le signal, empêcha que l'on entendît cette téméraire injonction, et nous dûmes battre en retraite précipitamment.

Il nous parut clair que ces gens savaient tout, et que la cause de leur indignation était l'affection même qu'ils portaient à la vicomtesse. Mais l'inconséquence des foules est plaisante. Le surlendemain, dans un autre village, où cette fois la vicomtesse et toutes nos dames nous avaient accompagnés, les mêmes scènes se répétèrent. Seulement, on ne se borna pas à injurier le vicomte pour lui faire sentir que l'on prenait le parti de la vicomtesse, on injuria la vicomtesse par-dessus le marché.

Elle perdit instantanément le goût de la politique et déclara qu'elle ne mettrait plus le nez hors du château. La bouillante Mme d'Ws-Marines et Mme Valvin entreprirent de la remonter, et la baronne se fit fort de trouver de quoi il retournait.

Monsieur le Curé lui parut plus à même que personne de nous renseigner sur les causes de ce brusque et incroyable revirement des esprits. Elle l'interrogea carrément. Il parut empêché à lui répondre. Il le fit avec des réticences et sans la regarder en face. Il se garda de lui citer un nom ; mais enfin il avoua que monsieur le vicomte manquait de respect au pays, en y entretenant une maîtresse presque sous les yeux de sa femme.

La baronne ne douta point qu'il ne s'agît d'elle-même. Elle se hâta donc de répondre que l'éloignement de cette personne était un sacrifice trop grand, qu'il ne fallait pas demander.

— Je m'excuse, dit-elle, de parler si ouvertement à un homme de votre caractère.

Monsieur le Curé, dont le caractère était une aimable indulgence, repartit qu'on ne demandait rien de pareil, et qu'au surplus il ne s'ingérait jamais des affaires d'autrui à moins d'y être invité expressément.

M^me^ d'Ws-Marines l'y invita très expressément, et il dit enfin qu'il engageait monsieur le vicomte à se mettre bien avec M^lle^ Taupier.

Il ne dit pas comment s'y prendre, ce qui eût passé pour le coup son caractère de prêtre ; mais M^me^ d'Ws-Marines n'était point femme à s'y tromper, et, aussitôt le curé parti, elle appela Maurice, à qui elle dit, avec cette crudité de langage qu'au-

torise la liberté des camps, même politiques :

— On nous soupçonne d'adultère. Le Curé dit qu'il n'y a qu'un moyen de sauver la situation : il faut que vous couchiez avec cette Taupier.

— Ah! zut! répondit Maurice sur le même ton. Je veux bien boire, mais je ne couche pas.

Cela était facile à dire : en attendant, M. de Courpière ne pouvait plus affronter ses électeurs sans être insulté. Goguelat gagnait chaque jour du terrain. La Taupier travaillait pour lui comme la baronne et Mme Valvin pour nous. Il n'eût évidemment tenu qu'à Maurice de la gagner à notre cause, mais il renâclait : ce dont Mme d'Ws-Marines lui faisait honte, comme d'une lâcheté.

Mme Valvin ne pouvait pas comprendre que l'on fît tant de façons pour cette chose-là. La vicomtesse elle-même ne dissimulait point qu'elle pardonnerait un péché utile. Mme Lambercier fulminait contre le siècle et déplorait que de telles abominations fussent indispensables, mais elle les reconnaissait indispensables.

Il n'était pas jusqu'aux deux enfants qui ne s'en mêlâssent, bien innocemment. Le petit garçon ne se mettait plus à table sans dire :

— Eh bien, papa, et Mlle Taupier ?

— Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ? disait la petite fille.

Moi, je pâmais de rire, et je n'appelais plus

Maurice que Boule-de-Suif, en souvenir de la nouvelle de Maupassant, où la situation est pareille, sauf les sexes.

Il haussait les épaules et s'en allait pleurer dans les bras de sa Claudie. Il lui protestait qu'il ne la tromperait point avec ce torchon. Mais Claudie, qui est femme de sens, le gourmandait, et menaçait de le mettre à jeun, pour lui apprendre.

Elle finit par avoir raison de lui, mais trop tard. C'est huit jours à peine avant le scrutin que Maurice décida de marcher. Mais il fallait encore le consentement de M^lle^ Taupier, et, comme elle n'était pas du monde, le délai lui parut trop bref. Elle repoussa donc les avances du vicomte, malgré l'envie qu'elle avait probablement d'y céder.

Je puis dire que dès lors le sort en était jeté, et je n'insisterai pas sur les mornes journées qui suivirent, ni sur la fatale soirée du scrutin...

A mesure que les résultats partiels nous étaient transmis, notre réunion dans le grand salon du château prenait de plus en plus l'aspect funèbre. Je me rappelais l'enterrement de notre regrettée comtesse, et la présence, alors comme aujourd'hui intempestive mais bien agréable, de M^me^ Valvin, sa jeunesse toujours allante, son rayonnement machinal.

L'automobile faisait la navette entre le château

et le pavillon, portant les dépêches à Claudie. Quand la dernière nous arriva, fort avant dans la nuit, Maurice voulut la porter lui-même. Nous partîmes ensemble : je voulais le suivre jusqu'au bout.

J'aurais mieux fait de rester. Le lendemain, à la première heure, on apporta une autre dépêche aux Joncherets, pour Maurice. Tout le monde dormait, sauf Valvin, qui se lève avec l'aurore. Elle crut la dépêche urgente et la donna elle-même au valet de chambre de Maurice, avec ordre de la remettre sur-le-champ. On lui répondit que monsieur le vicomte n'avait point couché au château, et qu'il était sans doute au pavillon. Elle n'y entendit pas malice et fut au pavillon à pied.

Elle vit toutes les persiennes closes, car nous dormions ferme après tant d'émotions. Elle heurta rudement à la porte et fit un charivari qui enfin nous réveilla : nous mîmes, tous trois simultanément, la tête à nos fenêtres, ce qui dut, entre parenthèse, être fort comique. Mais Valvin ne le prit pas ainsi.

Quand elle vit M. de Courpière et sa fille côte à côte, dans un appareil qu'il est superflu que je qualifie plus précisément, elle se mit à redoubler de cris et à faire tous les gestes de l'attaque de nerfs. Je me couvris comme je pus et je descendis lui taper dans les mains, d'où je tirai

d'abord la dépêche, que j'ouvris : elle était de M. de Courpière le père, de qui elle annonçait l'élection au premier tour, avec une écrasante majorité.

XIII

POUR AVOIR UNE DOT

Certains hommes, notamment aux heures critiques, estiment avec une incroyable fausseté la valeur relative des événements.

Il sautait aux yeux, je pense, que le plus grave était le dernier, et que M^me^ Valvin, aussitôt finie son attaque de nerfs, allait courir aux Joncherets pour y conter à qui de droit ce qu'elle avait vu : or, le vicomte ne semblait affecté que par l'élection du comte au premier tour de scrutin et à une écrasante majorité.

Tandis que j'offrais à la patiente un verre d'eau sucrée, parfumée de fleur d'orange, — qu'elle repoussait avec indignation, M. de Courpière contemplait la fatale dépêche fixement. Le champ de sa conscience était si rétréci qu'il ne prit même pas garde à un brusque sursaut et à la fuite de

Valvin. L'expression de la colère était arrêtée sur son visage comme s'il avait posé pour un photographe, et je crois que, si on lui eût ouvert le cœur, on y aurait pu lire le libellé de ce télégramme, comme Marie Tudor disait qu'on aurait pu lire dans le sien le nom de Calais.

La discordance des deux amants en cette conjoncture était frappante. Tandis que M. le vicomte de Courpière demeurait morne et pétrifié, Claudie se livrait aux manifestations d'une joie que je ne m'expliquai pas très bien, mais que je ne pus à tout hasard qualifier que d'indécente. Elle sautait sur place, elle battait des mains, et elle disait en son langage de pensionnaire que ça devait arriver un jour ou l'autre et que ça n'était pas trop tôt depuis le temps qu'on attendait.

Rappelé par ces paroles à la triste réalité, M. de Courpière répliqua durement à Claudie qu'elle était idiote, que rien ne pouvait tomber plus mal, et qu'il reconnaissait bien là le tact de sa mère, qui faisait toujours les choses à contre-temps. A l'idée que mon ami éprouvait déjà pour M^me^ Valvin les sentiments que les personnages de vaudevilles éprouvent pour leur belle-mère, je fus pris d'hilarité.

Mon fou rire exaspéra le vicomte, et tandis que je pâmais toujours, et que Claudie dansait, il se mit à nous invectiver tous les deux, en des

termes qu'on ne lui eût passés qu'à l'adresse de Goguelat, et encore antérieurement au scrutin. Nous n'en riions que de plus belle. Je frémis quand je pense que le professeur Parquin aurait pu nous voir tous les trois dans ce paroxysme, et qu'il signe avec tant de facilité les certificats d'internement.

Néanmoins, les personnes un peu chatouilleuses, comme je suis, ont un sentiment de l'honneur qui persiste même quand la raison leur échappe. Je me rebellai contre une grossièreté un peu forte de Maurice, et je ripostai en l'appelant d'un nom que l'on ne donne à ses pareils que dans le plus bas peuple. Claudie sentit l'orage, elle se hâta de reprendre tant bien que mal son sérieux et de mettre le holà, pour éviter des excès irréparables. Nous remontâmes chacun chez nous faire notre toilette.

Comme toutes les chambres communiquaient, nous y procédâmes portes ouvertes, afin de pouvoir causer. J'observai que la voix du vicomte, quand il la forçait pour se faire entendre de moi, avait des intonations canailles, qui dans une certaine mesure justifiaient mon épithète malsonnante de tout à l'heure.

Ingénument, avec une douceur mielleuse, mais d'un miel, si je puis dire, frelaté, il expliquait à sa chère petite Claudie pourquoi il n'avait pas été sur

le premier moment aussi content qu'elle-même du grabuge qui allait assurer sans doute, et sa propre libération, et leur bonheur commun. C'est qu'il pensait à tout, lui ; et cet accident prévu, souhaité — pour plus tard, lui semblait être arrivé pratiquement beaucoup trop tôt.

Ses prélèvements sur la caisse conjugale ne montaient encore, en effet, qu'à douze cent mille francs environ, et si déterminé qu'il fût à mener avec sa chère petite Claudie l'existence la plus modeste, il ne voulait point faire la bêtise de se mettre en ménage avant que d'avoir devant soi le million et demi au minimum.

J'écartai le rasoir de ma peau, et je dis que quinze cent mille francs sont un chiffre auquel on peut à la rigueur s'en tenir.

— Oh ! toi, repartit Maurice avec un souverain mépris, tu n'as aucun besoin.

— Quelle erreur ! dis-je, froissé.

— Enfin, tu n'as pas une petite Claudie.

Cette remarque donna occasion à de bruyants et interminables bécotages, qui, cette fois, m'impatientèrent. Je demandai avec aigreur s'il ne serait point préférable que je fermasse ma porte : à quoi Maurice répondit par cet aphorisme extraordinaire qu'un ami n'est pas un homme.

Puis, reprenant son exposé, il dit que ces trois cent mille francs qui lui faisaient encore défaut,

il les eût aisément grappillés à condition d'y mettre le temps ; mais se les procurer d'un coup, ainsi que présentement cela devenait nécessaire, voilà qui n'était pas commode : vu qu'il lui faudrait obtenir le consentement et la signature de sa femme, et que la circonstance ne paraissait pas aujourd'hui très favorable pour les lui demander.

— En effet, dis-je.

— Oh ! c'est selon, répliqua-t-il, par besoin de contredire ; mais je vis qu'il avait l'audace — assez admirable, au fait — d'y songer.

— En attendant, lui dis-je, il y a deux choses indispensables. La première est que Claudie fasse ses malles et ait filé d'ici avant une heure.

— Oui, dit-il, tu as raison, il faut escamoter au plus tôt le corps du délit.

Claudie se mit à rire, trouvant coquet d'être appelée corps du délit.

Je poursuivis :

— Il faudrait aussi t'habiller un peu vite ; car il est urgent que nous rentrions aux Joncherets le plus tôt possible afin de prévenir les accidents.

— Quels accidents ?

— Je n'en sais rien, mais il importerait justement de savoir ce qui s'y passe.

— Tu as encore raison, dit M. de Courpière, et il sonna la femme de chambre.

Il lui commanda d'emballer n'importe comment,

pourvu que ce fût dare-dare, les frusques de Madame et, d'abord, de lui envoyer son chauffeur.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, fort recommandable, nommé Charles, fils d'un garde des Lambercier.

Les hommes qui font ce métier de chauffeur ont adopté un genre, un ton qui n'est qu'à demi de domestique. Ils portent la moustache et oublient fréquemment de parler à la troisième personne. Le continuel côte-à-côte avec leurs maîtres, l'amusement et le danger communs ont créé, entre ces maîtres et eux, une familiarité qui est presque une égalité.

On connaît le vicomte pour accoutumé dès l'enfance à être plus de pair à compagnon avec ses valets qu'avec ses amis : il n'avait donc point failli de se conformer à cette nouvelle mode, et même de l'outrer. Il tutoyait Charles, le faisait mettre à table avec nous dans les auberges sans conséquence, et lui donnait trois fois plus de pourboires que de gages.

Charles, en retour, avait un culte pour monsieur le vicomte, et un dévouement auquel le mien seul pouvait être comparé, mais encore plus capable de tout et, si je puis dire, moins bégueule. Je ne laissais pas d'être sensible à cette rivalité.

Le vicomte décida que nous serions partis dans un quart d'heure, et arrivés dans une demi-heure.

Après quoi, nous ne parlâmes plus, pour nous dépêcher. Mais quand nous fûmes prêts, les adieux à Claudie prirent une autre demi-heure, et ce n'est qu'au bout de quarante-cinq minutes que nous partîmes, tout de suite à grande vitesse.

Il fallait que je fusse fort nerveux : car je n'ai d'ordinaire aucun sentiment du train et pour la première fois j'eus un vertige, et même, à la suite d'un cahot un peu fort, une peur d'être jeté hors de la voiture. (Maurice avait, cet été, remplacé la limousine par une carrosserie découverte.) Je me cramponnai instinctivement au rebord du siège, et aussitôt j'eus honte de ce réflexe, qui me parut *unsportsmanlike,* comme disent les Anglais. Je tournai les yeux timidement vers Maurice, craignant qu'il n'eût surpris mon geste.

La vue de mon ami me tranquillisa : il me rappela de nouveau, mais cette fois sans ironie, « l'ange aux yeux bleus » qui, « le glaive à la main », veille sur la locomotive, qui « compte les coups du levier », qui a « l'œil sur les eaux et la main sur la braise ».

Aucune de ces expressions ne pouvait s'appliquer littéralement à M. le vicomte de Courpière ; il n'avait point l'œil sur les eaux, ni, encore moins, la main sur la braise ; mais il était là, à son poste, et je ne doutais point qu'aussi longtemps qu'il y

serait, le caillou d'un enfant ne suffirait pas « pour jeter en éclats la magique fournaise ».

Nous arrivions à un carrefour, où la route de la gare coupe celle des Joncherets. Nous y croisâmes l'omnibus du château, où était Mme Valvin, avec son bagage. Ce nous fut une première indication de l'état des choses, car elle n'avait pu partir si à l'improviste sans donner une raison de son départ, et sans doute la vraie raison. Nous eûmes encore plus de hâte d'arriver, et Charles, sans que Maurice lui en dît rien, le comprit : il semble que, dans cet emportement de la course, les êtres contigus aient une autre façon que la parole de communiquer entre eux.

L'augmentation du train fut notable, mais au lieu de m'effrayer comme tout à l'heure et de me redonner le vertige, elle confirma déraisonnablement mon sentiment de sécurité. J'éprouvai un extrême bien-être, comparable à celui que l'on goûte dans le sommeil, quand on rêve qu'on est affranchi des lois de la pesanteur, et qu'on plane.

J'aperçus, presque au même instant, devant nous, quelque chose qui remuait, qui vivait sur la route, et qui me fit indifféremment penser à un chien ou à une vieille femme. J'observai que l'hésitation entre les deux était absurde, et même plaisante. Je dus sourire d'un air absent ; puis je me sentis aller de droite et de gauche, comme un

homme effroyablement ivre, vertigineusement saoul, et je pensai que « ça y était », sans plus de précision.

Je me rappelai que, « dans ces circonstances-là », il est d'usage qu'on revoie toute sa vie passée d'un coup d'œil. Cela me parut bienséant, et même obligatoire, et je dus faire un petit effort, qui évoqua soudain devant mes yeux une prodigieuse multiplicité d'événements anciens ; mais tous avaient trait à Maurice : c'est la vie de Maurice que je revoyais, non la mienne ! Cette preuve de mon effacement m'humilia. Je tournai encore vers mon ami des yeux, je ne sais pourquoi terrifiés. Il me parut plus grand que de coutume, et je vis en même temps un des arbres de la route, qui était vis-à-vis de nous au lieu d'être à gauche ou à droite, qui devenait subitement énorme et se jetait sur nous.

Il y eut un choc, mais léger au prix de ce que j'avais pu craindre, et aussitôt je vis un autre arbre, de biais. Au moment où je me résignais à me briser contre lui, j'eus le sentiment qu'une main providentielle m'enlevait de mon siège, me faisait décrire une parabole assez étendue pour me retirer de la zone dangereuse, et me déposait, à la vérité de la plus rude façon, dans les terres labourées.

J'y demeurai immobile, avec l'idée que je

n'échapperais point la mort si je me faisais remarquer par le plus petit mouvement. J'étais étourdi, mais je savais qu'une fois cet étourdissement dissipé, quand je redeviendrais capable de sensations nettes et fortes, j'éprouverais une joie merveilleuse de vivre. Pour hâter cet heureux moment, je restais encore plus tranquille, plus sage. Je me reposais.

Mais j'entendis plusieurs voix qui s'approchaient. Je ne jugeai point conforme à ma dignité que l'on me trouvât là par terre et qu'on me ramassât comme un blessé, quand je n'avais rien du tout et que j'étais parfaitement capable de me relever tout seul. Je n'en avais pourtant pas le courage ; j'étais las, ou paresseux ; et quand les gens arrivèrent, je ne m'étais pas encore mis debout.

Je me mis du moins sur mon séant, et je les regardai : mais je sentis que je les regardais d'un air hébété, ce qui n'avait pas de raison d'être, puisque je me sentais, d'autre part, lucide. Je me dressai comme pour narguer ces inconnus, et je me mis à marcher, avec une sensation d'atroce courbature, qui me fit faire réflexion que « j'en serais quitte pour une courbature ». Au quatrième pas, je butai contre l'automobile, que je croyais à plus de cent mètres, et quand je vis cette ruine, je pensai à la faillite de la science.

Puis j'aperçus du même coup Maurice debout, livide, intact, et, sous les débris du moteur brisé, quelque chose d'informe, qui était le pauvre Charles ; et je tombai à la renverse, évanoui.

Ces interruptions de notre sensibilité sont bien utiles : nous ne sommes plus tout à fait sûrs d'avoir senti ce qui les a précédées immédiatement, et c'est ainsi que des souvenirs atroces deviennent supportables en devenant sujets à caution.

Lorsqu'au bout de quelques secondes je repris mes sens, je fus tout de suite beaucoup mieux. Je me vis étendu sur un lit, dans une maison au bord de la route. Maurice, debout auprès de moi, attendait impatiemment et montre en main que je ressuscitasse.

— Allons, dit-il dès que j'ouvris les yeux, ce n'est pas encore ça qui va nous mettre en avance.

Il me parut qu'à ce mot je retrouvais la mesure du temps, que j'avais perdue ; et je ne sais où j'allai prendre qu'il y avait environ un quart d'heure de notre culbute. M. de Courpière affirma que le principal était que nous n'eussions rien de cassé. (Je pensai à Charles.)

— J'ai, dit-il, envoyé un exprès à Claudie. Maintenant, il s'agit d'opérer notre rentrée au château. Je compte bien que tu vas m'y précéder ; car moi, il faut que je m'occupe de faire transporter ce pauvre gosse.

Je protestai qu'il était plus naturel que ce fût moi, n'ayant point de femme ni d'enfant qui m'attendissent.

— Mais non, mais non, dit le vicomte. Va devant. Tu supporteras le premier choc. Tu prépareras le terrain... A quelque chose malheur est bon, ajouta-t-il, après réflexion.

Et il dit encore :

— Ce qui m'embête, c'est la voiture.

Est-ce parce que cette voiture ne m'appartenait pas en propre ? J'avoue que, pour ma part, rien ne m'était plus indifférent.

Sans doute je n'aurais pas pu bouger si je n'avais rien eu à faire ; mais le sentiment d'une mission à remplir me rendit soudain toutes mes forces, sinon mon agilité. Je me dis qu'on n'a point de raison pour ne se point servir de ses membres quand on n'en a aucun de fracturé, et je me levai ; je me levai tout d'une pièce, comme Lazare dans les tableaux, quand le Sauveur dit : « Levez-vous et marchez. » J'étais aussi gêné dans mes mouvements que si j'avais eu, comme ce revenant, tout le corps ficelé de bandelettes, mais j'eusse été capable d'un miracle pour faire bonne contenance devant Maurice, dont le sourire m'horripilait. Ah ! j'en avais assez ! Durant le trajet, que je fis dans une carriole abominablement suspendue, dont les cahots m'achevèrent, mon sentiment unique fut

que j'en avais assez ! Et de même lorsque j'entrai dans le salon, où je trouvai réunis Mme Lambercier, la vicomtesse et Camille. (Je n'ai pas du tout parlé de lui dans les deux chapitres précédents ; mais c'est sa faute et non la mienne s'il a un rôle effacé.)

Je ne souhaitai le bonjour à personne, et je dis *ex abrupto*, du ton le plus rogue :

— C'est charmant. Nous venons de manquer, Maurice et moi, de nous rompre les os. L'auto est en miettes.

Cette nouvelle ne fit aucunement sensation, et j'en fus piqué au vif. Si j'avais pris des gants pour l'annoncer, on n'aurait pas manqué de croire que je cachais quelque chose et, sans doute, de s'inquiéter ; mais comme j'avais l'air de reprocher aux personnes présentes l'accident qui venait de nous arriver, on me regardait avec surprise, et on se demandait seulement si j'étais dans mon bon sens.

Je ne m'attendais guère moi-même à les trouver tous si calmes, après les révélations de Mme Valvin et l'esclandre de son départ brusque. L'impassibilité de la vieille Lambercier me révoltait. A vrai dire, une belle-mère qui passe à son gendre de la vouloir enfermer comme folle, lui passe à plus forte raison de tromper sa fille. Quant à la vicomtesse, elle avait, je pense, trop

souffert de l'infidélité de Maurice pour souffrir encore par lui ce jour-là. Elle était à bout, et elle se contenta de lever les yeux au ciel.

L'arrivée de Maurice en personne modifia ces dispositions. Nous entendîmes d'affreux cris. Ils étaient poussés par la mère du pauvre Charles, et nous annoncèrent l'approche du vicomte, qui le ramenait. Mon ami parut enfin ; sa vue causa une telle commotion à la vicomtesse qu'elle aussi jeta un cri terrible et se précipita sur lui pour l'embrasser.

Cela était bien naturel, mais le contraste de ce cri de joie et des autres, qui venaient du la cour, me fit mal : je m'enfuis dans ma chambre et m'y calfeutrai pour ne plus rien entendre. J'éprouvais un sentiment bizarre, qui était comme une honte de vivre, et un grand détachement de tout.

J'évitai par ma fugue les scènes d'effusion subséquentes, et je me flattais même d'éviter les explications au sujet de Claudie, qui devaient forcément avoir lieu à un moment ou à l'autre de cette journée.

Quand je redescendis pour le dîner, mon premier soin fut de scruter les visages, mais ils ne m'apprirent point si la chose était ou non faite. M^me^ Lambercier était comme à son ordinaire, autrement dit impénétrable. La vicomtesse avait

la mine d'une femme, ou plutôt d'une enfant qu'on a grondée, et même battue. Un tremblement continuel agitait son corps, et surtout ses mains : notre chute l'avait ébranlée plus que nous. Elle avait tant pleuré, tant sangloté, que sa voix restait chevrotante, comme la mer reste houleuse après l'orage. Les larmes lui revenaient aux yeux à tout propos, et elle n'essayait point de les retenir.

Maurice, lui, avait un air conquérant, un air faraud (je dois répéter cette épithète dont je me suis déjà servi), et il regardait avec satisfaction couler ces larmes de femme, qui sont le signe de la puissance des hommes.

Le repas fut contraint. On y avait admis les enfants comme aux jours de fête : cela tourna mal. Ces pauvres petits, qui avaient les nerfs trop tendus, furent insupportables ; on dut les renvoyer avant le dessert ; et la mère profita de cette circonstance pour verser encore quelques pleurs.

Aussitôt après le dîner, M^me^ Lambercier et Camille se retirèrent. Lorsque je me vis seul entre la vicomtesse et le vicomte dans le grand salon, je tentai de battre aussi en retraite ; mais un regard impérieux de Maurice me cloua sur place. Alors, je me mis, sans souffler mot, à contempler, par les portes-fenêtres ouvertes, la nuit qui était fort belle.

Notre silence devint gênant et, à la longue, insupportable. Il suffit à provoquer encore aux larmes la vicomtesse. Maurice marqua son impatience par un tambourinage des doigts ; puis, soudain, il donna sur la table un grand coup de poing, qui arrêta net la crise.

Nous le regardâmes, la vicomtesse et moi, avec étonnement ; mais il semblait maître de lui, et d'ailleurs ce geste populacier était d'accord avec sa physionomie du moment. La surprise un peu dédaigneuse de sa femme lui déplut au suprême degré, et il cria — avec ce même accent traînant que j'avais déjà observé le matin :

— Eh bien ! quoi ? Est-ce bientôt fini ? Qu'est-ce que tu as ? Parle !

Cette brutalité fit peu d'impression sur Mme de Courpière, sur qui, en revanche, le tutoiement parut en faire beaucoup. Elle n'y était pas habituée. On sait que, dans ce monde-là, il est fréquent, parce que l'on s'y marie volontiers entre amis d'enfance : le « vous » y est presque un signe de mésalliance.

Mais je ne pense pas que M. le vicomte de Courpière tutoyât sa femme pour lui faire plaisir ou pour l'élever jusqu'à lui ; et il me parut plutôt que c'était pour donner à ses phrases un tour canaille.

Il passa enfin la mesure : il saisit les poignets

de la vicomtesse, et la somma encore une fois de parler.

Elle tourna la tête de mon côté, et jeta ensuite sur son bourreau un regard touchant de pudeur et de reproche, mais sans réussir à lui faire entendre qu'il manquait de tact, qu'il ajoutait à son martyre en lui imposant la présence d'un tiers. Elle prit alors son parti courageusement, et elle attaqua la scène en déclarant qu'elle savait tout.

— Je fais ce que je veux ! cria Maurice avec des trépignements.

La victime ne protesta point, et ses yeux seuls demandèrent quel crime elle avait bien pu commettre pour mériter un traitement si odieux. Maurice entendit fort bien cette question muette, car il ne marchanda pas à y répondre, et il le fit avec un emportement de haine incroyable.

Il cria sa honte de dépendre d'elle, de ne pouvoir, sans permission d'elle, toucher à rien de cette fortune, sur quoi on croyait qu'il vivait grassement. Il se fit gloire de ses détournements et de ses tripotages, qui attestaient la révolte de sa dignité ; il se fit gloire de son adultère établi et de son faux ménage, où au moins il était libre, maître de maison, chef de communauté.

Elle écoutait, stupide. Les arrogants aveux de M. de Courpière ne lui apprenaient rien : elle savait déjà tout, mais ce cynisme la désarmait. Elle

n'offrait plus de résistance, elle ne répliquait pas, elle semblait se dérober.

Alors, il lui courut sus avec une sorte de fureur meurtrière et, sans prendre la peine de ménager sa demande, lui cria en plein visage:

— Je veux trois cent mille francs. Vous entendez? Demain. Trois cent mille francs. Trois cent mille.

Et à satiété il répéta le chiffre, jusqu'à bégayer, à perdre le souffle.

Mme de Courpière se redressa ; elle fut, un instant, une vraie Lambercier : et, avec une superbe égale à celle de Maurice, elle lui signifia que, même de si peu, elle ne laisserait pas rogner la fortune paternelle, qu'elle gardait pour ses enfants.

— Écoute ! dit Maurice en la bousculant. — Je n'y pus tenir, je me glissai dehors, sur la terrasse. — Écoute, si je ne suis pas libre de m'approprier cette somme et toutes celles qu'à l'avenir il me plaira de prendre, je ne me contenterai plus d'avoir double ménage et de me partager : je m'en irai d'ici tout à fait. Comprends-tu ? Jamais plus tu ne me verras, tu ne me toucheras, tu ne...

Ah! je n'en pouvais pas entendre davantage, je m'enfuis jusqu'à l'extrémité de la terrasse... Je revins sur mes pas malgré moi, mais je n'osai point rentrer dans le salon.

Soudain, la vicomtesse jeta un cri aigu. Je volai

à son secours. Je la vis à genoux, vaincue, embrassant les genoux de Maurice, et lui, la main levée comme pour la battre...

Et il me souvint d'avoir vu de pareils groupes, naguère, quand nous nous attardions dans les quartiers pauvres jusqu'à des heures indues.

XIV

LA CRISE

Il est, dans la vie de tout homme, une heure vraiment nonpareille, où le développement suprême du caractère coïncide avec la faveur des circonstances. Mais cette harmonie providentielle ne s'aperçoit pas d'ordinaire à la première vue : souvent même nous croyons les gens ruinés dans le temps qu'ils touchent au faîte, et l'inexplicable est que souvent eux-mêmes le croient. Il en va des individus comme des peuples, de qui les contemporains proclament la décadence quand ils crèvent de prospérité, ou inversement.

Pour en revenir à M. le vicomte de Courpière, ne semble-t-il point que le sort l'accablât alors de ses coups? Il souhaite d'être élu député, on lui invente un bourg pourri comme il ne s'en trouverait pas deux en France, et il s'y fait honteuse-

ment battre. Une maîtresse ivre de jalousie le surprend en flagrant délit d'adultère et le dénonce. L'épouse légitime tolérera-t-elle cette existence en partie double? Probablement non. Le voilà menacé de divorce, peut-être à la veille de perdre une femme qu'il a beaucoup négligée, mais qu'il apprécie, des enfants charmants, qu'il adore dès qu'il a le loisir d'y songer, une fortune, dont il n'avait pas jusqu'à présent la libre disposition, mais qui pourtant lui aidait bien à vivre.

Eh bien, moi qui ai suivi jour par jour M. de Courpière depuis ses premières années, où il s'affirmait déjà, je dis que je ne l'ai jamais vu plus lui-même que dans cette apparente crise, ni, au rebours des apparences, mieux traité de la fortune.

Sans doute, il venait d'essuyer un échec ; mais il le prenait déjà du bon côté. Il s'estimait heureux de n'avoir plus à boire dans les cabarets ni à pérorer dans les réunions publiques : sur le moment, ces corvées-là ne lui avaient point trop répugné, mais, rétrospectivement, elles lui semblaient fastidieuses. On ne l'ennuierait plus avec cette Taupier, dont il n'avait cure ; et enfin il allait pouvoir se reposer, le temps des vacances était venu.

Il avait, si je puis m'exprimer aussi bizarrement, un vif appétit d'inaction ; il était paresseux comme un lazzarone (et on devine que j'em-

ploie ce terme de lazzarone par à peu près). Enfin, il s'éternisait au lit le matin, il se couchait l'après-midi sur les bancs, et il portait continuellement des vêtements lâches. Cette paresse s'accompagnait d'un sentiment de bien-être et de satisfaction : M. de Courpière était en forme.

Je renvoie mes lecteurs aux commentaires que j'ai faits lors de son mariage. J'ai dit que l'acquisition d'une épouse si fabuleusement riche était bien le couronnement et le chef-d'œuvre d'une jeunesse consacrée à tirer des femmes ce qu'elles peuvent rendre, mais qu'elle en était aussi le terme; et j'ai montré ensuite que la richesse avait retourné le caractère de mon héros, dévié sa vie, jusqu'à cette inconséquence dernière d'aimer une petite fille dispendieusement et exclusivement. Il venait de se retrouver soudain.

Pour la première fois depuis ses noces, au lieu de puiser avec une indiscrétion après tout légitime dans la caisse du ménage, ou, tout au plus, d'en détourner les fonds, il venait d'extorquer à sa femme une somme importante, où il n'avait aucun droit, et par des procédés conformes à ce qu'on doit attendre de lui.

La savante préparation qu'il avait fait subir à la vicomtesse durant la lune de miel, il venait, pour la première fois, d'en tirer enfin parti. Il renouait avec son passé, il rentrait dans son élément. Et à

ce coup le mariage, qui avait naguère interrompu son évolution, la rouvrait, s'il était du moins entendu qu'il adoptait une fois pour toutes — et il l'adopta — ce système de gérer la fortune qui consistait à se l'approprier, par violence ou par séduction.

J'ajoute qu'il cessait de se démentir en rétribuant une maîtresse, dès qu'elle lui servait d'instrument pour exploiter une autre femme. Non, je n'ai rien exagéré quand j'ai avancé que M. de Courpière n'avait jamais été dans une meilleure condition qu'à ce moment-là de son histoire, où tout semblait craquer sous lui.

Il ne se formulait point, sans doute, si nettement les avantages de sa position, parce qu'il n'aurait point su tourner de formules décentes (comme j'espère que sont celles qui précèdent), et qu'il a d'autre part trop de respect de lui-même pour se traduire en termes crus. Mais il savait fort bien à quoi s'en tenir, et, se trouvant bien, il ne se dépêchait pas de bouger. Il osa demeurer encore près de deux semaines aux Joncherets, après ce qui s'était passé ! Il me laissa presque toute la charge de correspondre avec Claudie, qui, seule rue Murillo, se montait les nerfs et ne comprenait rien à ce retardement. Il se résigna au départ quand elle menaça de revenir.

L'attitude des Lambercier fut, jusqu'à ce départ,

bien singulière. Ils étaient froids, mais rien de pire, et la présence de Maurice ne paraissait point les offenser. Quant à la vicomtesse, j'ai lieu de croire qu'elle le retenait, et qu'après avoir fait tant de façons pour lâcher trois cent mille francs, elle ne reculait plus maintenant devant aucun sacrifice. Chaque fois qu'elle levait les yeux sur lui, elle semblait le prier humblement de ne se point gêner.

Dans ces conditions, je le demande, n'eût-ce pas été folie — je me place au point de vue de M. le vicomte de Courpière — n'eût-ce pas été folie de ne point traîner un peu les choses en longueur, et de ne point tirer sur la corde aussi longtemps qu'elle ne se cassait pas?

C'est bien ce que faisait le vicomte, et ce qu'il continua de faire après le retour : car la vicomtesse le suivit à trois jours d'intervalle. Quand je les vis cohabiter, je ne désespérai point que tout s'arrangeât; mais il eût fallu que Claudie admît cette solution, et elle n'était pas d'humeur à l'admettre.

Je me demande pourquoi : je ne la crois pas snob, elle avait pris le pli de l'adultère, et, au lieu de gagner à épouser le vicomte, elle y devait perdre pécuniairement. Mais enfin, elle s'était mis en tête de l'épouser.

Elle avait même, à cet effet, engagé son propre divorce, qui allait à la vapeur. Quand on a le bon

droit pour soi, et qu'on est si sot que d'alléguer contre son conjoint des griefs sérieux, les juges font une enquête sérieuse et le procès n'en finit plus ; mais si on a tort et qu'on n'allègue rien, c'est une affaire de cinq ou six semaines.

Dauvilier avait toutes les raisons imaginables pour demander le divorce, et c'était Claudie qui le demandait. Ils s'étaient concertés, comme toujours, en dépit de la loi naïve qui interdit le consentement mutuel ; et j'ai à peine besoin de dire que le consentement du mari n'était pas désintéressé.

On lui imposait une attitude passive : il abandonnait tout bonnement sa femme, et il faisait défaut au procès. Quant à l'inconduite de Claudie, elle n'entrait seulement pas en ligne de compte.

Aussi, quand M. de Courpière, pour s'excuser de ne pas lui-même divorcer encore, nous venait raconter que sa femme seule en pouvait décemment prendre l'initiative, Claudie lui répliquait par l'exemple de son propre divorce, qui me semblait irréfutable.

Mais elle est trop pratique pour se contenter d'avoir raison. Elle ne fit pas mine de s'apercevoir que cette inertie de son amant était au moins discourtoise ; elle admit, en principe, qu'en effet l'on était obligé d'attendre le bon plaisir de la vicomtesse, et elle entreprit de provoquer ce bon plaisir.

Il n'était pas à première vue fort vraisemblable qu'elle y réussît : l'on sait qu'elle n'entretenait pas même de relations de visites avec sa rivale. Il lui fallait donc se pourvoir d'un intermédiaire. Sa mère, Mme Valvin, lui parut tout indiquée pour cet office : c'est bien le moins, lorsque l'on a une mère si répandue, que l'on s'en serve.

Il ne saute pas d'abord aux yeux comment Mme Valvin pouvait servir d'intermédiaire en ceci. Claudie n'espérait sans doute point que sa mère la présentât à madame la vicomtesse et l'introduisît dans la place. Mais elle n'en demandait pas tant, et à vrai dire elle ne demanda rien. Elle se contenta d'afficher tout ce qu'elle avait jusqu'alors dissimulé.

La première occasion de cette manœuvre fut une proposition, bien naturelle, que lui fit Valvin, de revenir habiter sa chambre de jeune fille pendant l'instance en divorce : Valvin sait son devoir de mère, et elle n'était pas fâchée non plus de tenir sa fille sous clef.

Mais Claudie n'aime sa chambre de jeune fille que pour y aller fumer des cigarettes avec les camarades, et elle déclina, comme on pense, l'invitation. Elle la déclina même avec dérision, et dit qu'elle n'avait pas attendu la permission du Président pour s'assurer d'un domicile personnel.

Elle informa Valvin ébaubie qu'elle habitait

depuis plusieurs mois un appartement, dit-elle, modeste, mais gentil, rue Murillo, où elle serait charmée que sa mère lui vînt rendre visite. Mme Valvin n'eut garde d'y manquer, dans les quarante-huit heures, et vit, en fait d'appartement modeste, celui qu'on sait. Jamais elle n'avait rien vu de si luxueux, qu'en passant, chez des gens où elle aimait.

— Combien, demanda-t-elle, paies-tu de loyer ici ?

— *Nous* payons neuf mille, répondit ingénument Claudie.

Puis elle fit l'enfant, pour n'en point perdre l'habitude ; elle courut de pièce en pièce, tirant par la main sa maman chérie ; elle lui montra ses meubles, ses bibelots, et trouva moyen, tout en tenant des propos sans suite, de ne lui laisser ignorer le prix d'aucun objet.

Le succès de cette première opération engagea Claudie à persévérer. Elle renonça du jour au lendemain à son habituelle modestie de mise. Elle donna dans le luxe avec une extravagance puérile, et elle eut l'air d'une fillette qui joue à la grande dame.

Valvin fut éblouie, flattée (qui dira le mystère des vanités maternelles ?) — jalouse, car elle était mère, mais femme ; et puis, elle souffrait affreusement, à l'idée que le dispensateur de toutes ces magnificences fût Maurice.

Qui sait? Dans le secret de son cœur, elle se félicitait peut-être aussi d'avoir eu jadis la meilleure part, elle qui l'avait tant aimé, avec désintéressement! — Claudie, bien entendu, continuait d'annoncer, comme un catalogue, le prix de tout ce qu'elle étalait sur elle, ainsi que certains Américains mal dégrossis, ou certains marchands moscovites, qui vous offrent, après dîner, le cigare d'un dollar ou d'un rouble.

Toutefois, la chère maman ne paraissait pas encore à point. Elle souffrait, mais au dedans, ce qui ne faisait point du tout l'affaire de Claudie. Alors la charmante fille joua de l'impudeur. Elle choisit Valvin pour confidente de ses joies plus intimes. Se gêne-t-on avec une maman si indulgente, si peu bégueule (et qui n'a pas le droit de l'être), avec une maman qui en a tant fait qu'on peut tout lui dire?

Comme elle prit soin de nous avertir, innocemment, qu'elle n'avait plus pour sa mère rien de caché, je me demandai si oui ou non elle savait à quoi s'en tenir sur les sentiments que cette mère éprouvait pour mon ami. Je posai quelques questions insidieuses, et je m'assurai que non.

Elle manœuvrait ainsi par instinct, ce qui est admirable; et, ce qui l'est plus, la réussite de cette stratégie ne l'incitait pas à réfléchir ni ne lui suggérait de soupçons : c'est qu'elle a une intel-

ligence réaliste, limitée à un seul objet, tendue vers le but, enfin une intelligence de femme.

Mme Valvin se contenait devant sa fille, et n'en était que plus près d'éclater. Je pense que dix fois peut-être elle courut d'un élan à l'hôtel Courpière en quittant la rue Murillo, mais elle n'osa point entrer.

La première fois qu'elle l'osa, cette démarche n'amena rien du tout. Valvin trouva madame la vicomtesse si indifférente, si affaissée, si veule, que l'énergumène le plus déterminé eût senti le ridicule de hausser la voix devant elle. Valvin se dispensa donc de rugir, fit une visite de cérémonie, assez brève, — et s'en alla droit à l'hôtel Lambercier.

Les femmes de sa sorte s'insinuent partout : elle força aisément les consignes et pénétra jusqu'à la vieille Lambercier, à qui elle dit, à brûle-pourpoint, qu'elle venait remplir un devoir bien pénible pour une mère. Elle lui rappela en passant la communion de leurs sentiments politiques, — cela fait toujours bien. Puis elle entra dans le vif du sujet.

Elle dit qu'elle avait vu avec désespoir des relations illicites se nouer entre Mme Dauvilier, sa fille, et M. le vicomte de Courpière ; que le pire était que M. de Courpière faisait des folies pour cette malheureuse, et que, si on n'y mettait bon ordre, la fortune allait y passer.

Mme Lambercier ne put se défendre de sourire à cette conclusion hasardée, mais elle sut gré à Mme Valvin de l'intention, et elle la félicita longuement d'une honnêteté si rare, d'une si exquise délicatesse.

Elle fit ensuite appeler Camille, devant qui Mme Valvin répéta ses déclarations. Il en parut être plus ému que la vieille, mais il garda cependant assez de présence d'esprit pour féliciter encore Mme Valvin de sa délicatesse et de son honnêteté.

Après quoi on fit sentir à cette personne que l'on avait à causer entre soi et qu'elle était de trop.

Claudie avait bien prévu les conséquences d'une telle démarche, si sa mère, poussée à bout, donnait enfin dans le panneau ; mais la pauvre Valvin, qui ne voit pas plus loin que son nez, n'y avait pas pensé une minute. Dès qu'elle fut sortie, la mère et le fils Lambercier tombèrent d'accord qu'un prompt divorce s'imposait, si la fortune était en jeu.

La vieille transigea vite avec le dogme et décida, de son autorité privée, qu'il n'y a point péché à user du divorce, du moment qu'on ne se remarie pas : elle admettait sans difficulté que sa fille vécût désormais dans la solitude.

L'on me manda ensuite. J'étais le truchement désigné pour des négociations avec Maurice.

On essaya de me faire bavarder, mais je me retranchai derrière une manière de secret professionnel. Il fut résolu finalement que Camille allait se rendre à l'hôtel Courpière avec moi, pour faire connaître, en ma présence, au vicomte, les volontés de la famille.

Quand nous arrivâmes, Camille fit soudain réflexion qu'il était nécessaire, au moins convenable, d'avoir préalablement un entretien avec sa sœur. J'avoue que moi non plus je n'avais point songé à cela ; mais je l'approuvai.

Nous demandâmes si madame la vicomtesse était à l'hôtel, et le suisse nous ayant répondu affirmativement, je ne sais pourquoi je fus à l'instant même persuadé qu'elle mettrait au divorce une opposition absolue. Hélas ! elle me réservait une bien cruelle désillusion.

Dès les premiers mots de son frère, elle fondit en larmes. Ma présence ne la gênant plus depuis sans doute que j'avais assisté à la scène des trois cent mille francs, elle ne fit point difficulté d'avouer devant moi, et en des termes qui me blessèrent, le peu d'estime que lui inspirait mon ami, l'incroyable pouvoir qu'il avait sur elle. Elle ne doutait point que, réduite à ses propres ressources, elle ne fût incapable de secouer ce honteux joug ; mais elle assura que, si on l'en délivrait malgré elle, on lui rendrait le plus signalé service.

Je vis par intuition que, pour obtenir d'elle ce qu'on voulait, il n'y avait qu'à rompre le charme en la séparant de Maurice et en la mettant hors de la portée de ce thaumaturge. Je tremblai même que Camille n'eût l'idée de ce rapt, et je lui en voulus par anticipation ; mais il est trop bête, et je lui en voulus également de l'être à ce point-là. « Je vais parler à ton mari », dit-il simplement, après s'être informé si Maurice était là ; et comme, par grand hasard, Maurice y était, nous passâmes dans le cabinet que j'ai appelé « du grand Conseil ».

— Est-ce pour un duel ? dit le vicomte, que nos physionomies et nos redingotes avertirent de quelque chose.

J'essayai de lui faire des yeux ; puis je pensai que c'était moi, vu l'embarras de langue de Camille, qui serais obligé de prendre la parole ; et je l'allais prendre en effet, sans plus de façons, quand, à ma grande surprise, Camille se lança. Il fallait qu'il fût bien monté.

Malheureusement, si l'indignation lui donnait de la hardiesse, elle ne lui donnait point de la méthode. Au lieu de se tenir ferme sur la question, il se mit à rôder tout autour, il fit, si je puis dire, des embardées à droite et à gauche. Il remonta au déluge. Il passa une revue complète des griefs qu'il pouvait personnellement avoir contre M. le vicomte de Courpière depuis le commencement des temps. Il

lui reprocha le détournement d'une maîtresse, — que d'ailleurs M. de Courpière avait plus qu'un autre le droit de prendre, l'ayant précédemment donnée. Il lui reprocha d'avoir accepté des traites en signant, par mégarde, « Lambercier » au lieu de « Courpière ».

Maurice écouta toutes ces inutilités avec une patience qui me confondit. Non seulement il ne sourcillait pas, mais il semblait même prendre, à l'audition de ce relevé, une espèce de plaisir malin. C'est qu'il avait dessein d'y répondre, quand son tour viendrait, par une semblable récapitulation.

Il la fit bien plus méthodique, posément, avec froideur et atrocité. Son unique désavantage était de n'avoir à son compte que des griefs imaginaires. Ainsi, dans l'affaire des faux, je le jugeais moi-même plus coupable de les avoir faits, que Camille d'avoir failli le traîner en cour d'assises.

Je ne pouvais non plus m'empêcher de trouver extraordinaire qu'il se plaignît hautement du régime dotal, contre lequel il n'avait soulevé, lors du contrat, aucune objection.

Néanmoins, que ses récriminations fussent ou non fondées, il se trouva, quand il eut fini, avoir maltraité son beau-frère de telle sorte, après avoir été maltraité de la même sorte par son beau-frère, que je sentis d'abord l'impossibilité où ils

étaient de rester beaux-frères plus longtemps.

Ils la sentirent eux-mêmes, et le principe du divorce ne fut point discuté. Ils étudièrent d'emblée les voies et moyens.

M. de Courpière déclara tout net que, si on lui imputait l'adultère, il se défendrait mordicus et ferait un scandale de tous les diables. Il ne se voulait prêter à injurier gravement sa femme que par écrit : on intercepterait les lettres. Camille céda. Ce n'était rien. Mais il restait la question d'intérêt.

Avec une noblesse de sentiments et de langage qui me transporta, M. de Courpière protesta d'abord qu'il ne voulait pas entendre parler d'une pension. Rien ne le dégoûtait comme les trafics et les marchandages auxquels donne ordinairement lieu le divorce, dans les meilleures familles. Ainsi, pour les enfants. Jamais il ne s'adresserait aux tribunaux pour obtenir la garde ou un meilleur partage de ses enfants. Il s'en remettait absolument à la bonne volonté de sa femme, de cette irréprochable épouse, et de sa belle-mère, de cette digne M^me^ Lambercier. Il se résignait d'avance à voir les chers petits aussi souvent, ou aussi peu, que cela conviendrait à ces dames.

Et quant à une pension, — il y revint, — certes il était sûr d'en obtenir une s'il l'eût demandée,

vu la différence des fortunes, mais il ne la demanderait pas. Imagine-t-on un Courpière s'en allant toucher, aux fins de mois, chez un notaire, ses appointements ? Il se refusait à cette humiliation, et exigeait en conséquence que, pour régler le compte d'un seul coup, la famille Lambercier lui versât un million comptant.

Ce million arriva de façon si imprévue que je sautai en l'air ; mais Camille Lambercier sauta bien plus haut que moi. Sa violence inconsidérée rendit la lutte inégale. Il poussa des cris, qui ne l'avancèrent à rien : M. de Courpière maintint purement et simplement qu'à moins d'un million, il n'y avait rien de fait.

Il n'y eut plus apparence de raisonnement ni de délibération. Maurice n'entendait point motiver sa demande, ni l'affaiblir en la développant : il la formulait sèchement, Lambercier la repoussait rageusement ; après quoi ils se taisaient pour souffler, ils reprenaient, ils se taisaient encore, et ainsi de suite.

L'avantage de M. de Courpière était trop visible. Camille lâcha pied. Il partit, en répétant pour la forme qu'il ne céderait pas, mais qu'au surplus c'était à sa mère de décider. Un quart d'heure plus tard, il téléphona qu'elle acquiesçait.

J'étais demeuré auprès de M. de Courpière. Cette

réponse, que je reçus en même temps que lui, me causa un grand froid. Sans doute, il venait d'être lui-même une fois de plus, et peut-être de remporter sa plus élégante victoire en tirant un dernier profit du mariage, par le divorce. Mais cette victoire était suprême et je devais bien, cette fois-ci, croire sa carrière achevée. Je ne pus lui dissimuler la mélancolie que j'en éprouvais.

Il dit comme moi pour ne point me contrarier, mais je vis bien qu'il prenait aisément son parti de faire la retraite. Il était un peu las. Il m'annonça que, durant le procès, il voyagerait sans doute, pour changer d'air, pour éviter les fâcheux, et aussi pour faire plus effectivement défaut.

Comme il jugeait peu convenable d'emmener une maîtresse, il me pria de partir avec lui ; j'acceptai cette invitation bien volontiers, et nous fixâmes notre départ à un jour très prochain. D'ici là, il pouvait continuer à loger dans ce caravansérail d'hôtel, qui semblait fait pour des époux divorcés plutôt que pour des époux unis.

Il fut, peu de jours après, appelé en conciliation et, naturellement, n'y alla point. Le lendemain, M. le comte de Courpière, qui s'était attardé à Courpière depuis les élections, revint à Paris, sans rien savoir.

J'assistai à la première entrevue du père et du fils. Le père me parut plus jeune que jamais.

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, lui dit Maurice d'abord, pour en finir.

— Tiens ! dit le comte, moi aussi.

— Quelle nouvelle ?

— Dites d'abord la vôtre, fit le comte.

— Eh bien, répondit Maurice, je vais divorcer.

Le comte poussa un rire qui me choqua fort.

— Cela vous fait rire ? dit Maurice, fort piqué lui aussi.

— Ma foi, oui, repartit le comte, et vous allez comprendre pourquoi : ma nouvelle à moi est que je me marie.

Il épousait M^me^ la marquise de Huchedol ! La rivalité du père et du fils se poursuivait. Cette correspondance des fiançailles de l'un avec le divorce de l'autre me parut du dernier comique.

J'observai mon ami : son teint avait changé dans un instant et tirait sur le jaune, mais ce ne fut qu'un instant. Il se rasséréna, il sourit ; et je vis, moi qui le connais, qu'il avait une idée de derrière la tête, mais qu'on ne la saurait point de sitôt.

XV

LA FOI QUI SAUVE

A dater de ce jour-là, je cessai pour un temps fort long de comprendre M. de Courpière, et lui-même, cessant de me montrer son âme à nu, parut mettre de la coquetterie à dérouter mon jugement. Je le demande, aurait-on cru qu'après s'être tant fait prier pour accepter le divorce, et n'y avoir enfin consenti que moyennant la forte somme, il s'en coifferait brusquement à l'annonce des fiançailles paternelles, et n'y voudrait plus renoncer, même si l'occasion s'offrait ?

La diffusion des nouvelles à travers le monde s'opère selon une bizarre loi : celles qu'on n'espère point de cacher sont d'ordinaire les plus lentes à se répandre, et celles dont la divulgation semble matériellement impossible sont toujours et très rapidement connues. On ne soupçonna

point le divorce de M. le vicomte de Courpière jusqu'au premier appel en conciliation, mais on sut en revanche qu'il touchait un million.

Cela passe mon entendement. Car enfin, nous n'étions que trois, Maurice, Camille et moi-même, à la séance où cet arrangement amiable fut conclu. Il ne me paraît point probable que Maurice ou Camille aient manqué de discrétion, et j'en viens à me demander si par hasard ce n'est pas moi.

Mais il n'importe. Ce qui importe en ces matières, c'est l'opinion du monde. Elle fut à rebours de ce que les profanes imagineraient. Le coup du million ne fit aucun tort à M. le vicomte de Courpière, et sauva même sa réputation, que le divorce compromettait.

On murmura, et avec raison, que le divorce, toujours attristant, est particulièrement regrettable quand il se produit dans la bonne société, scandaleux lorsque l'exemple en est donné par un des leaders de cette bonne société. On ne demande pas l'impossible, on ne demande pas aux gens de mettre leur conduite en harmonie avec leur doctrine : quand même, un personnage aussi bien pensant, aussi en vue que M. le vicomte de Courpière, ne devrait point tolérer que sa femme réclame contre lui le divorce, dût-il lui en coûter un million.

Sans doute, on ne poussait pas l'injustice jus-

ques à ne pas reconnaître que l'initiative de l'acte impie fût prise par la demoiselle Lambercier (comme on la rappelait déjà), par son frère, cet être falot, par sa mère, cette vieille folle (qui ne faisait que son devoir en rachetant ses inconséquences au prix de quelques libéralités, d'ailleurs non disproportionnées à sa fortune).

Cela n'étonnait point, de gens dont la naissance est ignoble. Mais justement, la bassesse de leur origine semblait une façon d'excuse. Leur responsabilité était atténuée, et tout le poids de la faute retombait sur M. de Courpière, à qui on ne voyait pas d'excuse, sauf le million.

Que n'usait-il des moyens dilatoires, des artifices de la procédure ? — Quant à Valvin, à Claudie, aux griefs positifs qui pouvaient exister entre les époux, nul n'en faisait état : si bien que les Amazones, ayant délibéré comment éloigner ce calice, pensèrent naïvement confier à Valvin elle-même la mission d'agir sur la vicomtesse et sur le vicomte. Elle désirait plus que personne mettre des bâtons dans les roues, mais elle ne put que se récuser.

A son défaut, M^me^ la baronne d'Ws-Marines, qui ne doute plus de rien depuis qu'elle a rendu son tablier, alla carrément trouver M. de Courpière, et lui remontrer ce qu'il devait à lui-même et au monde.

M. de Courpière a beaucoup de considération pour le monde, mais il n'aime point qu'on se mêle de ses affaires, et il a une façon de le témoigner qui vous détourne de la récidive. Il traita l'étoile des salons comme si elle eût été encore femme de chambre ; et je dirais, en imitant le style dont il usa pour lui répondre, qu'il l'envoya paître ou coucher, si, avec une baronne d'Ws-Marines, ces expressions ne prêtaient point à l'amphibologie.

Il restait Mme la marquise de Huchedol, qui, à titre de future marâtre, semblait qualifiée pour tenter auprès du vicomte une démarche suprême ; mais le fiancé de cette dame, M. de Courpière le père, la pria de se tenir tranquille, et prétendit se charger en personne de la chose.

Il avait d'abord (ainsi que moi) trouvé infiniment drôle que son fils divorçât juste comme lui-même se remariait ; mais il commençait d'être blasé sur le pittoresque de ce contraste, et il tremblait que Mme la marquise de Huchedol ne se fît scrupule d'épouser le père d'un homme qui divorçait. Or, si Maurice gagnait, à divorcer, un million, il en eût perdu, lui, plusieurs à ne se point marier.

Il connaît ses devoirs de père, et encore mieux ses droits. Il n'avait besoin de la permission de personne pour agir. Il poussa d'abord une pointe

du côté Lambercier. Camille le rembarra : c'est un ours timide. Il fit appel aux sentiments religieux de la vieille dame ; mais elle s'était fourré si bien dans la tête que le divorce de sa fille n'était pas un acte répréhensible au regard de Dieu, qu'elle avait fini par le considérer comme méritoire, et qu'il n'y fallait non plus toucher qu'à tel ou tel autre de ses articles de foi.

Le comte, alors, s'adresaa tout uniment à sa bru, qui se mit à pleurer, comme elle avait l'habitude depuis les élections et notre culbute. Il lui fit dire qu'elle ne tenait point du tout au divorce, aussi aisément que son frère lui avait fait dire qu'elle ne demandait qu'à divorcer. Il vint, tout chaud, rapporter cette excellente nouvelle au vicomte, qui témoigna d'en être fort aise et prit bonne note.

Mon ami, toutefois, ajouta qu'il n'aime point les gens qui ne savent point ce qu'ils veulent ; que sa femme, à l'instigation de sa belle famille, avait demandé le divorce contre lui, et que, si on se permettait de revenir là-dessus, il calotterait qui de droit, n'importe qui, pour que l'action suivît son cours.

Le comte me regarda (j'étais là comme par hasard). Nous nous dîmes, des yeux, que c'était à n'y rien comprendre ; mais le comte, qui avait mieux à faire, me laissa scruter le mystère tout

seul et ne s'occupa plus que de hâter son propre mariage.

Mme la marquise de Huchedol ne se souciait pas plus que lui, vu leurs âges, de trop gaspiller le temps. Les publications furent donc aussitôt faites, et la noce eut enfin lieu trois semaines plus tard, dans la stricte intimité, « pour cause de deuil récent », dit-on. Je me tuai à chercher quel pouvait être ce deuil. Je pense qu'il était tout moral, et qu'il avait quelque rapport avec le divorce de Maurice.

La bénédiction fut donnée aux époux dans une chapelle de la Vierge. Il y eut peu de monde, mais choisi, comme à ces réunions de courses en semaine où l'on a un beau pesage et point de pelouse. La mariée était en noir, avec ses perles, — de ces perles comme on n'en voit, malheureusement, qu'au cou des très vieilles dames.

Le prêtre qui fit le speech donna lecture d'une bénédiction papale, télégraphiée en style sensiblement plus nègre que les condoléances de Monseigneur lors du décès de la précédente comtesse. Quant à Monseigneur lui-même, étant sur son yacht, en pleine mer, il s'abstint.

Le défilé à la sacristie ne dura pas plus de cinq minutes, mais l'accolade de Maurice à son père et à sa nouvelle belle-mère fut un spectacle qui valait le voyage.

Nous devions partir, Maurice et moi, le surlendemain, pour la Hongrie, où il a des cousins : les gens de sa condition en ont partout. Il y voulait chasser quelques semaines, avant d'aller errer en Italie jusqu'à la fin du procès. La vicomtesse devait, cependant, résider avec les enfants aux Joncherets, où elle était déjà depuis trois jours. Maurice, n'ayant point à s'occuper lui-même de ses préparatifs et se trouvant fort désœuvré, m'accompagna chez moi, qui avais infiniment à faire et me serais passé de sa compagnie.

Je trouvai, en arrivant, une dépêche. Elle était de la vicomtesse, et adressée à moi pour la forme, destinée en effet à Maurice, à qui elle annonçait que le deuxième enfant, le garçon, légèrement souffrant depuis le départ, était subitement devenu plus malade. La vicomtesse avouait une sérieuse inquiétude, et le petit réclamait son père.

Comme ce n'est point de ma personne qu'il s'agit dans cet ouvrage, ni de mes sentiments, j'ai omis de dire, ou de laisser voir, que j'avais une vive tendresse pour les enfants de mon ami. Le garçon était mon préféré, ou me parut alors, naturellement, l'être, en raison du danger qu'il courait. Je ne supportai point l'idée qu'il pût mourir, ni que je fusse loin de son chevet. Le sang-froid du père me révolta.

— J'y vais, dis-je d'un ton de reproche.

— Mais, moi aussi, dit Maurice avec une simplicité qui remit les choses au point.

Il téléphona aussitôt à son père, s'excusa — spirituellement — de l'importuner un jour de mariage, et lui demanda son automobile, espérant que le jeune couple n'avait point compté s'en servir précisément ce jour-là.

On sait que notre automobile, je veux dire celui de Maurice, était en plusieurs morceaux. Le comte, qui n'en possédait pas le mois dernier, s'était offert ce luxe dès la première publication de son mariage avec Mme de Huchedol : il avait racheté la voiture de course de Mahulot. Nous la connaissions bien. Nous la vîmes, un quart d'heure plus tard, s'arrêter devant ma porte, mais je n'oserais point affirmer que nous la vîmes avec plaisir.

Pour moi, depuis notre accident, j'avais perdu le goût de ce sport, à croire qu'il ne me reviendrait jamais. Je n'en fus pas moins indigné contre Maurice qui, au lieu de pousser notre chauffeur, le modéra, et, pour l'exhorter à prudence, lui rappela froidement le sort du pauvre Charles.

Je crois, à la vérité, qu'il n'y pensa plus après l'avoir dit, au lieu que moi, je ne cessai plus d'y penser. Je n'y pensais pas expressément : c'était une angoisse continuelle, mais latente, ou atténuée, qui ne m'empêchait pas de songer à autre chose, mais qui contractait mon intelligence

comme le froid contracte les corps, et qui réduisait les images de ma fantaisie à leurs lignes les plus élémentaires.

Je me représentais, par exemple, notre arrivée aux Joncherets comme sur une feuille d'Epinal. La vicomtesse, folle d'inquiétude, et les cheveux épars, accourait au-devant de nous. Elle entraînait le vicomte ému dans la chambre du petit malade. Le fils recouvrait la santé à la seule vue de son père. L'épouse tombait dans les bras de l'époux. Et moi, que l'on oubliait dans un coin, je versais de douces larmes.

Le souvenir de drames récents m'aidait à me figurer ces épisodes, dont les personnages s'offraient à mes yeux, tantôt sous les traits de M. de Courpière et de la vicomtesse, tantôt avec des têtes de la Comédie-Française.

Ce qui se passa aux Joncherets en ma présence fut conforme au schéma ci-dessus, ou bien rappela les pièces auxquelles je viens de faire allusion, suffisamment pour que j'y renvoie mes lecteurs. Mais on devine que je ne pus assister au plus intéressant. Je dois me contenter sur ce point du récit que me fit Maurice quand nous repartîmes dans la matinée, tout tranquillement par le train, et pleinement rassurés sur le sort du jeune garçon.

Ce récit, d'ailleurs, fut circonstancié, complai-

sant. Je sentis que M. de Courpière s'était lui-même satisfait, — en se comportant une fois de plus à rebours de ce que j'aurais tenu, moi, pour son intérêt évident.

Près du petit lit où, rapprochés l'un de l'autre par le désespoir, puis par la joie, ils avaient cru voir mourir, et ils avaient vu renaître leur enfant, non loin d'un autre lit où M. de Courpière pouvait, à son gré, redevenir si dangereux, comment comprendre que sa femme, brisée par tant d'alternatives, vaincue par un tutoiement opportun, presque pâmée, se soit abandonnée entre ses bras, et qu'il l'ait déposée tout doucement sur un fauteuil, en disant : « Je ne resterai pas ici deux heures de plus, je ne serais plus maître de moi » ?

Comment comprendre qu'il ait renoncé au bénéfice d'une surprise, d'une réconciliation qui, selon la jurisprudence, interrompait net l'action en divorce ?

Lorsque j'assistai, le matin, à leurs adieux, je ne doutai point d'abord que cette réconciliation ne fût acquise, tant madame la vicomtesse me semblait éperdue de reconnaissance. Après le récit de Maurice, je compris qu'elle lui était reconnaissante justement de sa réserve, dont il avait su lui faire apprécier la délicatesse ; et je ne pus me défendre de regretter, pour le bon ordre, que tout fût irrémédiablement fini entre

deux êtres dont l'un possédait sur l'autre un pouvoir si admirable.

Les adieux à Claudie furent, en revanche, fort bousculés et d'une allure conjugale. Elle eut le mauvais goût de se plaindre que Maurice l'eût quittée tout un jour, à la veille d'une séparation de plusieurs mois. Il répondit, sur le ton qui convenait, qu'on ne reproche pas à un père d'avoir été soigner son fils malade.

J'avoue que nous aurions bien pu différer notre départ de vingt-quatre heures, et même cela m'eût été plus commode ; mais M. de Courpière est ponctuel jusqu'à la stupidité, quand il se met dans la tête de l'être sans motif et par bon plaisir.

Je glisse sur notre voyage : je ne vais pas raconter des chasses chez les grands seigneurs hongrois, où l'on n'eut même pas toujours la politesse de m'inviter.

Durant ce voyage, le vicomte entretint assidument une double correspondance, avec la vicomtesse et avec Claudie. Je suis encore plus au courant de ses lettres que de ses actions ; car il est obligé de me consulter pour les unes, et il néglige trop souvent de le faire pour les autres.

J'observai que ces lettres à Claudie étaient toujours charmantes de gaminerie et de tendresse, mais avec moins de spontanéité qu'autrefois : il semblait que M. de Courpière, comme les artistes

qui se survivent, s'imitât lui-même, usât de procédés et de poncifs. Les billets étaient remplacés fréquemment par des cartes postales; et, sous prétexte d'envoyer à sa chère petite Claudie de belles images, il finissait par ne lui écrire plus à peu près rien.

Ses épîtres à la vicomtesse étaient, au contraire, abondantes. Toujours inquiet de son fils, de qui la santé était d'ailleurs parfaite, il télégraphiait à tout propos, pour se faire rassurer.

Il remerciait ensuite la mère avec une discrète effusion. Il ne lui laissait ignorer aucun de ses moindres déplacements, aucun de ses faits et gestes. Il lui écrivait avec abandon, avec respect, avec humilité, avec mélancolie. La pauvre vicomtesse répondait tout bonnement comme une amoureuse, avec la plus touchante et la plus gauche timidité.

Ce qui m'étonnait plus que son amour était sa persistante gratitude. Car de quoi, bon Dieu! lui pouvait-elle être reconnaissante? Peut-être des innombrables cadeaux qu'il envoyait de partout aux enfants, et qui, ne leur pouvant convenir, étaient évidemment pour elle? — A Claudie, il n'envoyait strictement que ses mois.

Tout cela ne m'eût point paru si absurde, si la conduite du vicomte m'eût pu faire supposer

d'autre part qu'il cherchait à esquiver le divorce ; mais j'avais tous les indices du contraire.

Chaque fois que je lui remontrais combien sa situation allait se trouver amoindrie, alors qu'il n'eût tenu qu'à lui, semblait-il, de la conserver intacte, il me répondait :

— C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux ? c'est comme ça.

Je dois dire que son sourire énigmatique n'était point d'accord avec ces paroles d'acceptation. Ce sourire énigmatique me réconfortait, et je le provoquais par des questions analogues chaque fois que j'éprouvais le besoin d'être réconforté.

En attendant, le procès allait bon train, et c'est la vicomtesse elle-même qui en donnait des nouvelles. — Nous reçûmes enfin d'elle une dépêche annonçant que le jugement venait d'être rendu, et le divorce prononcé aux torts de l'époux.

Nous étions de la veille à Venise, où la disparition du campanile m'avait déjà mis de la pire humeur. Je ne trouvai rien à dire, sauf :

— Nous allons donc, enfin, pouvoir rentrer à Paris !

— Tu n'y penses pas, dit Maurice avec sérénité. Jamais ma présence à Paris n'a été plus contre-indiquée que maintenant. Une rencontre, une réconciliation, même apparente, avant que les délais d'appel expirent, et tout serait à recommen-

cer peut-être. Je ne puis reparaître tant que le jugement ne sera pas définitif.

— Et de combien, dis-je, sont les délais d'appel ? (Car les célibataires peuvent l'ignorer.)

— Comme j'ai fait défaut, répondit-il, les délais d'appel sont de trois mois.

Je me récriai. Je lui déclarai que je me promenais depuis assez longtemps, que je n'avais pas les rentes qu'il venait de perdre, ni même celles qu'il venait de gagner, et que je devais rentrer à Paris au plus tôt. Il m'assura fort gracieusement que je le pouvais sans remords ; qu'il ne risquait plus de s'ennuyer seul, ayant à visiter tout ce qu'il possédait de famille à Florence et à Rome ; et que même je lui rendrais service en allant voir un peu ce qui se passait « là-bas ».

Le vague de cette expression m'enhardit à lui demander s'il m'autorisait à l'aller voir aussi chez la vicomtesse.

— Mais naturellement, dit-il, c'est bien ainsi que l'entendais.

Je demeurai encore huit jours, par politesse ; puis je profitai du congé que le vicomte m'octroyait, et je partis.

Dès mon retour, je me partageai entre la vicomtesse de Courpière — qui, sur la prière de son ci-devant époux, avait provisoirement gardé le nom et le titre, — et Claudie, redevenue

Claudie Valvin dans l'attente de ce même nom et de ce même titre.

L'absence de M. de Courpière se faisait surtout sentir chez son ancienne femme. Claudie ne supporte point la solitude. Elle se fût fait scrupule d'introduire chez elle un nouveau, que Maurice n'y aurait pas connu ; mais elle avait l'ancien petit amant, qui naguère s'était réduit de bonne volonté, avec tant de grâce et de gentillesse, au rôle de petit ami, et qui me parut avoir repris la rubrique de petit amant par intérim.

Je trouvai formidablement bouffon que M. de Courpière fût Sganarelle, et je faillis, sans réfléchir, le lui écrire à lui-même, pour lui faire partager mon hilarité. Après réflexion, je m'abstins.

Chez la vicomtesse, au contraire, ai-je besoin de dire que la place vide demeurait vide ? Il y régnait une tristesse et un ennui du meilleur ton. L'intimité était restreinte à la famille, la mère, le frère, et — qui le croirait ? — Mme Valvin.

Brouillée avec sa fille, par jalousie apparemment, Valvin était restée bien avec la vicomtesse ! On se perd dans cette psychologie, — qui fait sourire. Mme d'Ws-Marines fréquentait aussi à l'hôtel Courpière, par intermittences. Je me permis de trouver peu décent que M. de Courpière le père et la nouvelle comtesse y fussent assidus.

Quant à moi, l'on m'y accueillit à bras ouverts,

en considération de Maurice, et j'y repris tout doucement mes habitudes. Il ne me souvient d'aucun événement marquant durant plusieurs semaines.

Un soir que j'y dînais, la vicomtesse me parut plus affectée que d'ordinaire. Comme j'étais fort libre avec elle, je lui demandai le motif de cette recrudescence : elle me répondit que les délais d'appel avaient expiré ce jour-là, et que le jugement de divorce était définitif.

Je trouvai, en rentrant chez moi, une dépêche de Maurice qui m'annonçait son retour pour le lendemain. Je passai dans la matinée chez Claudie : la dépêche qu'elle avait reçue était à peu près dans les mêmes termes, sauf le protocole et la date du retour, annoncé pour vingt-quatre heures plus tard. Je n'y pris d'abord point garde, et crus à une erreur du télégraphe.

J'allai vers six heures chez la vicomtesse, à qui je transmis la nouvelle. Elle en fut bouleversée ; et je ne pus me défendre de comparer son cas à celui des pauvres filles qui ont un homme dans le sang, qui se croient guéries chaque fois qu'on met leur amant à l'ombre, — et qui vont le guetter, toutes frissonnantes de terreur et de joie, à la sortie de la prison. — Cette comparaison ne choquera que les sots : la servilité des femmes qui aiment est également misérable et sublime à tous les rangs de la société.

Tandis que j'étais là, on apporta une troisième dépêche de Maurice, envoyée en cours de route, et annonçant son arrivée pour tout à l'heure.

Nous n'eûmes guère le loisir de commenter cet étrange texte, car le vicomte en personne suivit sa dépêche d'à peine une demi-heure. Il venait tout droit de la gare, comme un homme qui rentre chez soi. Il avait un air de naturel, et ne cherchait assurément point à faire, comme on dit, un effet ; mais j'imagine que l'ébahissement de la vicomtesse et le mien suffirent à donner l'impression de coup de théâtre.

Il n'avait point calculé que je me trouverais présent ; mais il ne fut point fâché qu'un pur hasard me rendît témoin de cette dernière scène, comme je l'avais été de toutes les grandes rencontres de sa vie. Il me le marqua d'un sourire, qui ne fut perceptible que pour moi : car il ne parut, comme juste, prendre garde qu'à la vicomtesse.

— Je ne pense point, lui dit-il, que mon retour vous surprenne ? Vous avez cru devoir — et j'y ai souscrit — demander le divorce contre moi, vous l'avez obtenu, et vous aviez en effet le bon droit pour vous ; je me plais à le reconnaître en toute franchise devant mon meilleur ami. Mais vous savez comme moi où s'arrête la compétence des tribunaux. Elle est purement civile. Vous n'êtes

plus ma femme devant la loi, mais vous l'êtes encore devant Dieu. Vous êtes mon épouse chrétienne, chère amie. Je reviens donc, comme c'est mon devoir, et comme c'est, depuis longtemps, mon plus cher désir, reprendre ma place à notre foyer. Je vous avertis que je n'en bougerai pas, à moins que vous me chassiez.

M. le vicomte de Courpière n'a point le ton d'un homme que l'on contredit, ni la mine d'un homme que l'on chasse. La vicomtesse n'y songeait pas. Elle sentait bien qu'il disait vrai, et qu'elle était toujours sa femme, mais pour des raisons plus amoureuses que théologiques.

Elle aurait préféré qu'il la prît dans ses bras tout bonnement. Il n'eut garde, et je l'approuvai : aujourd'hui la solennité était de mise. J'admirai, à cette occasion, l'extrême souplesse de son jeu.

Quelle variété, quels savants contrastes entre les trois scènes culminantes de ces derniers mois! La scène des trois cent mille francs semble pastichée de quelque roman naturaliste d'il y a vingt ans. Celle de la séduction au chevet de l'enfant malade est tout à fait dans la note du théâtre mondain et tragique d'à présent. Celle-ci, enfin, me rappelle la scène d'honorables excuses par où, dans *la Nouvelle Héloïse*, le duel est évité : je trouve qu'elle est dans le grand style de sensibilité raisonneuse du dix-huitième siècle.

Moins sûre d'elle-même que le vicomte, la vicomtesse ne savait quelle figure faire, ni que dire. Quand elle recouvra la parole, ce fut pour s'excuser, assez mal à propos, d'avoir « justement », ce soir, quelques personnes à dîner. Maurice en rit de bon cœur et bruyamment, et dit qu'il serait charmé de les voir ; puis il demanda qui, et il parut encore plus charmé d'apprendre que c'était Mme Lambercier, Camille, la baronne d'Ws-Marines et le jeune ménage, — j'entends le comte de Courpière et la nouvelle comtesse. Il exprima le désir que l'on mît ses enfants à table, baisa la main de sa femme et dit : « A tout à l'heure. »

— Tu dînes ? ajouta-t-il, se tournant vers moi.

— Volontiers, fis-je.

— Alors, va t'habiller, tu n'as que le temps.

Nous sortîmes du salon ensemble. Je lui demandai, entre deux portes :

— Et Claudie ?

— Elle ne m'attend, répondit-il, que demain. Tu conviendras qu'il était naturel que je fisse passer ma femme la première.

En effet, cela était naturel. J'allai me mettre en habit.

Quand je revins, je trouvai Maurice déjà prêt. Il fut le premier au salon, pour éviter encore le coup de théâtre d'une entrée. Il n'évita point la surprise de ses hôtes ; mais c'est où l'on juge de

l'éducation des gens : seuls, les deux Lambercier ne surent point dissimuler cette surprise. Mme d'Ws-Marines et la comtesse de Courpière, ex-marquise de Huchedol, échangèrent quelques mots à voix basse — que l'on entendit, d'où il résultait que « cela était vraiment bien ». Le dîner fut agréable.

Cependant, Camille Lambercier attendit avec impatience l'heure du fumoir, pour demander, entre quatre yeux, à ce beau-frère obstiné quelques explications. Maurice les lui donna en langue verte, et l'engagea, s'il n'était pas content, à décamper — en trois mots.

Camille ne se le fit point dire deux fois : il n'osa point quitter la maison si proche du dîner, mais il quitta le fumoir, où il sentit que sa présence altérerait la cordialité de notre conversation.

Nous y demeurâmes donc seuls, le comte, le vicomte et moi ; et Maurice ne différa plus de faire valoir à son père les beautés de sa dernière combinaison. Il le fit en termes mesurés.

Il se félicita d'abord — modestement — d'avoir accompli comme pas un son devoir social, et donné un grand exemple : ne venait-il point de prouver la vanité du divorce, comme on prouve la réalité du mouvement, en marchant ? Il avait laissé rompre son mariage ; après quoi, il n'avait tenu aucun compte de cette formalité. Il ajouta, d'un petit air négligent, que cette situation, à première vue para-

doxale, présentait un autre avantage, secondaire à la vérité, mais enfin, qui compte : le divorce ayant aboli ce sacré régime dotal, véritable cause de tous les dissentiments antérieurs, M. de Courpière ne doutait plus de ses aptitudes à redevenir un excellent mari.

Le comte, à ce coup, se sentit dépassé. Il en convint de bonne grâce, et il sourit : avant tout, il est père.

Je ne pouvais plus garder le silence.

— Ah ! m'écriai-je, en saisissant les mains de mon ami, Maurice, je te retrouve enfin ! Je ne t'ai pas dissimulé naguère que ton mariage, si avantageux à certains égards, me semblait avoir l'inconvénient de te déclasser, si j'ose m'exprimer ainsi. L'ingénieuse modification que tu viens d'apporter à ton statut conjugal supprime l'inconvénient sans toucher aux avantages. Tu ne connaîtras plus les entraves que le code civil avait mises à ta fortune et à l'exercice de tes facultés. Tu n'as plus légalement rien, et tu peux disposer de tout. Tu ne dépends plus que de ton industrie et du bon plaisir de ta femme. Tu vivras désormais de la séduire chaque jour. Ta carrière n'est pas close : elle recommence, et elle ne pourra plus maintenant se terminer qu'avec ta vie.

Je lui déclarai néanmoins que j'arrêterais ici ses

mémoires : d'abord, parce que je craignais, pour l'avenir, des répétitions et de la monotonie ; ensuite, parce que je désirais tout particulièrement qu'ils finissent ce qu'on appelle bien, dont je ne serais jamais sûr comme je l'étais aujourd'hui ; et puis enfin, après un pareil coup, on n'a vraiment plus qu'à tirer l'échelle.

FIN

TABLE DES MATIERES

I. Contribution à la physiologie du mariage. . . 1
II. De l'emploi des richesses 25
III. Un louis pour rien 48
IV. La favorite 68
V. Les parents pauvres 90
VI. Tristesse de M. de Courpière. 115
VII. Les enfants s'amusent. 140
VIII. Les parents riches 163
IX. Deux ténébreuses affaires 187
X. Vie nouvelle 210
XI. Les petites soirées de Saint-Pétersbourg . . . 231
XII. Le suffrage universel. 254
XIII. Pour avoir une dot. 277
XIV. La crise. 296
XV. La foi qui sauve 314

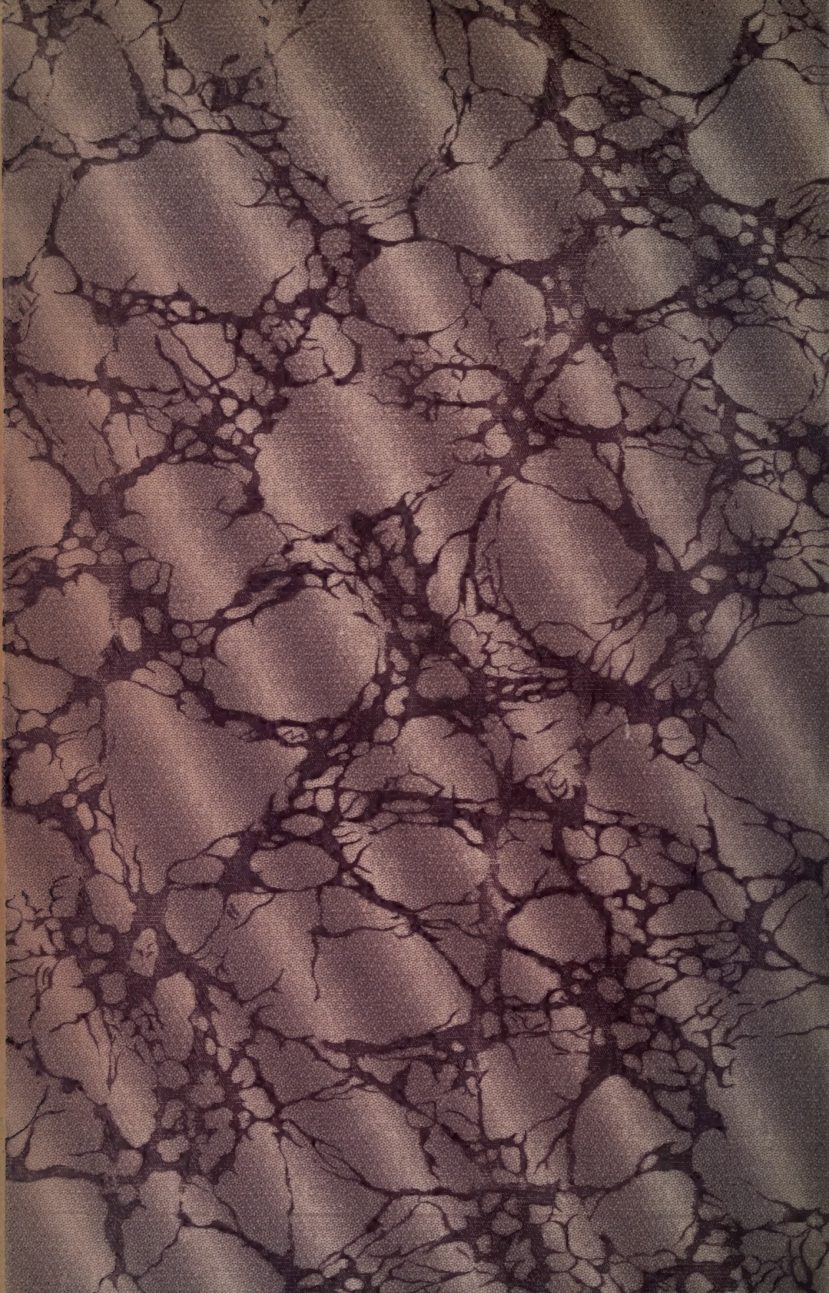
ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

★ ★ ★ *Pour vaincre sur mer*. . . . . 1 vol.
ARMELIN (G.). *Le Poème de la Grande Armée*. . . . . 1 vol.
BOIS (Jules). *Le Monde invisible*. . . . . 1 vol.
CARRÈRE (J.). *La Guerre du Transvaal. * En pleine épopée*. . . . . 1 vol.
— — — — *** Le Pays de l'or rouge*. . . . . 1 vol.
CIM (Albert). *Le Livre * Historique*, I . . . . . 1 vol.
— — ** — II . . . . . 1 vol.
DANRIT (Capitaine). *La Guerre fatale. A Bizerte* . . . . . Illustré. 1 vol.
— — — *En sous-marin* . . . . . Illustré. 1 vol.
— — — *En Angleterre* . . . . . Illustré. 1 vol.
DAUDET (Léon). *La France en alarme*. . . . . 1 vol.
DEMONGEOT (Lieutenant). *Citoyen et Soldat*. . . . . 1 vol.
DIDE (Auguste). *La Fin des religions*. . . . . 1 vol.
DUMMY (Pcesse V. D. S.). *Le Bridge, règles et préceptes*. 1 vol. cartonné. 4 fr.
ESPARBES (G. d'). *Les Demi-Solde*. . . . . 1 vol.
— — *Le Roi*. . . . . 1 vol.
— — *La Légion étrangère*. . . . . Illustré. 1 vol.
— — *La Légende de l'Outil*. . . . . 1 vol.
FLAMMARION (C.). *Astronomie des Dames*. . . . . Illustré 1 vol.
— — *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*. . . . . 1 vol.
— — *Les éruptions volcaniques et les tremblements de terre*. 1 vol.
GENEVOIS (Henri). *Les responsabilités de la défense nationale*. . . . . 1 vol.
GROUCHY (Vte de). *Journal inédit de Sainte-Hélène* . . . . . 2 vol.
HALPERINE-KAMINSKY (E.). *France et Russie. Alliance économique*. 1 vol.
LANO (Pierre de). *L'Impératrice Eugénie*. . . . . 1 vol.
— — *La Cour de Napoléon III*. . . . . 1 vol.
— — *L'Empereur (Napoléon III)*. . . . . 1 vol.
MARGEOT (C.). *Recettes simples et faciles pour découvrir les falsifications des produits alimentaires* . . . . . 1 vol.
PELADAN (Sar). *La Vertu suprême*. . . . . 1 vol.
— *Le Vice suprême* . . . . . 1 vol.
— *La Décadence latine* . . . . . 1 vol.
POMMEROL (Mme Jean). *Une Femme chez les Sahariennes*. . . Illustré. 1 vol.
QUENTIN-BAUCHART (M.). *Fils d'Empereur* . . . . . Illustré. 1 vol.
RENARD (Jules). *Histoires naturelles* . . . . . Illustré. 1 vol.
RODOCANACHI. *Elisa Napoléon (Baciocchi)*. . . . . 1 vol.
SAINT-JOUAN. *Digues sociales. Un anarchiste au régiment* . . . . . 1 vol.
SIMON (Jules). *Premières années*. . . . . 1 vol.
— — *Le Soir de ma journée* . . . . . 1 vol.
STÉFANE POL. *Notes de Police. De Robespierre à Fouché*. . . . . 1 vol.
TAILHADE (Laurent). *Plaute: Trois comédies*. . . . . 1 vol.
VILLEBRESME (Vte de). *Ce qui reste du vieux Paris*. . . . . 1 vol.

3636. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. 4-06.



PQ 2615 E7M63
Hermant, Abel
Monsieur de Courpière
marie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY